

Première partie

La Tradition Johannique

I - Les différentes traditions

Depuis tout petit, j'ai entendu parler de Jésus et j'ai eu la chance d'étudier les évangiles. Mais Jésus n'est pas un savoir, c'est un être qui inspire une relation. La relation n'est jamais à sens unique. Une rencontre, c'est du gratuit, il n'y a jamais d'obligation et on peut négliger ce gratuit. Dans l'évangile de Marc, on découvre une vision et un portrait de Jésus qui correspondent à ce qu'il est. Matthieu parle de Jésus selon la relation qui naît entre eux. Mais personne ne peut parler au nom de Jésus car, dès qu'on impose sa propre vision, on est dans un autre esprit que celui de Jésus. On ne peut écouter ceux qui en parlent, on n'est jamais obligé d'écouter. Un témoignage n'est jamais qu'une façon de dire sa relation.

La pluralité des témoignages sur Jésus est très intéressante car elle montre qu'on ne peut pas transmettre une tradition sans être proche de celui qui parle. Une vraie tradition naît de la vie et donc de ce que vit celui qui parle. Les traditions sont différentes dès le départ car la façon dont Jésus a été vécu dépend de chacun. J'ai toujours essayé de comprendre chacun de ces témoignages dans ce qu'il a de singulier et d'original, non pour les opposer mais pour essayer d'entendre celui qui parle. Ces traditions m'intéressent si je parviens à deviner la relation qui en est à l'origine. Sinon on s'attache aux mots et on est tenté de répéter ce qui a été dit. Alors on peut avoir un savoir prodigieux mais la relation est finie. Croire que l'intérêt, c'est Jésus seul, c'est le mettre hors relation, il devient un objet. Une fois qu'on a fait de Jésus un objet, on l'a en mains. Une fois qu'on l'a en mains, on en fait ce qu'on veut. Très vite, Jésus est devenu un objet de réflexion, de proclamation. La relation n'a pas été éliminée mais elle est devenue seconde.

Aujourd'hui on a l'impression que c'en est fini de notre histoire avec Jésus. Une des raisons majeures de cette situation est due au fait que la relation était imposée sous un seul mode, un mode d'autorité, le mode apôtres-disciples : l'un a tout et l'autre reçoit tout. Les apôtres profitent du don des langues pour s'appropriier la parole et tous les autres, à partir de là, doivent écouter "assidus à l'enseignement des apôtres". C'est une drôle de façon de recevoir le don du saint esprit. C'est encore une relation mais presque à sens unique. La relation apôtres-disciples établit deux catégories entre les êtres humains. Elle nous vient des actes. Le grand avantage est d'instituer une hiérarchie qui permet de gouverner, d'organiser et ainsi cette tradition a pu traverser les siècles. Mais, dans ce mode de relation, la multiplicité des témoignages n'a plus été possible et on a essayé de tout ramener à une seule interprétation. L'autorité va dire qui est Jésus et les autres traditions seront comprises en fonction de la tradition de Luc et des actes dont nous sommes les héritiers. Elle a réussi justement parce qu'elle a choisi l'autorité et le gouvernement.

Mais il semble qu'elle réussisse moins. C'est une invitation à donner une plus grande attention aux autres traditions. Ces traditions, je vous les présenterai telles qu'elles se suivent dans l'histoire pendant 80 ans. Pour les évoquer rapidement, on a les traditions initiales puis les traditions continuées sur cette première base. Ensuite on assiste à un renouvellement des traditions, il y a quelque chose qui se passe qui n'est pas simplement une continuité : c'est la tradition renouvelée. Enfin il y a ce que j'appelle "les traditions extrêmes" qui se sont presque perdues d'elles-mêmes à cause du froid extrême de ces traditions, comme "l'évangile de Thomas"...

La tradition de Jean est une de ces traditions et c'est même la tradition majeure à côté de la tradition d'autorité. Je l'appelle "la tradition de l'amitié" pour la mettre en parallèle avec les autres. Elle essaie de mettre en premier plan la relation, la présence, avant les titres. Marcel Légaut m'a aidé à mieux la comprendre. Il m'a influencé d'une façon décisive sur la façon d'entrevoir et de parler de Jésus. Dans ce contexte, j'ai été amené à relire l'évangile de Jean comme une tradition d'amitié.

1) Les traditions initiales

Il y en a deux que l'on est parvenu à bien dégager.

a) La première est celle de l'évangile de Marc.

Jésus est un être humain au milieu de la rue mais il a une telle qualité d'être qu'il éveille chacun à lui-même. C'est ce qui les a frappés. Mais il est une surprise car le peuple attendait un messie. Jean-Baptiste lui-même demande : "Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ?" (Mt 11,3), tu n'es pas celui qu'on attend. "Heureux qui n'est pas scandalisé par moi !".

Il parle parce que quelqu'un lui dit de parler. Il a fait une expérience : "Il vit les cieux se déchirer et l'esprit, comme une colombe, descendre sur lui; et une voix vint des cieux : Toi, tu es mon fils bien-aimé, en toi, je me plais" (Mc 1,10), chez toi, c'est comme si j'étais chez moi et cela, tu vas le leur dire, tu vas leur dire comment je les vois puisque toi, tu le sais d'expérience. Pendant quarante jours il va résister, il se demande s'il ne s'est pas trompé. La première découverte qui lui apparaît est la nécessité de renoncer à la toute-puissance qui pèse toujours sur les humains. Il se découvre le fils bien-aimé et il est dans une impuissance totale, dans la précarité la plus absolue : quand il a faim, il a faim. Le diable, qui est la bonne théologie, lui dit : "Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains" (Mt 4,3).

La tradition de Marc est plutôt populaire. Jésus fait des signes extraordinaires : deux mille cochons précipités dans la mer, cela n'arrive pas tous les jours (Mc 5,13). Il est guérisseur. Il réduit au silence ceux qui ne l'aiment pas (Mc 2,17). Jésus avait incontestablement quelque chose d'extraordinaire. Après l'expérience douloureuse de son élimination, lorsqu'en dépit de cette mort, il leur parvient encore, les compagnons de Jésus vont se mettre à rêver. Marc parle de cette expérience bouleversante sans parler de résurrection. Il dit simplement qu'il vient. L'extraordinaire va arriver : "Veillez car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, le soir, à minuit, au chant du coq ou le matin" (Mc 13,35), si ce n'est pas pour ce soir, c'est pour demain. Cette attente était due à leur façon de le rencontrer, de le voir, de se réjouir, donc son retour sera un triomphe. Malheureusement l'attente va se prolonger.

Aujourd'hui on est dans un nouveau renouvellement, on peut tout remettre en cause. Alors on aura aussi Jésus comme une surprise.

b) Une seconde tradition : la source "Q".

On découvre dans Matthieu et Luc une tradition ancienne, parallèle à Marc qui ne la connaît pas : la source Q "Quelle" (en allemand, la "source"). Ils ont, en plus de ce qu'ils ont recueilli chez Marc, beaucoup de choses en commun. Une tradition leur était antérieure, plus discrète, plus intime que Marc. Marie de Béthanie n'est sûrement pas étrangère à ces souvenirs. Le Jésus qu'on y découvre semble du 20^{ème} siècle, un Jésus simple, humain, tout fin, intérieur et d'une telle qualité que ça nous émeut car, aujourd'hui, nous sommes moins sensibles à l'extraordinaire et plus à l'humain.

Cette source "Q" nous a gardé un certain nombre de paroles qui semblent proches de Jésus. Il parle de lui comme du fils et de Dieu comme de son père. Il n'a pas pu dire ça dans la rue car, pour pouvoir se dire, il faut un accueil bienveillant : "Ne donnez pas le sacré aux chiens, ne jetez pas vos perles aux porcs" (Mt 7,6), Cette tradition initiale à celui qui était Jésus. Elle ne contient aucun miracle, rien d'extraordinaire mais des touches, comme des révélations. Le mot "révélation" vient là : "Père, tu as caché cela aux sages et aux savants et tu l'as révélé aux nourrissons" (Mt 11,25). La tradition "Q" dit que la rencontre du "fils" fait comprendre qu'on est un nourrisson. C'est le mot que Jésus emploie car le nourrisson naît à lui-même. Le seul moyen d'entrer dans le royaume, c'est de naître comme de petits enfants. Mais on ne peut pas naître à la place d'un autre. "Si le sel devient fade, par quoi sera-t-il salé ?" (Mt 5,13), si quelqu'un a perdu le goût de lui-même... Mais une présence gracieuse aide l'autre à reprendre goût à lui-même. C'est comme si des choses qui nous étaient cachées, enfin deviennent visibles à nos yeux.

Jean va remettre à l'honneur la communauté de Marie et de Marthe car, dans Luc, elle a été balayée. Marie de Béthanie et quelques autres ont vraiment compris Jésus. Marie, un jour, a eu un geste fou : "Brisant le flacon, elle le lui versa sur la tête" (Mc 14,3). Jésus prend sa défense car on la prend pour une folle : "Laissez-la. Pourquoi lui faire de la peine ? Sur moi elle a réalisé une belle oeuvre". Rencontrer Jésus, c'est la fête. Elle a osé le vivre à cent pour cent, au grand scandale de tout le monde car ce n'était pas très convenable, c'était excessif. Les critiques ont fusé : "Ce parfum pouvait être vendu plus de trois cents deniers et donné aux pauvres... Les pauvres, vous les avez toujours et, quand vous le voulez, vous pouvez leur faire du bien. "Vous ne m'avez pas toujours", ce qu'on traduit toujours : "Vous ne m'aurez pas toujours". Rencontrer quelqu'un, ça n'arrive pas tous les jours, c'est d'un autre ordre. Il l'a défendue parce qu'on était au niveau de l'essentiel. Après, une fois que la résurrection est devenue plus importante que Jésus, on donnera le sens de son geste : "D'avance, elle a parfumé mon corps".

"Est grand celui en présence de qui je me sens grand !" dit Jaspers. Jésus est sûrement de cet ordre-là.

2) "Les traditions continuées"

Ces traditions anciennes sont recueillies par les "traditions continuées": Matthieu et Luc. Ils reprennent les trois quarts de Marc mais ne peuvent pas tout reprendre car des choses sont à modifier. Le caractère extraordinaire de Jésus a fait rêver mais son secret n'est pas là, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher. D'autre part, ils ont leur façon propre de vivre leur relation à Jésus. Jésus n'est pas pour Matthieu ce qu'il est pour Luc. C'est même au point qu'il serait difficile de vivre à la fois chez Luc et chez Matthieu.

a) Matthieu du côté juif met l'accent, dans sa rencontre de Jésus, sur l'exigence personnelle.

C'est tout à fait dans la ligne juive où la loi est une loi de vie : on ne vit pas simplement comment, il y a un chemin à suivre. Cette vision va l'orienter vers un jugement dernier. Quand on a rencontré Jésus, on ne peut plus rester endormi. Ce qui importe, c'est le devenir soi. Marcel Leger est un bon exemple de cette exigence du devenir soi.

Mais il se fait que le père, selon Jésus, a deux fils et que ses enfants ne se ressemblent pas. Il y en a qui sont très bien et d'autres qui semblent ne pas être dignes d'être le fils de leur père. Matthieu va avoir des difficultés à admettre des gens qui n'observent pas la loi : "Celui qui viole un seul des commandements, sera appelé le plus petit dans le royaume; celui qui observe la loi sera appelé grand dans le royaume" (Mt 5,19). Il est admis mais il n'est quand même pas parmi les grands. Il ne peut pas comprendre que les exigences ne soient pas les mêmes pour tous. Le champion de ce point de vue est Paul avant sa conversion.

b) Luc, du côté des non juifs, prône l'admission de tous.

Luc est moins sensible à l'exigence. Il est plus original, plus chaleureux et nous touche, à l'image de la petite vierge de 15 ans qui prend conscience d'elle-même quand elle s'entend appeler : "Salut, favorisée, le Seigneur est avec toi" (Lc 1,28). Des êtres s'éveillent parce que quelqu'un les salue. Jésus a salué tellement de personnes dans sa vie qu'on s'en souvient. Parmi eux, il y en avait des beaux et des laids, des grands et des petits, des forts et des faibles : "Mon père fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes" (Mt 5,45). Avec Jésus, aucune catégorie ne tient le coup. La parabole de l'enfant prodigue va essayer de dire à un de ses disciples de type Matthieu que c'est très bien d'avoir des fils aimés parfaits mais il y en a d'autres. Le père ne veut qu'une chose, que chacun puisse devenir lui-même, tel qu'il est, tout le reste lui importe peu. C'est le vécu des non juifs : au départ, chacun est accueilli sans mérite, sans baptême... La question assez redoutable de l'admission des païens est résolue pour Luc. La parabole

de l'enfant prodigue ne se trouve que chez Luc car elle est vitale pour lui. Il peut très bien se passer des paraboles sur l'exigence.

La tradition de Luc est celle de l'admission, de la non exclusion. Dans cet évangile, Jésus est toujours à table avec tout le monde, parfois avec des gens bien, mais lorsqu'une dame moins bien arrive, cela pose un problème, non pas pour Jésus mais pour les gens d'autel : elle est divorcée. Jésus est un homme de table, c'est là où on se reçoit, là où on se reconnaît, d'où son surnom "le glouton et l'ivrogne" (Mt 11,19).

Les disciples se sont regroupés en communautés selon leurs affinités propres mais en reconnaissant leurs différences. Les deux types de communautés ne se sont pas excommuniés. L'important n'est pas de dire que l'un a raison et l'autre tort mais de voir que les disciples essaient de se comprendre à partir de Jésus. Jésus parvient à chacun selon ce qu'il est. Jésus n'aime pas l'uniformité, les justes sont ensemble pour une célébration et il n'est pas là car il y a une centième qui manque : "Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et qu'une seule se soit égarée, ne laissera-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne pour aller chercher l'égarée ?" (Mt 18,12). C'est une présence attentive à celui qui pourrait être exclu. Et il dit que, si est comme ça, c'est à cause de son abba : "Il n'est pas de volonté auprès de mon abba qu'un seul de ces petits se perde".

Il est heureux de trouver ces deux tendances. D'un côté, on a l'exigence de la loi; de l'autre, l'admission, ce qu'on appellera "la grâce". D'où le conflit entre la grâce et la loi. Dans le prologue, Jean, qui en est conscient, dit : "La loi par Moïse nous a été donnée; la grâce et la vérité par Jésus sont arrivées" (Jn 1,17). On ne peut pas être en vérité en dehors de la grâce d'un autre qui nous regarde avec bienveillance. Cela semble très juste. La loi demeure car la grâce et la présence de l'autre attendent de nous que nous soyons selon la vérité. Mais c'est la grâce et la vérité, ce n'est pas seulement la loi, ce n'est pas le devenir soi tout seul à force d'efforts. Donc il faut être sensible aux deux aspects. Pour Luc, puisque l'autre permet d'être, on n'existe que grâce à lui et le côté grâce va devenir un peu excessif, on sera finalement les enfants de la grâce. Mais l'origine de cette grâce est la bienveillance première. Dans cette tradition, Jésus va être célébré, c'est une façon de dire merci. Chez Matthieu, on ne célèbre pas.

Donc cette double tradition qui continue la tradition initiale est devenue plus riche car elle a commencé à discerner dans les paroles de Jésus un aspect des choses que la première génération ne voyait pas car elle s'intéressait surtout à l'extraordinaire. Cela ne veut pas dire que les premiers n'étaient pas sensibles à cet aspect.

3) "Les traditions renouvelées" : les actes.

En 70, le monde juif est bouleversé par la ruine de Jérusalem. La préoccupation des Pharisiens est de chercher à sauver l'identité juive et non de prêter attention à la mutation que Jésus suggère. Cette méconnaissance de Jésus par Israël va avoir une répercussion malheureuse chez nous : "Que la maison d'Israël le sache donc : Dieu a fait seigneur et christ celui-là que vous, vous avez crucifié" (Aa 2,36). C'est une accusation atroce. L'élimination de Jésus est le fait des responsables, non d'Israël. Mais après 60 ans, la non reconnaissance par Israël de celui qui est leur maître leur semble insupportable. Alors naît une théologie d'accusation. Elle ne peut pas venir des pêcheurs du bord du lac. Elle naît parce qu'ils se trouvent dans un moment de crise où ils doivent continuer alors qu'ils pensaient que tout allait s'achever.

Car selon la mentalité juive dans sa tendance fondamentale, l'histoire allait vers son achèvement. Jésus peut avoir partagé cette vision mais ce n'est pas ce qu'il a d'original. Les premières générations de disciples pensaient être arrivées à la fin de l'histoire. Pour eux, le fait que

Jésus, en dépit de son élimination, leur parvient encore est le signe de cette fin des temps. C'était leur interprétation.

Matthieu et Luc ont continué les traditions initiales mais Luc a dû prolonger son évangile par les actes parce que trop de choses ont changé. On retrouve le disciple de Jésus dans l'évangile mais, dans les actes, on a surtout le diacre des apôtres ou le disciple de Jésus qui rend service comme diacre des apôtres. Notre tradition ne remonte ni à Matthieu ni à Luc ni à Marc ni à la première génération mais aux actes. C'est important de prendre conscience car beaucoup de nos difficultés viennent justement des choix qui ont été faits 60 ans, 70 ans après Jésus.

a) Première prise de conscience : l'histoire continue.

Luc et ses compagnons se trouvent devant un choix crucial. On ne peut pas imaginer ce que cela a dû être pour eux, ce Jésus qui ne vient pas et la prise de conscience qu'ils commencent une longue période d'histoire. Luc peut le faire car il n'est pas juif. Dès la première page des actes, il faut mettre un terme à l'attente de Jésus. Quelques Galiléens l'attendent toujours. Luc envoie deux messagers leur dire : "Hommes de Galilée, ce Jésus a été enlevé d'auprès de vous dans le ciel" (Ac 1,11), il ne viendra plus, il est parti dans ses appartements, il est au-dessus, sur son trône. Il est sur le trône seulement depuis les actes car ce n'est absolument pas selon l'esprit de Jésus qui, lorsqu'il "se rend compte qu'on veut le faire roi, renvoie tout le monde et s'enfuit tout seul dans la montagne" (Jn 6,15).

Luc veut rendre service : une ère s'achève car Jésus ne viendra pas et donc une ère nouvelle commence. La petite chante : "Magnificat, désormais toutes les générations me diront bienheureuse" (Lc 1,48). Elle sera célébrée car elle a foi en celui qu'on lui a proclamé. On peut encore partager tout à fait cette joie et cette proclamation.

Il connaît le texte dédié à Auguste à l'occasion de son anniversaire : "Chacun peut considérer avec raison cet événement comme l'origine de sa vie et de son existence, comme le temps à partir duquel on ne doit pas regretter d'être né... Le jour de la naissance du dieu (Auguste) marqua pour le monde le commencement des bonnes nouvelles" (Inscription de Priène, an 9 avant notre ère). Il l'attribue à Jésus : "Je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple : un sauveur vous est né aujourd'hui" (Lc 2,10). Car l'ange avait promis : "Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père" (Lc 1,33). Jésus est bien un "roi", le christ. Paul reprendra aussi ce mot mais lui a compris que, si Jésus est "roi", christ, c'est le roi Jésus, un roi sur une croix. Ce titre de roi est totalement étranger à Jésus. La communauté de Marc le rejette absolument : "Comment les scribes peuvent-ils dire que le christ est le fils de David ?" (Mc 12,35). Jean parle d'un prophète et non d'un christ : "Que dis-tu de lui parce qu'il t'a ouvert les yeux ? - Celui-ci dit que c'était un prophète" (Jn 9,17). Or c'est paradoxalement la tradition de Luc qui demeure. Les apôtres proclament le Seigneur et sont témoins de la résurrection. La vie de Jésus devient seconde. Alors la résurrection devient plus importante que Jésus et Jésus, moins intéressant que le ressuscité. Son aventure extraordinaire est interprétée, à l'aide des psaumes, comme une intronisation royale. Or le ressuscité, c'est le tout-puissant considéré dans sa puissance royale, l'avenir lui appartient.

b) Les apôtres deviennent les garants de cet acte de Dieu.

Un second choix capital s'est fait à ce moment-là : les Apôtres. Luc s'est battu dans un moment qui était mortel car tout aurait pu se terminer dans le désespoir. Diacre des apôtres, il va se mettre à étudier, recueillir toutes les sources, consulter les témoignages. Ce "service de la parole", comme il l'appelle, était indispensable car on commençait à dire n'importe quoi. Pour garder le souvenir de Jésus, il va faire le choix de l'autorité. Au début des actes, le Seigneur s'en va dans ses appartements "après avoir donné ses instructions aux apôtres qu'il avait choisis sous l'inspiration du saint esprit" (Ac 1,2). Pour connaître la volonté du Seigneur, il suffit désormais de suivre les instructions des apôtres, c'est simple et cela a réussi. C'était nécessaire, 60 ans après la mort de

Jésus, car il n'y a plus de témoin oculaire, on a accès à lui seulement par un intermédiaire. Dans les actes, on a alors une nouvelle hiérarchie : le Seigneur, les apôtres et les disciples.

Une médiation était absolument nécessaire puisqu'on ne peut plus avoir accès à Jésus directement. Il faut donc une sorte de pacte entre ceux qui sont prêts à prendre la responsabilité du témoignage et ceux qui sont prêts à accepter que certains détiennent la vérité. Il fallait aux apôtres une inspiration pour ne pas se tromper, c'est le saint esprit. Mais les apôtres, responsables de la parole, disent : "Il ne convient pas que nous délaissions le service de la parole pour le service des tables" (Aa 6,2). La parole appartient désormais à une certaine caste même s'il n'y a pas encore de sacerdoce. Ce sont des choses nouvelles. Cette institution est l'œuvre des disciples de Paul, habitués à ce que la parole, ce soit Paul. Ils vont donc présenter Paul comme un apôtre. Or leur maître n'a pas connu Jésus. Mais il a vu le "ressuscité" et, comme c'est le ressuscité qui importe, Paul n'a plus de retard sur Pierre.

C'était un choix à faire mais le fait de s'approprier la parole n'était pas nécessaire car, si on s'écoute mutuellement, on peut s'aider à trouver l'interprétation la plus solide.

On ne peut pas faire une société sans économie, sans politique. On peut peut-être faire une société sans religion mais non sans valeurs humaines. Mais ces valeurs sont toujours pour un temps. Jésus, d'après l'intuition de l'auteur de l'évangile de Jean, est l'introduction définitive du relatif, de la précarité, du non absolu. Or vivre sans hiérarchie n'est pas possible dans une société humaine. Dans la tradition de Jean, on a essayé de vivre sans direction car cela leur paraissait contraire à l'esprit de Jésus mais, au chapitre 21, on a un ajout qui montre que, même si ce n'est pas essentiel, l'autorité est indispensable. La seule réserve est qu'avec Jésus une autorité devrait être aimante. D'où le dialogue entre Jésus et Pierre qui va être mis à la tête du petit troupeau : "Est-ce que tu aimes ?" (21,15) C'est ce qu'il faudrait demander aux autorités dans l'optique johannique. Donc il faut faire une société la plus humaine possible. On le comprendra mal car cette tradition va être reprise par la tradition d'autorité vers l'an 180. Quand Jésus dit : "Je suis la lumière du monde" (Jn 8,12), on en fera un dogme. Jean donnait son témoignage en sachant très bien que Jésus n'avait jamais parlé ainsi.

4) Les traditions extrêmes

L'évangile de Thomas est le meilleur exemple des "traditions extrêmes". Jésus est comme n'importe quel être dans la beauté de l'être humain. Elles ne veulent plus reconnaître de transcendance à Jésus. Lorsque Jésus demande à Pierre qui il est, celui-ci répond : "Tu ressembles à un ange juste. Matthieu lui dit : Tu ressembles à un philosophe avisé. Thomas dit : Maître, mon visage ne peut pas le dire" (Ev. de Th. 13). C'est la dimension gnostique, spirituelle.

Jésus lui demande pourquoi il l'appelle "Maître" : "Je ne suis pas ton maître, puisque tu as bu à la même source que moi". Thomas est le jumeau de Jésus. Ce sont des frères jumeaux, ils sont sur le même pied.

On est dans un contexte spirituel où un maître peut en aider un autre. Dès que le disciple est suffisamment avancé, le maître n'est plus un maître car ils ont fait la même expérience. La plupart des traditions spirituelles sont des traditions de grands solitaires. Le spirituel est un être isolé, il n'est pas en relation. Le spirituel aide un autre à cheminer jusqu'au jour où celui-ci devient indépendant lui aussi et ainsi, l'un après l'autre, ils atteignent la perfection. Quand ils sont tous parfaits, ils ne se voient plus, il n'y a plus ni maître ni disciple. Mais la vie spirituelle est pleine de pièges, de là chez les mystiques, la nécessité d'un directeur spirituel.

Jean ne reprend pas ce témoignage, Jésus a quelque chose d'unique à ses yeux.

II - La tradition de l'ami témoin

Parmi toutes ces traditions différentes, l'une s'est imposée et nous en sommes les héritiers. Jusqu'ici elle a réussi, avec peut-être beaucoup plus de difficultés qu'on ne l'imagine, et il semble que ça réussisse moins aujourd'hui. C'est une invitation à retrouver les autres traditions, celle de Jean en particulier. C'est même la tradition majeure à côté de la tradition d'autorité. Je l'appelle "la tradition de l'amitié".

La tradition de l'amitié se transmet de témoin en témoin. Elle ne peut pas assurer son avenir car il n'y a pas de successeur à un ami. Personne ne peut parler au nom de Jésus de telle façon que tout le monde soit obligé d'écouter. Jean évoque cette interpellation d'une rencontre et la gratuité de celle-ci.

1) Elle n'est pas une tradition d'autorité.

a) Il n'y a pas d'apôtre chez Jean.

Les "apôtres" chez Luc sont des responsables de communauté. Pour rendre service et garder le souvenir de la vie vécue avec Jésus, ils ont organisé leurs communautés sur un mode autoritaire. Leur proclamation est agressive : "Sachez-le. Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous, vous avez crucifié" (Aa 2,36). Selon cette tradition, nous sommes tous pécheurs et il n'y a qu'un sauveur. Nous pouvons cependant être sauvés, à condition de passer par les mains des apôtres : "Repentez-vous et que chacun se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ" (Aa 2,38).

Mais depuis la Révolution française, l'autorité de droit divin est remise en question. La référence à Dieu ne dit plus rien en Occident du moins. Ce changement n'est pas facile pour une église qui s'appuie sur une tradition d'autorité. Jésus, en tant que "christ et seigneur", ne passe plus, au profit de Jésus, "fils d'homme". Or c'est ainsi qu'il se présente lui-même : "Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir" (Mt 20,28). Quand on a voulu en faire un "christ", il a signifié clairement qu'il n'en voulait pas. Aujourd'hui, ce qui semble indispensable : une seule foi, un seul baptême, un seul seigneur, une seule église... , semble fini. L'échec de la seigneurie de Jésus nous le rend plus proche, nous invite à nous laisser inspirer par Jésus lui-même. La tradition johannique n'a pas été sensible à Jésus comme autorité.

b) Jean reconnaît aussi Jésus comme christ et fils de Dieu.

"Jésus a accompli en présence de ses disciples encore bien d'autres signes; ils ne sont pas tous relatés dans ce livre. Ceux-ci ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le christ, le fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez vie en son nom" (Jn 20,30).

Jean achève son évangile sur ces paroles. Si on en fait une lecture traditionnelle, on comprend que Jésus est le christ et donc le fils de Dieu. La tradition qui a recueilli le témoignage de Jean ne peut voir dans ces mots que des titres d'autorité : le "christ" est nécessairement le "christ-roi". Dans cette lecture, Jésus le christ répond à une attente juive. Ce n'est pas faux mais c'est ambigu.

Paul a été sensible à l'ambiguïté du mot "christ". Il aime appeler ainsi Jésus car il est Pharisien, disciple d'Isaïe qui attend un roi. L'intérêt du mot est de lui permettre de parler de Jésus aux Juifs car un "christ", ça les intéresse tandis qu'un Jésus de Nazareth... La discussion peut s'engager et le tout est de démontrer, à partir de textes des écritures, que le messie attendu, c'est Jésus. Mais il a soin de montrer que sa référence, c'est Jésus. Le christ, c'est Jésus; celui que tous attendent, c'est Jésus : "Paul se consacre tout entier à la parole, attestant aux Juifs que le christ, c'est Jésus" (Aa 18,5). La plupart du temps, on traduit : "attestant que Jésus est le christ" alors que le grec dit littéralement : "Paul témoignant aux Juifs être le christ, Jésus". De même à propos d'Apollon. "Apollon réfutait vigoureusement les Juifs en public, démontrant par les écritures que le christ, c'est Jésus" (Aa 18,28) et non "que Jésus est le christ".

Or pour Jean, Jésus n'est pas le christ, fils de David, il n'est pas un roi qui règne au nom de Dieu, il est un "prophète" qui parle au nom de Dieu. Le texte grec peut donc se lire : "afin que vous

croyiez que c est Jésus qui est le christ, que c est Jésus qui est le fils de D ieu”. On part de Jésus et non d une attente antérieure et, à partir de là, on découvre sa grandeur.

D onc Jean peut bien dire “afin que vous croyiez que Jésus est le christ, que Jésus est le fils de D ieu” et il emploie deux mots différents car il s adresse à deux auditoires différents.

1- Dans le monde juif, on attend un “christ”.

“Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et les Prophètes” (Jn 1,45), c est ainsi que Philippe le présente à Nathanaël. On cherche dans les écritures des textes qui semblent l annoncer : “Il m a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres...” (Is 61,1). On le pressent comme le plus grand : “C est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde” (Jn 6,14). Effectivement il accomplit des traits du messie mais c est encore le connaître du dehors.

Quand il renvoie la foule qui le proclame “roi” (christ), Pierre ne comprend plus. Jésus ne fait rien pour le rassurer : “Voulez-vous partir, vous aussi ?” (Jn 6,67). Pierre a dû renoncer à toutes ses espérances messianiques. Il a pu le faire car sa relation à Jésus était déjà suffisamment forte : “Tu as les paroles de la vie qui demeure”, il peut renoncer à ses rêves. L enfant a besoin de rêve pour se construire mais il y a un moment où il faut cesser de rêver sous peine de renoncer à devenir soi.

La tradition johannique est fondée sur une relation déjà commencée, qui permet d entrevoir qui est Jésus, qui est celui qu il appelle son abba et qui nous sommes nous-mêmes. La référence, c est Jésus dans sa vie avec les siens. D onc Jean peut dire à son auditoire juif : “Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus, c est le christ”. Il a parlé de Jésus et ce qu il en a dit doit permettre de le connaître un peu, quitte à oublier les rêves concernant le christ.

2- Dans le monde gnostique, on est “de D ieu”.

A son auditoire non juif, gnostique, il ne peut pas parler d un christ car ils sont étrangers à l histoire juive. Mais ils ont une expérience de D ieu et d eux-mêmes, une expérience spirituelle où l être humain se saisit comme “de D ieu”. Aux gnostiques, il dit donc : “Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le fils de D ieu”.

Jésus est le vrai révélateur de leur relation à Dieu, de leur expérience de fils de Dieu. Cette relation est confirmée par la rencontre de Jésus et reçoit un éclairage nouveau de celui dont on peut dire vraiment qu il est fils de D ieu.

Repris dans une logique d autorité, on a mal compris évidemment. Les gnostiques attendent quelqu un qui vient du ciel, c est évidemment Jésus. D onc Jésus vient du ciel. Le petit Jésus devient grand et finit par être tout à fait grand : Christ et Fils de D ieu. C est la lecture habituelle que nous faisons car nous sommes héritiers de Luc et des actes.

Pour Jean, quand le disciple devient soi, il voit Jésus dans sa transcendance et l appelle seigneur. Mais ça n a rien à voir avec un titre royal. Il faut accéder à soi pour voir Jésus dans sa transcendance. Tant qu on n est pas devenu soi, Jésus reste extérieur et alors c est une question de titres, de concepts, qui peuvent aider certes. “J ai écrit ceci afin que vous croyiez que Jésus est le christ, le fils de Dieu et que vous ayez vie en son nom , lui Jésus”.

2) Jean-Baptiste est la figure de l ami témoin.

Le “premier disciple”, celui qui est à l origine de l évangile de Jean, a rencontré Jean-Baptiste lors de l enquête faite par des prêtres et des lévites venus de Jérusalem. Il pense trouver un maître et rencontre quelqu un qui renvoie à un autre “que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi” (Jn 1,27). C est un maître qui fait constamment référence à un autre. La tradition de Jean va garder cette figure et la méditer pour aller au-devant de tout être humain qui cherche à mieux se comprendre dans son cheminement spirituel et donc pourrait rencontrer Jésus. Jésus est l autre qui permet d aller plus loin dans sa propre expérience spirituelle.

a) Tout être humain est théodidacte

”Il est écrit dans les prophètes et tous seront enseignés par Dieu” (Jn 6,45).

Selon Jean, chaque être humain est déjà quelque part disciple de son Dieu. Nous sommes tous théodidactes, enseignés par Dieu, car chacun a une expérience personnelle de Dieu.

”Quiconque entend l’enseignement du père et s’en instruit, vient à moi”.

Il faut donc d’abord “entendre” parler de Jésus, puis “s’en instruire”, devenir disciple. Celui qui a une expérience de Dieu et qui entend parler de Jésus, finira par aller vers Jésus. Il y a un double respect : respect de celui qui est dans une expérience spirituelle et respect de son expérience spirituelle qui va lui permettre d’entendre Jésus comme il faut. Dans la tradition qui deviendra la tradition gnostique, les gens le savent et en vivent. Pour mieux en vivre, ils cherchent des maîtres pour les instruire.

b) Une tradition de la rencontre

Une expérience spirituelle se transmet toujours par une médiation. Jean-Baptiste a été ce témoin pour le premier disciple. Tout l’évangile le montre : André trouve Pierre; Philippe rencontre Nathanaël... Jean emploie le mot “ ” (rencontrer, trouver). Chaque fois, ils se trouvent l’un l’autre, sinon il n’y a pas de vie spirituelle mais un échange d’informations. Dès qu’on se trouve, commence la vie spirituelle. La tradition johannique est la tradition de la rencontre, du dialogue. Jésus est en dialogue avec Nicodème, le monde juif, et avec la Samaritaine, le monde non juif, gnostique. Nicodème arrive avec son savoir. Le plus souvent nous discutons théologie parce que nous ne sommes pas encore nés et la rencontre n’est pas possible. C’est la nuit car il croyait voir et il ne voit pas qu’il ne voit pas; son savoir le pêche d’être là.

Jésus et la Samaritaine sont assis l’un à côté de l’autre, elle n’est pas “assise aux pieds du Seigneur pour écouter sa parole” (Lc 10,39). Elle arrive avec sa propre culture et surtout sa vie : ”Non, je n’ai pas de mari” et Jésus finira par lui dire : ”Tu as bien dit car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n’est pas ton mari”, il ne vaut pas mieux que les autres, ils ne font pas le poids car elle n’a pas encore rencontré. Sa référence à un univers extérieur est secondaire par rapport à son cheminement spirituel. La scène se passe en plein jour, elle est dans son aventure spirituelle, c’est une espèce de joie mais il faudra que le dialogue s’approfondisse et qu’on trouve l’autre.

Dans les deux dialogues, on passe du “je” au “nous”. Jésus est un “je” qui devient un “nous” car il parle au nom de tous les disciples qui deviennent un peu Jésus quand ils entrent dans leur mystère et laissent Jésus témoigner en eux. Finalement la rencontre devient une eau fraîche, “une source d’eau jaillissant en vie qui donne”.

c) Le témoin est aussi un ami

Il faut un contexte d’amitié. Le témoin est un ami. Suite à la rencontre de Jésus, Philippe découvre quelque chose qui le dépasse, il se comprend mieux, il prend conscience de possibilités infinies dont il n’avait pas conscience et il peut dire : ”Nous avons trouvé celui dont parlent Moïse et les prophètes”, des êtres se trouvent les uns les autres.

La relation avec Jésus révèle à chacun sa plénitude, l’éveille à lui-même. Chacun à son tour devient témoin pour ceux qu’il rencontre et devient un ami témoin pour un temps, ami de Jésus et ami de celui à qui il s’adresse. Le témoin sait qu’il n’est pas la lumière, il ne dogmatise pas. Sa mission est le résultat de sa relation d’amitié avec Jésus. Il n’est pas la lumière mais il témoigne, il permet la rencontre car les êtres humains ont déjà une expérience de Dieu. Sa mission n’est pas de corriger les erreurs pour apporter la vérité mais de rencontrer un autre.

d) La tentation sera toujours la perfection

À l’époque où Jean écrit, il y a des maîtres qui étaient considérés comme l’incarnation de Dieu : omniscients, omnipotents. Jean est amené à donner l’impression que Jésus est aussi une incarnation divine quand il lui fait dire : ”Je suis la lumière du monde” (Jn 8,12). C’est mal le

comprendre. Chaque être peut dire d'une certaine façon : je suis de Dieu. Jean sait que chacun fait son expérience spirituelle et en vit. Il considère comme sa mission de parler de Jésus et de le situer au niveau spirituel. Mais la tentation sera toujours d'atteindre la perfection, de se croire "fils de Dieu". Un seul l'a réussi, Lucifer, "Porte-lumière", le plus beau des enfants de Dieu mais il est tout seul, il lui manque la communion.

Avec Jésus, Jean comprend que cette expérience est illusoire : "Dieu, personne ne l'a vu, jamais" (Jn 1,18). Il n'y a pas de témoin isolé mais chacun est témoin dans la mesure où il vit un peu au niveau de la vie spirituelle à la lumière de celle de Jésus. Jean insiste sur la notion de communion en employant le pluriel : "Nous avons vu sa gloire... ; de sa plénitude, nous avons tous reçu...".

3) Les textes fondateurs sur l'ami témoin.

a) Le témoin n'est pas la lumière.

"Advint un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Il vint pour un témoignage afin de témoigner au sujet de la lumière, pour que tous croient par lui. Il n'était pas la lumière mais pour qu'il témoignât de la lumière" (Jn 1,6-8).

Dans la tradition johannique, personne n'est la lumière. Jean n'est pas la lumière; le premier disciple n'est pas la lumière. Il est bouleversé car il a vu des maîtres qui se prenaient pour la lumière. Ici il rencontre un maître en pleine maturité qui renvoie à un autre. En donnant son propre témoignage, il dit aussi que lui-même n'est pas la lumière mais que sa mission est d'être témoin, contrairement à une tradition d'autorité. Il ne peut pas ne pas témoigner mais son témoignage reste toujours sous réserve. C'est presque impossible de donner son témoignage car, quand on prend conscience de ne pas être la lumière, on a envie de se taire.

Il part de l'histoire de Jean-Baptiste et ouvre sur l'universel "afin que tous croient...". Une figure historique est vue sous son aspect universel. C'est typique du style de Jean qui cite une situation historique pour en montrer la dimension universelle. "Le lendemain, Jean (Jean-Baptiste) se tenait encore là avec deux de ses disciples. Fixant les yeux sur Jésus qui passait, il dit : Voici l'agneau de Dieu ! Les deux disciples l'entendant parler ainsi suivirent Jésus" (Jn 1,35). Le premier disciple raconte sa propre histoire à l'auteur de l'évangile. Or celui-ci a connu la même situation, il a rencontré un maître qui renvoie à un autre, à Jésus, et il découvre que cette situation est identique pour tous les disciples de Jésus à venir.

Jean a une vision, une intuition intérieure qui lui permet de voir par le dedans qui est Jésus et il nous en fait part. Mais le style de Jean a parfois un ton catégorique et autoritaire qui déroute : "Je suis la lumière du monde... : je suis la résurrection et la vie...". Jean sait très bien que jamais Jésus n'a parlé ainsi. Mais, en tant que témoin, il livre sa propre vision de Jésus. Cette vision peut ne pas nous convenir. Le style de Jean est particulièrement insupportable pour des Juifs. Jean fait la critique d'une religion qui s'impose et qui, par cette volonté de s'imposer, est étrangère à l'esprit de Jésus.

b) Le témoin brûle pour un temps.

"Jean était la lampe brûlante, brillante; vous avez voulu jouir une heure de sa lumière" (Jn 5,35).

Ce témoin a un rayonnement. Il sait qu'il n'est pas la lumière, il sait qu'il est là pour une heure, il est dans la joie quand il voit que son témoignage cesse car il voit un être se découvrir lui-même avec une plus grande intensité et ainsi reconnaître Jésus. Il est temps pour lui de se retirer, de ne pas faire obstacle à cette rencontre. Il sait aussi qu'il n'est pas fait pour brûler et luire éternellement. C'est bon de le savoir pour un témoin.

Le rayonnement de Jean a eu son heure, lampe brûlante et brillante, chaleur humaine car si c'est une lumière pure, elle risque de devenir abstraite. Il faut un être chaleureux par son être même. Le témoin est une lampe qui brûle, c'est ardent, c'est chaud. Sinon on a à faire à des phares qui sont souvent éblouissants mais froids comme la nuit. Il faut sentir cette chaleur, elle rayonne, elle est lumineuse. C'est très voulu chez Jean. C'est une manière de suggérer que c'est une présence rayonnante. Quand on a la chance de trouver cette chaleur humaine et cette lumière qui s'en dégage, on est heureux.

Ce verset est situé dans un dialogue entre Jésus et ses contemporains. Il y a un léger reproche de Jésus. On ne se réjouit d'une présence pareille mais la tentation existe de se contenter de ça sans se préoccuper de chercher où peut nous mener cette présence. Ce que vous avez voulu, c'est vous réjouir une heure. En fait ça ne vous a pas vraiment engagés. Cela aussi est une chose très réelle. Quand Jésus dit: "Je suis venu jeter le feu sur la terre et combien je veux que déjà il soit allumé" (Lc 12,49), si ça pouvait prendre ! C'est un reproche qu'il ne faut pas entendre avec sévérité; c'est encore l'exigence qui, sous la chaleur et la lumière, se fait présente et nous incite.

c) Le témoin dit sa joie.

"Qui a l'épouse est l'époux; quant à l'ami de l'époux qui est debout et qui l'entend, il se réjouit de joie à cause de la voix de l'époux. Telle est donc ma joie, elle est à son comble. Il faut qu'il croisse et que je diminue" (Jn 3,29-30).

Vient ici le mot "ami" car avant on a seulement le témoin. Sa joie surgit quand il voit qu'il n'est plus nécessaire. Tous les témoins, dans la tradition qui a été suscitée par Jésus, ont connu cette joie. Cette joie vient de ce que l'impossible se réalise. On n'y est pour quelque chose et on y est pour rien. Dans la mesure où on y est pour quelque chose, on s'en réjouit. Mais on n'est plus nécessaire lorsque l'éveil est fait et que les rencontres se font. On sait qu'on n'est pas l'époux, pas plus que la lumière. Il y a dans notre tradition un unique que le père a désigné. On sent qu'on est devenu inutile lorsque celui qu'on a rencontré, vit sa vie. Que l'autre n'ait plus besoin de lui, pour un témoin, c'est une joie.

Cette joie, on ne la voit que dans la tradition du témoin. Les apôtres de la tradition apostolique ne la connaissent pas. Un apôtre, qui est un intermédiaire, a justement choisi la médiation indispensable : le saint esprit passe par nos mains. C'est gratuit mais c'est par nos mains. C'est la médiation que j'appelle "la médiation induite". L'ami témoin n'est pas l'époux, il est l'ami de l'époux, il n'est pas une médiation qui s'impose, qui prétend détenir la parole et obliger les autres à l'écouter. Il a une mission, il sait qu'il doit parler. Dès qu'il se rend compte que la médiation a réussi, il se réjouit et se retire.

Ces trois textes m'ont amené à appeler cette tradition, "la tradition de l'ami témoin".

Le cœur de la proclamation de Jean n'est pas : Jésus est Seigneur, mais la communion au père et au fils. Dans le dialogue avec Nicodème et la Samaritaine, il n'y a ni trône ni hiérarchie, il est question de savoir jusqu'où on peut puiser selon qu'on est seul ou avec un autre : "Tu n'as pas de seau et le puits est profond" et toute une discussion s'engage. La rencontre permet de rejoindre le mystère de l'être humain, sa relation avec Dieu et de la mener à terme : "Où est ton mari?".

Conclusion

Marcel Légaut reproche à l'église d'avoir dès le début effacé Jésus au profit d'une christologie.

"Mais alors une question capitale surgit, une question à peine entrevue et jusqu'à maintenant toujours repoussée par les croyants comme une tentation contre leur foi : Est-ce que, ensemble, en église, nous autres chrétiens, nous ne nous serions pas trompés dès le commencement ? Au lieu de penser connaître Jésus en expliquant sa vie et sa mort à partir du "plan de Dieu", telle que celui-ci était conçu dans la tradition d'Israël, n'aurait-on pas dû entrer dans l'intelligence de ce que Jésus

avait eu à vivre en hom m e de son tem ps, pour parcourir l itinéraire spirituel qui lui a perm is de devenir ce qu il est m aintenant aux yeux de ses disciples ? N aurait-on pas dû aussi s attacher à lui directem ent, d être à être, sans au préalable avoir construit une christologie ? Et ultérieurement, au lieu de penser la divinité de Jésus à partir de la conception de D ieu qu on avait alors en Israël, n aurait-on pas dû procéder en sens inverse et faire l approche du m ystère de D ieu à partir du m ystère de Jésus grâce à l intelligence qu on avait atteint de lui à travers ses com portem ents et sous l influence du rayonnem ent de sa présence actualisée par un souvenir vivant et créateur ?” (U n homme de foi et son église, page 103).

Quand M arcel Légaut parle du “com m encem ent”, je crois pour m a part que c est à partir des actes. Dans les évangiles, on trouve un témoignage qui fait constamment référence à Jésus, même s ils ne le voient pas de la m êm e façon. Avec les actes, on com m ence à proclamer quelque chose concernant Jésus, qui n a pas grand-chose à voir avec ce que Jésus a vécu mais que Luc présente com m e si c était ainsi depuis le prem ier jour.

III - Les deux univers de l évangile de Jean

En lisant l évangile, on a une im pression que tout le monde a relevée. Je laisse pour le moment la dim ension de l intériorité de Jean, sa valeur m ystique. On est com m e en présence de deux m ondes, deux m ilieux de vie, deux m entalités très différentes l une de l autre, qui ont m êm e tendance à s exclure m utuellem ent tout en cherchant à se rencontrer. Jean s adapte aux gens auxquels il s adresse pour perm ettre la rencontre. M alheureusement un siècle plus tard, on oubliera que cet évangile est né dans un effort pour mettre en relation ces deux univers, le juif et le gnostique.

1) Le monde juif

Il y a un prem ier m ilieu qui est le m ilieu juif traditionnel, représenté par le “prem ier disciple”.

Le premier disciple connaît peut-être peu de choses de ce qui s est passé en G alilée avec Jésus mais il est bien au courant des événements de Jérusalem. Il a des notations bien précises sur le tem ple, Jérusalem , les fêtes, les Pharisiens... Ses renseignem ents se révèlent historiquem ent très exacts. Il connaît bien le m ilieu juif. Il est im prégné de l histoire juive. Pour les Juifs, l histoire est une prom esse qui s accom plit. A braham va avoir un fils : “V ous serez m on peuple et je serai votre D ieu”. Tout est au futur car, tant que l histoire n est pas finie, nous ne savons ni qui nous som m es ni qui il est. C est une histoire en cours.

2) Le monde gnostique

En même temps, on a un univers et une mentalité qui sont totalement étrangers au milieu traditionnel juif. C ela ne veut pas dire que les juifs n aient pas connu cette m entalité. Surtout depuis Alexandre, des courants diffus sont venus d O rient. Tout cela est organisé sans l être, on trouve partout des communautés. Il y a un autre type de référence et de vie, avec une distance par rapport au m onde juif. Dans ces m ilieux, ce n est pas l histoire qui est im portante, c est l expérience spirituelle : il faut découvrir quelque part, quelque chose qui est une manifestation de Dieu.

D ans l évangile, lorsqu il parle des fêtes juives et m êm e s il en parle d une façon assez juste, on a l im pression qu il parle d une religion qui n est pas la sienne. “La Pâque des Juifs approchait” (Jn 2,12), c est une façon un peu étrange de s exprim er car la Pâque est la fête des Juifs. Manifestement, il fait allusion à un monde juif pour des gens à qui ce monde est étranger. A la fois

on a des renseignements très précis, on a l'impression d'être à Jérusalem avec des gens qui semblent avoir toujours vécu dans ce milieu, et des allusions comme si on voulait mettre les lecteurs au courant.

Par exemple : "Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, là où tous les juifs se rassemblent et je n'ai parlé de rien en secret" (Jn 18,19-20).

Cela se situe dans un dialogue entre Jésus et le grand prêtre. Jésus répond qu'il a toujours parlé sur la grande place. La phrase de Jésus est étrange : "J'ai parlé dans la synagogue, dans le temple, là où les juifs se réunissent". C'est un renseignement dont le grand prêtre n'a pas besoin. C'est donc qu'il était nécessaire de dire que la synagogue est un lieu public et non un lieu ésotérique car beaucoup de gens dans la communauté johannique ne sont pas d'origine juive et donc doivent faire la connaissance du monde juif.

Ensuite Jean lui fait dire : "Je n'ai parlé de rien en secret" car les grandes traditions spirituelles sont plus ou moins secrètes. Jean trouve que c'est un point important et il insiste, pour les disciples gnostiques de la communauté johannique, en disant que Jésus n'a jamais parlé en secret.

Dans l'évangile de Jean, on est toujours confronté à ces deux mondes, à ces deux mentalités. Peu à peu, on a mieux compris la situation quand on a pu dégager deux personnalités distinctes qui sont à la base de la tradition johannique.

IV - Les trois sources de l'évangile de Jean

Je voudrais aborder la tradition johannique dans ce contexte et expliquer les trois sources d'inspiration différentes de ce texte. Au départ, il y a un premier disciple puis un auteur principal de l'évangile et enfin la communauté ou des communautés qui essaient de vivre en référence à ce premier disciple et à l'auteur. Le premier disciple est un compagnon de Jésus. L'auteur principal n'a jamais rencontré Jésus mais, par l'intermédiaire du premier disciple, en le découvrant, il fait la connaissance de Jésus. C'est par la présence du premier disciple qu'il est en présence de Jésus et sa conversion à la précarité vient de là. Il ne va plus vouloir sortir de la précarité humaine : c'est autant par nos manques que par nos pleins que ça passe. Troisième source : autour de ces deux personnalités un peu exceptionnelles, une communauté naît qui se raidit dans son autodéfense.

1) Le premier disciple

Au départ de la tradition johannique, il y a une première personnalité, qu'on appelle assez régulièrement maintenant "le premier disciple". De même, au départ des actes, il y a un premier apôtre, Paul. Mais la faiblesse des disciples de Paul, c'est que Paul n'a pas connu Jésus. Ils doivent écrire les actes pour mettre Paul sur le même pied que Pierre. Paul a donné aussi un témoignage important sur Jésus mais il était assez insupportable à certains moments : "Si un ange venu du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème !" (Gal 1,8), vous le mettez à la porte. Il doit quand même avoir l'impression d'être très proche de la vérité ! Un homme comme Paul peut dire cela et être un vrai spirituel.

Ici on n'a pas cet inconvénient car on a un disciple de la première date. Il a vécu à Jérusalem. Devenu disciple de Jean Baptiste, il a rencontré Jésus, s'y est attaché et ne l'a plus lâché jusqu'à ses derniers moments. Donc la tradition johannique repose sur le témoignage de ce premier disciple, "le

disciple que Jésus aime” (Jn 21,20) car, pour la communauté johannique, leur maître, c’était celui que Jésus aime. Cela ne veut pas dire que Jésus aime l’un plus que l’autre, ça vient de la dévotion des disciples pour leur maître. Ce premier disciple qui est vraiment lui-même, à qui beaucoup font référence, est extrêmement discret. Il y a un silence complet sur lui dans l’évangile si ce n’est qu’on le voit toujours présent. Contrairement à Paul, il n’a pas besoin d’une seule lettre pour faire deviner son témoignage. Tout en étant vraiment lui-même, un être accompli, il est en référence à Jésus par tout son être.

a) Il est en référence constante à Jésus

Quelqu’un qui, tout en étant lui-même, est en référence à un autre, cela, l’auteur de l’évangile ne l’a jamais vu. C’est la grande découverte de sa vie. Devenir soi-même orienté vers un autre, c’est une très grande découverte du point de vue humain et, depuis Jésus, on ne pourra plus parler de Dieu sans visage humain. Jean va l’affirmer avec son vocabulaire : “le verbe”. La réalité dans sa manifestation, (vous pouvez l’appeler Dieu si vous voulez ou autrement), ce Dieu caché qui se révèle, la réalité cachée, muette, tout à coup devient parole ou lumière. C’est tout son prologue. Jamais cette réalité cachée ne nous a illuminés comme elle nous a illuminés en Jésus. C’est ce visage humain qui dit le mystère qui est Dieu. C’est nouveau et c’est pour cela qu’il n’hésite pas à dire : “Dieu, personne ne l’a connu jamais”, “le verbe précarité est devenu”.

Et ce n’est pas seulement pour Jésus. C’est un mystère qui commence avec Jésus mais il était déjà entrevu avant. Avec Jésus, ça devient tout à coup évident. C’est la grande découverte de l’auteur de l’évangile sous le coup de la rencontre du premier disciple, un maître qui renvoie à un autre. Pour moi, je crois que c’est ça le pilier de la tradition johannique. Il y a des êtres qui, en devenant eux-mêmes, gardent une référence à quelqu’un qui n’est pas eux. Cette tradition repose sur un être qui, au contact de Jésus, est allé jusqu’au bout de lui-même mais devient lui-même par référence à... C’est le secret de la tradition johannique.

On ne peut pas organiser une telle tradition. Ça réussit parfois, ça renaît sans cesse. Si on est sensible à ça et si les responsables de l’institution restent sensibles à cette présence, ils ne deviendront pas absolus car on ne peut pas mettre cette présence en boîte. On peut mettre en boîte une théologie, une christologie, en faire ce qu’on veut mais on n’a pas pris sur un être qui vit d’un être. D’un autre côté, si on n’a pas pris sur lui, lui n’a aucun pouvoir car l’origine est sans pouvoir alors qu’on a toujours cru qu’il s’agit d’une toute-puissance.

b) Sa présence dans l’évangile

Il est vraiment présent dans l’évangile de Jean. Sur le plan historique, on peut faire confiance à Jean plus qu’aux synoptiques. Il connaît très bien Jérusalem, le nombre de portes de la piscine de Bézatha, les fêtes juives, les relations entre les prêtres...

1- Il devient disciple de Jean-Baptiste.

- L’évangile commence ainsi : “Voici quel fut le témoignage de Jean, quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui es-tu ?” (1,19).

Jean-Baptiste est une voix qui s’élève. Les prêtres de Jérusalem s’en étonnent. Ils envoient une délégation pour savoir qui est ce Baptiste. Il pouvait être une menace pour le sacerdoce car il est fils de prêtre et donc normalement devait être prêtre comme son père.

- Le premier disciple fait partie de cette délégation car, dès qu’il y a du nouveau, ça l’intéresse. Il assiste à l’interrogation et devient disciple de Jean. Mais voilà l’imprévu : Jésus passe. La relation entre Jésus et Jean-Baptiste va l’amener à devenir disciple de Jésus. Dans le texte, cela se passe en

trois secondes. En réalité, c'est la grande découverte, la rencontre de sa vie et il note même l'heure : "C'était environ la dixième heure" (1,39). L'évangile garde le souvenir de cette rencontre : "André, le frère de Simon-Pierre, étaient l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean-Baptiste et suivi Jésus". On a le nom du premier, André. Le second, la tradition johannique sait très bien qui c'est. Il a connu les gens du bord du lac par Philippe, qui porte un nom grec et "qui est de Bethsaïde, la ville d'André et de Simon" (1,44).

- Cet homme est de Jérusalem. Tout l'évangile de Jean se passe à Jérusalem sauf le miracle de Cana. Il est prêtre sans doute car il a une mentalité sacerdotale. C'est courageux de sa part de se laisser interpeller par Jean-Baptiste. Cela remet en question son statut sacerdotal car Jean-Baptiste est assez dur pour le temple, pour la liturgie officielle.

Jésus a été aussi disciple du Baptiste et a même baptisé pendant un certain moment comme disciple de Jean : "Jésus se rendit avec ses disciples en Judée. Il y séjourna avec eux et il y baptisait" (3,22). En note, on dit évidemment que ce n'est pas vrai et même le texte ajoute "bien que Jésus ne baptisât pas lui-même mais ses disciples" (4,2) car on ne voit pas Jésus comme disciple de Jean-Baptiste.

2- Il est disciple de Nicodème.

Il était dans les meilleures conditions pour rencontrer Jésus car il était déjà sensible à d'autres maîtres que Jean-Baptiste, à d'autres voix. Ce jeune prêtre s'intéressait au mouvement pharisien qui était un mouvement laïc. Les Pharisiens pouvaient constituer une menace pour le mouvement sadducéen car ils estiment que le régime sacerdotal en Israël est déviant : trop politique, replié sur le passé. Ils vont se séparer du sacerdoce. Nicodème est un de ces grands laïcs, maître en Israël.

Or cet homme connaît Nicodème. Parler avec ces gens prouve son ouverture. Au lieu de condamner, il cherche à voir, à comprendre. Il n'est pas en auto-défense et donc est sur le chemin que Jésus traçait. Jésus a pu avoir une grande influence sur lui. Cela finira dans l'évangile de Jean par une proclamation : "Je suis le chemin" (14,6). Il faut s'habituer à ce vocabulaire, sa grandiloquence est toujours le fruit d'une rencontre.

Cet homme ouvert se laisse interroger par Nicodème, Jean-Baptiste, Jésus... Son ouverture va caractériser la communauté johannique. C'est un témoin de première main. Chaque fois que Jésus vient à Jérusalem, il en profite pour le voir. Son maître, Nicodème, le rencontre aussi mais "de nuit" car pour un responsable, il vaut mieux que ça ne se sache pas trop.

3- C'est un responsable de Jérusalem.

C'est un lettré, il sait lire la bible. Ce n'est pas du tout le cas pour les pêcheurs du bord du lac qui ne savent ni lire ni écrire. Il est donc étonné de l'attitude de Jésus qui préfère s'entourer de gens simples au lieu de gens intelligents car "il ne se fiait pas à eux" (2,24). C'est pour le premier disciple une première conversion à la grandeur de l'être humain.

Il est parmi les responsables d'Israël. Il sait ainsi que Nicodème a voulu défendre Jésus au Sanhédrin : "Notre loi condamne-t-elle un homme sans qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il fait ?" (7,51). Les chefs juifs n'ont pas le temps de l'entendre, ils voient ce qu'il fait, qu'il gêne et c'est tout. Nicodème insiste et on lui répond. "Tu serais Galiléen par hasard ?" Voyez les arguments qu'on emploie en haut lieu.

Le premier disciple a ses entrées chez le grand prêtre. Après son arrestation, Jésus est conduit vers le grand prêtre. Il arrive dans la grande villa. Pierre voulait suivre Jésus mais il est bloqué, personne ne peut entrer. Or il est avec un autre disciple. L'autre disciple, jamais nommé mais toujours là, vient le chercher car "il est connu du grand prêtre". Jean est le seul à parler de l'entrevue de Jésus avec Anne. Les documents historiques ont montré que effectivement Anne est l'émigration grise, il nomme les grands prêtres, tantôt son frère, tantôt son beau-fils, son cousin... C'est lui qui est décidé à éliminer Jésus. Le premier disciple sait tout cela, ses renseignements sont

authentiques. Le jour où il a entendu Caïphe dire : “Il vaut mieux pour le peuple qu’un seul homme meurt...” (11,50), il a compris qu’il n’y avait plus de résistance à la décision d’Anne.

4- il est témoin des dernières heures de Jésus

Il a dû raconter, même 50 ans après, beaucoup de souvenirs sur les dernières heures de la vie de Jésus. Jésus savait qu’on voulait sa tête. Quand il a vu que ça allait plus vite qu’il ne le pensait, il a encore eu le temps de dire au premier disciple : “Voici ta mère” (19,27), prends-la chez toi ! Les disciples de Jean ont gardé le souvenir que Jésus avait confié sa mère au premier disciple qui, connu du grand prêtre, est moins menacé que les autres. On a là la naissance de cette tradition que j’appelle “la tradition de l’amantémoïn”, fruit de la rencontre de ces deux êtres qui le connaissent de bout en bout. Marie n’est quand même pas restée muette et elle a vécu chez lui.

Jésus a probablement été surpris à Gethsémani, un endroit où il avait l’habitude d’aller et où Judas pouvait le retrouver. Le premier disciple était là au moment où Jésus a été arrêté. Le calme de Jésus l’a impressionné : “Sic est moi que vous cherchez, laissez ceux-là partir” (18,8). Il se souvient du geste de Pierre qui coupe l’oreille d’un serviteur. “Ce serviteur s’appelait Malchus”, il le connaît. Maintenant qu’ils ont Jésus entre leurs mains, il faut que ça aille vite, il faut que Pilate se prononce sans avoir le temps de réfléchir. Donc ces prêtres vont négocier l’élimination de Jésus avec Pilate. Tout à coup, le premier disciple se souvient, ils sont prêtres et franchir le seuil pour aller chez un païen serait un péché. Il faut négocier la perte de Jésus en restant pur : “Ils n’entrèrent pas dans le prétoire pour ne pas se souiller et pouvoir ainsi manger l’agneau pascal” (18,28). Une telle réaction révèle une mentalité dangereuse : négocier la mort de Jésus tout en restant pur et là, il en prend conscience. Il a suivi la passion, le couronnement d’épines, des moments très douloureux. Il a vu des choses que personne d’autre n’a vues. Il est là au moment de l’exécution de Jésus alors qu’aucun des disciples n’est là.

Il faudrait aussi évoquer un moment très important pour lui, sa dernière expérience avec Jésus : le coup de lance, quand il est amené à constater que, pour Jésus, c’est fini, il ne faut plus rêver. Les prêtres ne souhaitent pas du tout que Jésus reste en croix car de nouveau la vue d’un cadavre rend impur. Il faut absolument que les cadavres disparaissent avant le sabbat. Un prêtre doit constater officiellement la mort, avec les soldats romains. Il doit faire le constat officiel que Jésus, c’est fini. Comme par hasard, Jésus est mort plus tôt que la moyenne des condamnés. Normalement on leur cassait les jambes et ainsi la mort survenait en quelques secondes. Pour lui, ce n’était pas nécessaire, il était déjà mort. Le centurion, parce qu’il se sent responsable de la mort du condamné, se retourne et lui donne un coup de lance. Ce n’est pas du tout habituel, c’est par hasard qu’il a fait ça. Au moment où Jean prend conscience que c’est vraiment fini, il ne reverra plus jamais Jésus, il faut l’accepter, il constate : “Aussitôt il sortit du sang et de l’eau” (19,34).

Je crois que là se trouve l’expérience spirituelle la plus forte qu’il ait faite. D’ailleurs il le dit : “Celui qui a vu en rend témoignage et celui-là sait qu’il dit vrai”. Le disciple qui a écrit l’évangile se souvient : il l’a dit, il m’en a parlé, “pour que vous, à votre tour, vous croyiez”. Il pensait que Jésus, c’était fini et puis il a compris que Jésus est cet être qui se donne jusqu’au bout et alors jaillit ce qui est le mystère : l’eau. L’eau est un signe du divin, comme dans le dialogue avec la Samaritaine. Au moment où il réalise que Jésus, c’est fini, il comprend : Jésus accomplit et Dieu nous parvient, sang et eau. N’essayez pas de rêver Dieu d’un côté et l’humain de l’autre car c’est lorsque vous recevez de l’humain complet que Dieu vous parvient. C’est l’intuition johannique : “pour que vous aussi, vous croyiez”. C’est une expérience spirituelle. Au moment même du constat qu’il doit faire de la mort de Jésus, il comprend que Jésus échappe à l’élimination. Quand un être humain aime, la fraîcheur de Dieu nous parvient. C’est l’intuition johannique. Il ne faut plus séparer : “le verbe précarité est devenu” et “Celui-là a vu et a rendu témoignage pour que vous aussi, vous croyiez”.

5- La place des femmes dans l’évangile de Jean.

Donc la tradition johannique a comme origine première ce premier disciple qui était vraiment un intime de Jésus. Contrairement aux actes qui confient le témoignage et la parole rien qu'à des hommes, des mâles, on voit dans Jean, et c'est étonnant, toutes ces femmes et elles sont toujours avant les hommes quand il s'agit d'être médiateurs. La relation leur va mieux. Les hommes, comme Nicodème, ont quelques difficultés. Quand Marie de Béthanie fait sa folie, le premier disciple est au courant, il est allé la voir et "à la vue de ce qu'elle avait fait, beaucoup de Juifs, venus auprès de Marie, crurent en lui" (11,45), il crut.

Marie de Magdala a souffert énormément de la séparation d'avec Jésus. Elle se souvient encore : il y avait là une pierre inexorable entre lui et elle qui lui disait : plus jamais, Marie ! Puis elle vient voir et de loin, elle voit cette pierre levée. La pierre est un récit de l'intolérable douleur qui tout à coup cesse parce que ce n'est pas la fin, pour elle. Elle se demande ce qui lui arrive et elle est la première à comprendre. Après, on va parler du tombeau vide. Le tombeau vide, c'est de l'apologétique. Qui va-t-elle voir pour en parler ? "Elle court donc et vient vers Simon-Pierre et vers l'autre disciple qui aimait Jésus" (20,2), Pierre car c'est un proche de Jésus et l'autre disciple car il est plein de discernement : "Il vit et il crut" (20,8). Il est là quand il le faut.

C'est très étonnant, cet être n'a pas laissé une note, pas une parole. C'est comme Jésus. Si Jésus avait laissé des notes, on aurait au moins les paroles objectives de Jésus (de Dieu). Ni l'un ni l'autre ne l'ont fait car ce n'est pas du côté de l'objectivité qu'il faut chercher, c'est du côté des relations qui se vivent. C'est douloureux, c'est joyeux et ça change tout car, paradoxalement, jusqu'ici la mort semblait toujours avoir le dernier mot. Mais je ne sais pas ce que cela veut dire.

Dans toutes ces petites scènes, on voit un responsable qui était mêlé à la vie de Jérusalem, un être ouvert en face de gens qui sont d'un avis différent, un disciple qui a bien connu Jésus, et sa douleur devant cette élimination pour lui qui était un responsable. Il peut parler de tout cela, 20 ou 30 ans après, à ce jeune qui le rencontre.

2) L'auteur principal de l'évangile

Celui-ci va en faire toute une méditation, c'est l'évangile de Jean.

Marcel Légaut a éveillé en moi cette tradition d'un ami témoin qui par lui-même renvoie à un autre. On n'a pas d'accès direct à Jésus, on ne peut le rencontrer que par l'intermédiaire d'un témoin. J'ai rarement vu un être humain aussi vrai, aussi exigeant, aussi insistant sur son propre devenir que lui mais je l'ai toujours rencontré dans une référence à Jésus. Cette relation m'a permis de mieux deviner l'auteur principal de l'évangile.

Chez lui, il n'y a pas un Seigneur, des apôtres et des disciples. Il y a le mystère de ce Jésus qui est passé et a éveillé des êtres à eux-mêmes, et il y a des êtres qui font référence à Jésus quand ils sont vraiment eux-mêmes dans leur merveille. Il est témoin de ça et, à partir de là, il fait un portrait de Jésus. Or un témoin, par tout lui-même, renvoie à un autre que lui car il sait bien qu'il n'est pas la lumière. Toutes les paroles qu'il a suggérées sont à l'inverse d'une tradition apostolique. Il renvoie à..., il a la conscience profonde qu'il ne sert à rien, qu'il n'a rien en mains. Il ne peut pas dire : si je vous impose les mains, vous recevez le saint esprit, ce serait à l'opposé de son univers. C'est une autre façon de vivre, une tradition différente mais, sans la tradition apostolique, ce texte serait perdu. Entrer dans une tradition d'être à être, de présence à présence et essayer de dire quelque chose à ce niveau, c'est ça, la tradition johannique. Elle est très limitée, elle est impuissante, elle ne peut pas assurer l'avenir mais elle peut resurgir à tout moment, chaque fois qu'un être prend conscience de lui-même et peut en éveiller d'autres.

Car cet homme dont on trouve des traces dans l'évangile de Jean, ce premier disciple qui est un contemporain de Jésus, n'a pas écrit l'évangile. Il l'a été par quelqu'un qui n'est pas juif car on y trouve une mentalité totalement étrangère aux Juifs. Cet homme avait déjà une expérience spirituelle dans un contexte gnostique, à une époque où la Gnose est en train de naître. La tradition

johannique naît à une époque où tout redevient possible car le temple est détruit et les autorités religieuses ont perdu tout contrôle. Des expériences religieuses nouvelles peuvent naître. On ne sait pas qui fut son maître. Mais les êtres qui se trouvent dans une telle recherche sont en quête de maîtres. Certains, l'évangile de Thomas en est la preuve, s'inspirent de Jésus.

Il a rencontré le premier disciple qui devait être déjà très âgé car des documents juifs récents montrent qu'il serait mort sous l'empereur Trajan, ce qui mènerait vers 110. On peut imaginer le premier disciple à 80 ans et un jeune disciple de 30 ou 40 ans, ce n'est pas du tout impossible. Il ne l'a connu que pendant quelques années mais cela lui a suffi. Ce jeune a été bouleversé par cette rencontre. Si gnostique qu'il soit par ailleurs, si conscient de son choix, il a été bouleversé par cet être qui est tout à fait lui-même et qui renvoie à Jésus par tout lui-même.

Il n'a jamais rencontré Jésus, il ne le connaît que par témoignage. D'où sa méditation sur l'importance du témoignage et du témoin. Ce n'est pas du tout le choix de l'autorité, le choix de rendre les uns responsables de la parole et de demander aux autres la docilité. Lorsqu'il évoque des souvenirs de Jésus, la rencontre avec le grand prêtre... , ce sont des récits qu'il a entendus et qu'il a transcrit. Donc il peut dire : "Après cela, il y avait la fête des Juifs..." , ce que le premier disciple ne va évidemment pas dire car ça n'a aucun sens pour lui puisqu'il était à la fête avec Jésus.

L'écrivain est un non juif et était gnostique. Il connaît très bien les trois catégories gnostiques et, depuis longtemps, il n'était plus un "poids lourd". Depuis sa rencontre avec le premier disciple, il a renoncé à ça car certains voient ce que d'autres ne verront pas.

a) L'univers gnostique de l'auteur principal.

1- Il appartient à cette famille d'êtres spirituels qui naissent dans tous les pays du monde.

À l'origine, il y a une expérience spirituelle de qualité incomparable. Des êtres humains, à tout âge, à tout moment, peuvent faire une expérience de ce genre : une intuition, un coucher de soleil... , ou bien une parole, une rencontre... et tout à coup, c'est d'une qualité comme on n'en a jamais vue, c'est hors du commun. Si on n'a jamais fait cette expérience, c'est inutile qu'on l'explique. Ce n'est pas nécessairement de grandes visions où on s'envole vers le septième ciel. Ça peut être tenu et ça peut être très fort. On peut tomber à terre comme Paul à Damas et ça peut se faire de façon presque imperceptible comme Augustin qui entendit devant une bible : "Lis !", cela l'a transformé. Il faut voir la transformation plus que l'extraordinaire de l'expérience. C'est quelque chose d'incomparable qui fait dire qu'il doit y avoir une autre dimension de soi-même, qui est un peu cachée au quotidien.

Deuxième constatation : on n'est pas à l'origine de ça, même si c'est bien nous qui la faisons. Ce n'est pas au bout de nos études, de nos efforts, ça vient comme ça et on y est pour rien. Donc on va chercher l'origine.

Troisièmement : par cette expérience, on a l'impression d'avoir accès à un autre monde par rapport au monde quotidien. Quelque chose qui jusque-là était cachée, une réalité muette devient une réalité "verbe" que l'on entend ou une réalité "manifestation" que l'on peut voir : entendre et voir. Pour les uns, c'est plus par l'ouïe, pour d'autres, plus par la vue. L'important, c'est qu'il y a une manifestation d'une réalité cachée, d'une réalité in-ouïe, non encore entendue. Donc ils ont l'impression qu'il y a un véritable monde dont on n'a pas encore connaissance. Ce n'est pas un nouveau régime, la Révolution après la monarchie. Il semble bien que le monde quotidien dans lequel on vit, n'est rien à côté de ce monde qui seul est. À l'origine, il y a une réalité "verbe" qui n'est pas la réalité au quotidien : "En principe était le verbe". Donc un vrai monde, une vraie réalité.

2- Ces êtres se découvrent en quête.

De là, ils sont comme automatiquement mis en marche, ils se découvrent en quête car, une fois que cette origine est entrevue, ils deviennent en quête de cette origine. Ce n'est pas réflexif, c'est du vécu, les voilà en quête alors qu'ils n'ont peut-être jamais rien cherché. Jésus avait une parabole

dans ce sens : vous cherchez des perles précieuses et quand vous tombez sur la perle, vous cessez de chercher.

Ils sont en quête de l'origine. A lors cela les porte à réaliser qu'ils ne sont pas seuls à faire cette expérience. D'instinct ils vont chercher et les voilà en quête de quelqu'un qui a déjà comme eux fait la même expérience. C'est ça qui va donner naissance à une multitude de maîtres et à une multitude de gens en quête de maîtres, sans frontières au dedans ou au dehors et forcément en dehors des religions établies. Ainsi on peut rencontrer des êtres qui ont fait la même expérience car ces expériences existent, sont recueillies et donc se transmettent de maître en maître. Le New-Age existe depuis Mathusalem.

A ce moment-là, des traditions naissent. Des maîtres et des écoles existent aussi bien en milieu chrétien, juif, hindou et elles sont autonomes par rapport aux religions. C'est très important. Souvent d'ailleurs quand une religion est détendue, elle est ouverte à ces expériences spirituelles. Quand elle est coincée, elle écrase. Ainsi au 2^{ème} siècle, ça va être une lutte à mort entre les premiers responsables, les évêques chrétiens, et les gnostiques dont on retrouve les textes seulement maintenant.

3- Le mépris de la vie quotidienne

Cette découverte d'un monde qui se révèle et qui semble donc mettre les gens en quête en direction de cette origine qui était cachée jusque-là, fait qu'on voit naître une préférence pour cette origine mystérieuse et comme un mépris pour la vie quotidienne. Tentation qui se marque par une préférence automatique pour la recherche spirituelle comme si le reste du monde était vraiment dans l'inconscience. Ce sera surtout vrai au 2^{ème} siècle mais il est déjà au niveau de Jean car il a senti le danger. Il y a une espèce de supériorité toute naturelle de ceux qui sont en quête vis-à-vis des autres. Donc paradoxalement cette réalité cachée semble une menace pour la petite réalité qui se vit au quotidien. C'est là que les théories commencent à naître et on parlera de réalité instable par rapport à une réalité stable, d'une réalité éternelle par rapport à une réalité qui passe, d'une réalité superficielle qui s'oppose à une réalité spirituelle. Et la préférence pour les spirituels est inconditionnelle.

L'auteur de l'évangile a fait cette expérience de type gnostique. On dit "gnostique" mais on pourrait dire aussi bien "type spirituel". Le danger, selon l'auteur de l'évangile de Jean, serait d'être à la recherche d'un monde, soit antérieur à notre monde, soit supérieur à notre monde ou en tout cas ailleurs qu'ici. Donc d'être à la recherche d'un mystère qui serait hors précarité. D'autres attendent d'être morts pour aller au ciel. Jésus dit qu'il ne faut pas attendre, c'est tout de suite. Il ne disait pas le ciel, il disait le royaume : "Les temps sont accomplis et le royaume est tout proche" (Mc 1,14). Peu importe les mots. En tout cas, c'est quelque chose de très positif de croire à un moment donné qu'il y a un monde spirituel vers lequel on peut se diriger. Mais on risque de se faire des illusions. Ainsi, dans l'imaginaire chrétien, la "vie religieuse" rend plus proche de Dieu, peut-être plus près de Dieu mais non pas plus près de Jésus. On n'est pas plus proche de Dieu parce qu'on est dans une dimension religieuse ou dans une relation conjugale. En tout cas, aux yeux de Jésus, ça n'a pas beaucoup de sens. Le secret justement de Jésus, c'est de savoir que chacun peut devenir lui-même.

b) Présence de la tradition gnostique dans l'évangile de Jean.

J'ai évoqué cette situation gnostique. C'est quelque part, en haut ou plus loin ou ailleurs, un monde parfait. "L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux", est une phrase qui va exactement dans cette ligne.

1- Le vocabulaire

L'évangile s'ouvre par ces mots : "Quelle est votre quête ?" (Jn 1,38). Le premier disciple raconte son histoire à l'auteur dans un langage gnostique : Jésus est le maître qui répond à la quête. Les souvenirs du premier disciple, qui était un prêtre juif et avait une mentalité juive, sont racontés par un gnostique. Jésus n'a sans doute pas dit ça mais il a rencontré le premier disciple et l'auteur le raconte avec une formulation gnostique car c'est son monde. Traduire " par "Que voulez-vous" montre que le traducteur n'est pas sensible à cet aspect gnostique.

On a tout un vocabulaire qui est vraiment gnostique et qu'on ne trouve que dans la tradition johannique parce qu'il a voulu reprendre la terminologie des gnostiques comme il a voulu reprendre la terminologie des Juifs. Dans Jean, on peut être d'un autre monde que de ce monde, ne pas appartenir à ce monde et venir d'ailleurs. Jésus va venir du ciel, y remonter, encore revenir d'en haut et puis remonter... Les ascenseurs divins dans Jean, c'est à toutes les pages car si Jésus ne sait pas qu'il vient d'en haut et s'il ne sait pas qu'il doit remonter en haut, il ne sait rien. Pour nous, c'est difficile à comprendre. Pour les gnostiques, cela veut dire : Jésus sait. Ils en tirent simplement la conclusion que Jésus est un maître à qui on peut faire confiance. Mais c'est très dangereux. En fait, c'est une concession de langage que Jean fait aux gnostiques. Un Juif n'a pas besoin de ce vocabulaire. Monter et descendre, ça ne lui dit rien. Alors pour les Juifs, Jean dit : Jésus est le christ, ça leur parle mais ça ne dit rien à un gnostique. Et que Jésus accomplisse les écritures, le gnostique ne sait pas ce que c'est et il refuse qu'on lui impose des écritures.

Chacun est sensible à sa propre culture. La difficulté, c'est de parler avec quelqu'un qui a une autre culture et un autre langage. Ainsi, au moment décisif du dernier repas, Jean écrit pour les Juifs : "Jésus, sachant que son père avait tout remis entre ses mains, se lève... et se met à laver les pieds de ses disciples" (13,3-5). Pour un Juif, cela suffit. Pour un gnostique, pour qu'il soit vraiment élu, il faut dire : "Jésus, sachant que le père avait tout remis entre ses mains et qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu...".

Jean voulait que les deux traditions puissent vivre ensemble. C'est extrêmement difficile. La tradition johannique se trouve au terme d'une grande tradition qui subit une mutation et qui veut être ouverte à tout ce qui n'est pas le monde juif. Donc il emploie le vocabulaire et les références des deux cultures. C'est pourquoi cet évangile a un vocabulaire tout à fait différent et Jésus dit des choses qu'on n'entend pas du tout ailleurs. Notamment soyez sensibles à tout ce qui est "venu de" et "monté". C'est un vocabulaire gnostique habituel et, si on était davantage habitué à ce langage, on le matérialiserait moins. Jean a estimé que, à son époque, dans un moment de mutation et de crise, il fallait garder l'essentiel d'une grande tradition mais dans une ouverture au reste. On ne peut pas garder l'essentiel sans relativiser beaucoup de choses.

2- L'influence du premier disciple sur l'auteur principal de l'évangile

On a dû parler à ce jeune gnostique d'un vieux juif de 80 ans, un homme assez extraordinaire. Il fait la rencontre du premier disciple. Tout de suite, sa quête est finie car "notre cœur est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il repose là où il doit reposer" (Augustin) et il fait l'expérience de la demeure : "Où demeures-tu ?" (1,38). La rencontre du premier disciple est bouleversante, expérience de présence, plénitude toute simple, au quotidien, d'une demeure et d'une demeure orientée. Ce qui le frappe, elle n'est pas orientée vers le ciel ni vers l'au-delà, elle n'est pas orientée vers l'ailleurs. C'est un être orienté vers la précarité des êtres humains, orienté vers le mystère même de cette précarité. Le premier disciple lui apprend à lui, spirituel, déjà un peu gnostique, qu'il ne faut pas séparer la précarité de ce qu'il entrevoit dans sa quête. Il ne faut pas opposer ce qui semble rien par rapport à ce qui semble tout.

Dans l'expérience d'illumination du premier disciple, il ne faut pas séparer l'eau du sang. C'est le sang et l'eau inséparablement. Le premier disciple lui apprend qu'il n'y a rien à mépriser, que tout ce qui paraît mesquin et petit, vient d'un oeil non encore bien adapté, même s'il a été ébloui par la transcendance. Ce n'est pas inutile, petit, négligeable. Ce ne sont pas des miettes. On pensait qu'on était tout juste bon à être marché dessus, des miettes emportées par le vent. "Ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne se perde" (6,12). Jésus demande un accueil mutuel, tels que nous sommes. Pas de tri : "Laissez pousser le bon grain et l'ivraie" (Mt 13,30). Ramassez, que rien ne soit perdu. Donc attention aux miettes, à l'insignifiant, à la précarité, aux êtres qu'on a toujours écartés et exclus socialement.

Au contact du premier disciple, l'auteur principal ne recherche plus l'au-delà, le transcendant mais il apprend à communier autrement. Peu à peu il est initié à un autre goût, il goûte un vin jusque-là inouï et le premier disciple lui apprend que c'est le vin "Appellation Cananone contrôlée". Donc c'est une question de qualité et la question de la qualité pose la question de l'origine. Il ne faut donc pas partir de l'origine, ce serait une illusion, compréhensible et même probablement nécessaire à un moment de la vie spirituelle. Les illusions d'un moment paradoxalement contiennent une part de vérité mais les illusions maintenues n'en contiennent plus. Il ne faut pas partir de l'origine : "Dieu personne ne l'a vu jamais".

C'est l'expérience de la qualité qui donne l'accès au mystère de l'origine; ce n'est pas l'expérience de l'origine qui donne accès au mystère. C'est la grande révolution johannique. Jean apprend peu à peu à connaître et à entrer dans l'intelligence du mystère de la précarité et le paradoxe, c'est que la qualité, on ne peut l'expérimenter que dans la précarité. Précarité et qualité ne sont plus séparables. Cette expérience, ils le doivent à cet être en précarité comme eux mais qui avait une telle qualité qu'il a permis de goûter l'origine. Il ne faut pas la quitter pour rejoindre l'origine. Il faut donc peu à peu découvrir le mystère de notre propre précarité, y parvenir et là le grand maître, c'est Jésus et ceux et celles qui ont vécu dans le sillage de Jésus.

Dans son évangile, Jean va essayer de rester à la fois fidèle à la dimension historique juive et à la dimension transcendante qu'il connaît par ailleurs. Essayer d'être fidèle aux deux et, grâce à la rencontre du premier disciple qui le renvoie à Jésus avec la qualité exceptionnelle qu'avait Jésus, ne plus jamais chercher le mystère de l'origine en dehors même des humains arrivant à maturité. C'est le goût de l'humain qui seul ne met pas en ce qui concerne Dieu. Cela s'est vu en Jésus, cela s'est révélé à son contact et c'est Jésus qui nous met sur cette voie. Donc Jésus est le premier sur cette voie. Ce n'est pas le dieu tombé des cieux. Cela, c'est gnostique. Dire que Jean a été lu à la lumière de la gnose du 2^{ème} siècle, ce n'est pas confier un secret. Mais c'était probablement un peu fatal.

Il est donc en contact avec ce premier disciple qui le met sur la bonne voie, sur le bon chemin, le vrai chemin, le véritable, le chemin qui fait vivre, le chemin vivant. Tout à sa joie et à sa méditation, suite à l'absence du premier disciple, absence physique, il découvre sa mission : dire et écrire ce qu'il a entendu, dire et écrire ce qu'il voit. Son maître était un homme discret qui n'a jamais écrit un mot, lui sait écrire et il doit écrire.

3- sa vision de Jésus

Je voudrais maintenant vous suggérer cette vision de Jean puisque il est amené à mettre par écrit ce qu'il a entendu et ce qu'il voit, dans un contexte de tradition de présence à présence, de perception d'un mystère mais qui ne doit pas être cherché ailleurs, hors d'une lente maturation, d'une précarité qui accomplit, elle-même, est porte mystère. C'est la vision de Jean. Jean, auteur de l'évangile, auteur principal qui a rencontré le premier disciple, qui n'a jamais connu Jésus, Jean nous présente la vision dont il vit. Cette vision, je le constate en lisant son témoignage, présente Jésus dans une relation directe.

a) le style de Jean

Cette façon de procéder résulte de l'expérience. Toute expérience appelle un style. Le style permet à cette expérience de s'exprimer. Chez les maîtres spirituels, le style correspond à l'expérience, le style est mis au service de l'expérience, résulte de l'expérience. C'est pour cela que le style de Jean ne ressemble en rien au style de Matthieu et de Luc.

L'expérience de Jean est une expérience de présence à présence. Il n'a pas reçu de lettres du premier disciple sur lesquelles il se serait mis à réfléchir. C'est de présence à présence. En raison de cette présence, Jean a recours au style qu'il appelle "la parole". Seule la parole, contrairement à la réflexion ou à la méditation, correspond à la présence. On ne doit donc pas s'étonner que, selon le témoignage de Jean, le Jésus qu'il évoque sous l'effet de sa présence en son premier maître, Jésus vient à nous, les lecteurs de Jean, en parole. Jésus s'adresse à nous directement. C'est la seule façon de suggérer la présence. C'est le seul style apte à suggérer la présence et justement c'est comme si j'étais directement là : c'est moi qui entends, moi qui vis, moi qui suis Jésus. C'est très important pour l'interprétation d'un texte écrit selon ce style.

Lorsqu'il est dit : "Je suis la lumière du monde", cette affirmation résulte de l'expérience de Jean illuminé par Jésus et discernant, dans cette lumière qui lui parvient, l'universalité de Jésus. Il ne s'agit donc pas d'une parole prononcée jadis par Jésus tandis qu'il allait et venait par les chemins de Galilée ou dans les rues de Jérusalem. Il s'agit d'un témoignage de Jean né de son expérience de Jésus et communiqué par lui afin que nous puissions avoir part à son expérience.

L'auteur a rencontré un être d'une qualité humaine étonnante qui lui-même, qui était dans une référence à un certain Jésus qu'il avait connu grâce à Jean-Baptiste. Cette référence était vivante, vécue, relationnelle, palpable mais quand il voulait en parler, il était d'une discrétion qui impressionnait beaucoup l'auteur de l'évangile. Jésus lui apparaît donc comme un être qui donne une telle lumière sur ce qu'il est lui-même, qu'il est amené à dire de Jésus qu'il est lumière. Mais cette lumière, tout le monde peut en bénéficier, c'est une lumière universelle, "Jésus est la lumière du monde". C'est son expérience et il a l'intuition que ce serait bon d'en parler parce que Jésus est pour tout le monde.

Le style de Jean est très lapidaire. Dire : "Je suis la lumière du monde, je suis la résurrection et la vie..." est tout sauf modestie. Jean fait part de son intuition, de sa vision intérieure, de son expérience spirituelle. Mais il nous la donne en direct comme si Jésus s'adressait à nous et sur un ton autoritaire, catégorique, qui a été source d'incompréhension.

b) sa mission

C'est d'ailleurs bien ce qu'il dit à la fin de son évangile : "Jésus a fait aussi devant ses disciples beaucoup d'autres signes qui ne sont pas écrits dans ce livre. Ceux-ci ont été écrits pour que vous croyiez, afin que vous puissiez adhérer à Jésus et que, ayant adhéré, vous ayez vie en son nom" (20,30-31).

Il écrit pour essayer de dire Jésus selon son nom, c'est-à-dire selon ce qu'il est et non selon ses titres.

- sa mission est de dire celui qui le fait vivre

Le but de Jean n'est pas de nous apporter des informations concernant Jésus, même si en donne, car il y en a assez à son époque. Son but n'est pas de nous renseigner sur Jésus, même si on commence à se rendre compte de la nécessité de mettre l'information par écrit. Ce n'est pas sa mission, d'autres le feront. Sa mission "impossible" est de dire celui qui le fait vivre. Ce dire de Jean nous parvient directement en parole, son origine dans la passivité foncière de Jean. Je prends le mot "passivité" dans le sens de Lévinas. Ça veut dire "passion" dont vient passivité, pâtir, ce que je suis capable d'endurer, ce que je suis capable de recevoir. Donc pour être passif à ce point, il faut accepter d'être totalement mis en question. Ce dire de Jean son origine dans sa passivité foncière à l'égard des disciples de Jésus animés par la présence de Jésus dont ils témoignent et auquel, par leur vie même, ils renvoient sans cesse.

Là, c'est surtout le premier disciple qui joue un rôle déterminant mais il n'est pas le seul. Le texte semble suggérer qu'il faut se rendre dans une passivité foncière vis-à-vis de ces présences, celle de tous les disciples qui témoignent de Jésus et renvoient à Jésus par leur vie. C'est ça la tradition johannique, de présence à présence, de vie à vie. C'est la présence qui met en question.

Au contact de ces témoins dont surtout le premier disciple, Jean a donc compris que Jésus au milieu d'eux est un être qui fait signe. La finale est formulée ainsi : "Jésus a fait, en présence de ses disciples, de nombreux signes". On ne peut faire signe qu'en présence de... Le signe relève de la présence, pas des idées. Donc il s'agit d'un être qui fait signe, d'un être signifiant, plein de sens, d'un être parlant, parlant en ce sens qu'il a ce pouvoir de se dire et de nous révéler à nous-mêmes. Il est important de ne jamais séparer Jésus de nous et nous de lui, sinon on court vers la christologie et une destinée transfrontière.

- sa mission est de rendre témoignage à ce verbe

Jean dit cette révélation, ce Jésus qui se révèle et nous révèle à nous-mêmes. Il rend "témoignage à ce verbe". Le dire de Jean est donc né du verbe Jésus. Pendant qu'il fait cela, qu'il s'attelle tout entier à ce témoignage, à son dire, Jean sait que son dire par rapport à cette source parlante où prennent naissance ces paroles, est nécessairement inadéquat. Il insiste et le dit. Il proclame dès le départ : "il y eut un homme, Jean, envoyé de Dieu en vue d'un témoignage, afin qu'il rende témoignage au sujet de la lumière, pour que tous crussent par lui; il n'est pas la lumière mais pour qu'il témoigne au sujet de la lumière" (1,6-8).

Dans ces versets qui évoquent la mission de Jean-Baptiste, Jean-Baptiste est la figure de tout témoin, il n'y a pas d'apôtre, il y a une figure. En même temps, l'auteur fait part de son expérience, puisqu'il dit que Jean-Baptiste était envoyé et il ajoute : "afin que tous crussent". Ce "tous" montre très bien que Jean-Baptiste est présenté comme figure. Il y a toujours un témoin pour qu'on ait accès à la lumière, il y a toujours la nécessité impérieuse de passer par un témoin. C'est son expérience vitale : l'accès à Jésus par témoignage. Le témoignage est une présence, j'insiste, ce n'est pas des lettres, même si la présence peut écrire. L'auteur de l'évangile fait part de la nécessité impérieuse de la mission de témoin qui s'est imposée à lui en dépit de l'inadéquation inhérente à tout témoignage dont il est pleinement conscient : il n'est pas la lumière mais qu'il témoigne. En ce sens le témoignage de Jean émane de Jésus.

Au cours des siècles, on a matérialisé ce "verbe" surtout sous l'emprise de l'esprit dogmatique. Nous aurions tort aujourd'hui de vouloir objectiver cette émanation sous l'emprise de l'esprit d'objectivité. Ces esprits, esprit dogmatique et esprit d'objectivité, ne sont pas les mêmes mais sont tous deux quelque part absolus. Il ne faut donc pas les confondre avec l'esprit de vérité. Sous l'emprise de ces deux esprits, nous sommes tentés de prendre les énoncés du témoignage de Jean comme des paroles littéralement prononcées par Jésus. Il n'y a pas de transmission littérale d'une présence vivante.

Le Jésus, présenté en relation directe aux lecteurs ou aux auditeurs de son évangile et suscité par les différents témoignages qui sont parvenus à l'auteur qui n'a jamais été un contemporain de Jésus, est celui que Jean a fini par voir au terme de longues années d'une fidélité créatrice. Sa vision présente donc le vivant dont il vit et auquel, selon le témoignage rendu, il nous est possible à nous aussi d'avoir accès. La présentation en direct de Jésus, style choisi par Jean et dicté par son expérience, repose sur cette possibilité d'accès à lui, ici et maintenant, vitalement perçue par Jean. En raison précisément de cette possibilité, il rend témoignage afin que nous croyions.

Il ne faut pas comprendre le style de ce témoignage et donc prendre la vision du témoin pour une réalité objective, ce serait faire de Jésus un être littéralement insupportable, ce qui est d'ailleurs toute autorité qui se prétend absolue.

3) La communauté johannique

Il y a une troisième source d'inspiration qu'on retrouve aussi dans l'évangile, qui ne relève pas directement du témoignage du premier disciple et qui n'est pas non plus le fruit de ce que l'auteur vit et comme unique, le fruit de sa relation avec son maître qui lui renvoie présent un être qu'il n'a pas connu. C'est la communauté johannique qui se réfère constamment à ce premier disciple et ensuite au texte de l'auteur. Cette communauté, car il parle comme s'il s'agissait d'une seule communauté, il parle d'un "nous", sont des compagnons ou des amis de Jésus. On a l'impression d'une seule communauté mais il peut y en avoir deux ou trois. Elle essaie de se comprendre elle-même et est en train de naître grâce à ce premier disciple et à l'auteur de l'évangile. Le long dialogue des chapitres 13 à 17 est une méditation constante de cette communauté qui essaie de prendre conscience et d'approfondir sa connaissance de Jésus. Ces gens, même s'ils ont appartenu à une communauté comme Matthieu, trouvent ici quelque chose de nouveau, de plus intérieur, de plus plénier dont ils veulent vivre.

a) Une communauté ouverte

Cette communauté se cherche, essaie de naître et voudra rester ouverte à deux dimensions : l'histoire juive qui lui vient par le premier disciple et une toute une autre dimension qu'on peut appeler "gnostique", un univers spirituel, des êtres humains qui ont une expérience d'eux-mêmes et de ce qu'ils appellent leur principe ou la réalité première ou Dieu. Depuis qu'ils ont rencontré Jésus, il n'y a plus d'exclusion possible mais c'est très difficile car ce sont des univers tout à fait différents. Donc ils vont essayer de rester ouverts à l'égard du monde gnostique et forcément s'éloigner du monde juif et risquer de lui être infidèles. Quand ils vont en prendre conscience et chercher à préserver le monde juif, les gnostiques vont leur reprocher de revenir en arrière. C'est une tension incessante, difficile à vivre.

b) Une communauté en défense

Il y a des moments où ils se défendent et alors ils peuvent être très durs à l'égard des Juifs et des gnostiques. Par exemple, Jean parle du premier disciple, un prêtre qui a l'expérience de la loi et sait que la vie lui parvient par la loi. Il a une conception positive de la loi, c'est son pain. Or depuis qu'il a rencontré Jésus, il a l'impression que le véritable pain, ce n'est plus la loi, c'est un être comme Jésus. Il va le dire avec des mots. Cela ne veut pas dire que la loi n'est pas un pain mais le vrai pain qui lui parvient du fait de sa relation avec Jésus est bien plus important que tout ce qu'on lui a appris de religion, de loi. La petite communauté dit alors qu'elle a un pain, le vrai pain : "Je suis le pain de vie" (6,35). Les juifs murmurent : "N'est-il pas ce Jésus, fils de Joseph ?", le vrai pain, c'est la loi de Moïse et c'est signifié par la manne, tout cela arrive dans le désert avec Moïse et nous sommes les héritiers de Moïse. Les disciples se défendent : le vrai pain est chez nous et d'ailleurs "vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts".

C'est en toutes lettres dans Jean. Ce n'est pas ainsi qu'il faut se défendre mais c'était inévitable dans leur situation : c'était eux ou nous, eux par tradition, nous par nouveauté mais c'est toujours une affirmation. C'est difficile de devenir un pain rompu, d'être à l'état rompu. C'est une naissance lente et cette petite communauté est souvent dans une auto-défense. On ne peut pas naître à soi-même sans auto-défense et pourtant il faut l'abandonner un jour pour être soi. On n'y arrive pas du jour au lendemain : "Où vas-tu ? - Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, tu me suivras plus tard. - Pourquoi ne puis-je pas te suivre dès maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi" (13,36-37). Aucun reproche et deux, trois heures plus tard, pour sauver sa peau, il ne le connaît pas. Alors il se souvient de ce que Jésus lui a dit et s'il n'y avait pas cette parole de Jésus, il ne saurait plus se voir en peinture : connaître Jésus et le lâcher pour sauver sa peau ! Il sent que celui qu'il a rencontré l'accepte bien plus que lui-même ne s'accepte. Cela le fait vivre. C'est leur expérience et tout le mystère de Jésus.

Nous ne sommes pas des champions nés. On devient soi tout doucement, de naissance à soi en naissance à soi. On ne peut pas naître à soi sans garder une certaine consistance ou une auto-défense, rester juif sans s'enfermer dans ses certitudes. S'enfermer, c'est l'inverse de la naissance,

c est toujours essayer de devenir soi sans rester dans les limites qui sont les nôtres et c est toujours à refaire.

Il fallait souligner cette troisième source car, dans cet évangile, il y a des moments où Jean est insupportable surtout pour des prêtres. Il y a une défense de la part de la jeune communauté exacerbée parce qu'elle n'a pas eu la vie facile. Il y a ainsi des coups de gueule dans l'évangile aussi bien contre les Juifs que contre les gnostiques. Mais le risque était de faire de ces réactions une théologie nouvelle. C'est très important car il y a des réactions johanniques qui peuvent être très acerbes, très aiguës.

En présence d'un maître spirituel, on peut le répéter sans le comprendre. La répétition n'est pas du tout le même esprit. Les grands maîtres spirituels sont souvent des gens pleins d'humour. L'auteur de l'évangile de Jean se dit à lui-même et communique sa vision de Jésus car il pense que c'est sa mission. On ne peut mal le comprendre et prendre à la lettre des expressions comme "manger sa chair". Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Si on lâche la précarité, on va parler d'un pain céleste. Il n'y a plus de pain céleste, il y a le pain qu'on mange et qu'on se partage.

Deuxième Partie L Évangile de Jean

Pour bien comprendre une oeuvre, il faut essayer de partager la vision de son auteur. L'auteur principal de l'évangile ne cherche pas à faire une biographie de Jésus ni un reportage de type historique. Il aurait pu nous donner une série de petits faits reçus du premier disciple, témoin qui a très bien connu Jésus. On les trouve mais plutôt par accident, dans le contexte.

Le but de l'auteur est de nous donner une vision globale des 70 premières années de l'histoire de Jésus avec les siens, de 30 à la fin du siècle. C'est la mise par écrit d'un témoignage qui prend sa source dans le dernier ami témoin oculaire. Désormais les amis témoins feront part de leur vision intérieure de Jésus. L'auteur de l'évangile sera un des premiers à le faire et à le faire très consciemment. Ils ne vont pas essayer d'être des contemporains de Jésus. Cette vision intérieure n'est possible qu'après une écoute, une réception et un accueil de tout ce qui a été transmis depuis l'origine. On n'a pas de vision intérieure coupée de sa source. C'est pour cela que, même accidentellement, il y a tant de petits détails qui nous font reporter automatiquement à ces années 30 et pas seulement à la fin du siècle. Donc une vision globale, une vision intérieure et, dans ce cas présent car il insiste lui-même, une vision intérieure qui ne peut jamais être hors précarité. Il ne s'agit pas du tout de profiter de Jésus pour aller rejoindre le "Verbe éternel". C'est la grande prise d'une lecture de l'évangile de Jean.

L'évangile est divisé en deux grandes parties : 1 à 12 et 13 à 20.

Les douze premiers chapitres sont écrits pour tous ceux qui souhaitent faire partie d'une communauté, d'une communion de vie inspirée par l'esprit de Jésus.

Les chapitres 13 à 20 disent la vie dans la communauté. Le chapitre 13 marque l'entrée dans la communauté suivi d'un long dialogue avec Jésus, de 14 à 17, dialogue qui ne finit jamais.

A) Vue générale des douze premiers chapitres

Les chapitres 1 à 12 sont une introduction, une sorte de catéchèse.

1) Le commencement (1,1 à 2,11)

La première partie débute avec le Prologue et se termine par le vin de Cana. Entre, on a quatre petites sections sur la rencontre de Jean-Baptiste et de Jésus.

Le Verbe

Cana 1,1-18

2,1-11

Jésus

Jean-Baptiste

1,19 - 28

1,29 - 34

1,35 - 42

1,43 - 51

Témoignage

Rencontre

Attente

Attente

de Jean

de Jésus

populaire

scripturaire

Origine

Goût

2) La situation de la communauté (2,13 à 4,54)

Une série de rencontres faites par Jésus présente les différents milieux dans lesquels Jésus va évoluer.

Univers juif

Univers non juif

2,13 - 22

2,23 - 3,21

3,22 - 36

4,1 - 42

4,43 - 54

Le temple

Jérusalem

Judée

Samarie

Galilée

Les Prêtres

Nicodème

Les baptistes

La Samaritaine

Un Romain

3) Jésus, fils et pain (chap. 5 et 6)

La rencontre de Jésus révèle celui qu'il est, il est fils et il est pain.

Jésus-fils

chap. 5

Jésus-pain

chap. 6

4) La mutation (chap. 7 à 10)

Le prophète de Galilée amène une profonde mutation car l'essentiel n'est plus la loi, le temple. Jésus devient donc d'une certaine façon premier : il est la lumière du monde. Ceux qui entrevoient sont guéris de leur cécité et ceux qui entendent le suivent.

7,1 - 52

8,12 - 59

9,1 - 41

10,1 - 40

Prophète

Lumière

Aveugle

Brebis

de Galilée

du monde

qui voit

qui entendent

5) Les forces de mort (chap. 11 et 12)

Reste le grand mystère : même initiés à la vie spirituelle, parce que nous sommes en précarité, nous sommes affrontés à la terrible négation de nous-mêmes que représente la mort. Les forces de

m ort sont à l oeuvre soit du côté de Lazare, soit du côté de Jésus.

Lazare de Béthanie (11)

Jésus à Jérusalem (12)

Les forces de mort l'emportent

Mort de Jésus Accès à la vie

Telle est la vision globale de l'auteur, elle est très rigoureuse. A l'intérieur de ces chapitres, comme dans le chapitre 5, il peut faire des considérations presque aussi complètes que pour l'ensemble de l'évangile. Cette vision est assez simple mais il faut du temps pour la voir.

B) La vie de la communauté (chap. 13 à 21)

1) Le chapitre 13 est l'accueil dans la communauté.

Celui qui a décidé d'entrer est reçu par le lavement des pieds. Dans la communauté johannique, on reçoit en se mettant à genoux devant le catéchumène : "Tu ne me laveras pas les pieds, jamais. - Tu comprendras plus tard" (Jn 13,7). C'est le monde à l'envers. C'est une toute autre perspective que celle de Luc : "Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus" (Aa 2,38).

2) Les chapitres 14 à 17 sont trois grandes méditations :

1 - chapitre 14 : Jésus est le chemin.

Dans le monde gnostique ou spirituel, chacun a son chemin, suit sa propre évolution. Il n'y a pas de chemin commun.

2 - chapitre 15 : histoire de la vigne.

Nous sommes dans une même histoire, Jésus et nous. Quand la vigne est belle, le vigneron exulte. Seule la beauté de la vigne peut dire la beauté du vigneron. La vigne et le vin de Cana se ressemblent, le goût et la beauté.

3 - chapitres 16-17 : la femme qui enfante.

L'histoire avec Jésus est une communion mais, pour devenir soi, chacun est seul. La femme qui enfante est triste car elle est seule. Jésus ne peut pas "devenir" à sa place. Il peut être là mais, de toute façon, il y aura un moment de solitude, de tristesse, de douleur, qui se transformera en joie. La solitude devient communion et le mal tourne en bien. Mais les négations, les limites sont réelles; la mort est réelle, c'est l'épreuve obligée.

Ces trois méditations sont devenues de plus en plus longues car il s'agit d'approfondir notre communion avec Jésus. Mais la communion laisse chacun dans son unicité, dans sa singularité. C'est le triple accent, chemin, vigne, femme, une histoire où Jésus est premier et où nous sommes tous ensemble avec lui dans une histoire qui commence et dans laquelle chacun a sa destinée singulière, unique et irremplaçable. Sans doute si sa vigne donne un raisin d'une qualité extraordinaire, une qualité de vie, c'est grâce au vigneron.

3) la mort de Jésus

- chapitres 18 et 19 : la passion,

- chapitre 19 et 20 : l'inouï, la mort n'a pas le dernier mot,

- chapitre 21 : l'acceptation d'une autorité.

Troisième Partie La catéchèse de Jean

I - Le commencement (1,1 à 2,11)

L'arrivée de Jésus interroge sur les commencements. Dans l'histoire humaine, quels que soient le lieu et la culture, toute situation présente suscite la question du commencement. Il pleut, on sait que la vie va venir, donc la vie vient de celui qui donne la pluie. Or celui qui donne la pluie, c'est

Dieu, donc la vie vient de Dieu. C'est une prise de conscience : si nous vivons, ce n'est pas nous qui nous faisons vivre, il y a un commencement qui fait que nous sommes là.

Tous les mythes fondateurs viennent de là. La réponse dépend de la situation présente. Si la situation change, le récit du commencement change. Dans la Genèse, on a deux récits de commencement : la création en six jours, récit écrit après l'exil, et le jardin où Dieu et l'homme, récit écrit du temps de David. Ces récits répondent à des situations différentes.

1- Premier récit de la création

À l'époque de David, les juifs ont conquis la terre promise que Dieu leur avait donnée. C'est la conquête d'un don. Ils sont là, grâce à... Au commencement, Adam se trouve dans un jardin qu'il n'a pas planté. Pour garder ce don, il faut observer la loi sinon on est jeté dehors, ce qui arrivera lors de l'exil. Les théologiens du roi David regardent la situation et en déduisent que le commencement a dû être sur ce modèle : quelqu'un donne mais l'interdit précède la loi. Un interdit est toujours une parole plus ou moins mal comprise : "Tu ne mangeras pas sous peine de mort" est compris : il ne veut pas que je mange. On peut comprendre l'interdit à partir de la loi mais on ne peut pas comprendre la loi à partir de l'interdit car interdire à l'homme une connaissance et surtout celle du bien et du mal ou du bonheur et du malheur, c'est faire de lui pour toujours un immature. "L'interdit de l'arbre peut bien être loi de relation entre humains : ce n'est pas bon d'être seul, à part" (M. Balmary, le sacrifice interdit, page 248).

2- Deuxième récit de la création

La création en six jours vient du temps de l'exil. Le récit du commencement ne peut plus être un don de la terre promise puisqu'ils n'y sont plus. Le signe de la présence de Dieu sera l'oeuvre de la création avec le repos du septième jour : ils peuvent être avec Dieu en se reposant le septième jour. Ici, au lieu d'un jardin, il y a un temps et ce temps est le même pour tous, où qu'on soit. Tous les sept jours, il y a la possibilité de la rencontre. Dans ce second récit, on entre dans une histoire commune. Dieu n'est pas seulement le Dieu d'Israël, il est le créateur du monde.

3- Un commencement vu par les scientifiques

Pour notre siècle scientifique, la théorie du Big-Bang change la situation et le récit des origines. Dans l'optique d'un tel commencement, il n'est pas facile de dire quand ça commence. Le Big-Bang est un point de vue scientifique mais ce n'est qu'un commencement. La question du commencement est donc la question des commencements.

4- La rencontre de Jésus interroge sur le commencement

Chacun des évangélistes le voit à sa façon. Matthieu est dans un monde juif. Il introduit son récit par une généalogie depuis Abraham. Luc ne croit plus que les temps s'achèvent, il ne parle plus de génération mais du sens que peut avoir pour un disciple de Jésus son origine. Tout commence avec le baptême. Dès que Jésus est baptisé, Luc dit que Jésus est fils de Joseph..., fils d'Adam, fils de Dieu.

Jean, parce qu'il s'adresse à deux auditoires, juif et non juif, a deux commencements : une dimension transcendante dont les gnostiques sont les témoins et une dimension historique pour les juifs. Il s'efforce d'intégrer les deux, sans préférer l'une ni absolutiser l'autre.

1) Le commencement pour les Gnostiques (1,1à18)

Les Juifs ont une longue histoire et attendent son achèvement, son accomplissement. Ce n'est pas la fin du monde mais une autre période de l'histoire, la victoire sur toutes les limites, toutes les injustices, la mort y compris car la croyance en la résurrection existait à cette époque. Dans cette

perspective, pour savoir ce qu'il y a au commencement, il faut connaître la fin, comme pour savoir qui on est, il faut avoir vécu toute sa vie. Pour le moment, on est sur la voie. Pour convaincre un Juif, il faut lui montrer que Jésus accomplit les écritures, est le messie attendu car Dieu parle seulement dans la bible, là on fait l'expérience de Dieu.

Ce recours à l'écriture est absolument inopérant pour des non juifs qui ne connaissent pas la bible. Donc le principe n'est plus les écritures, il doit être plus vaste. Alors Jean prend le principe qui est vraiment universel, auquel peut être sensible n'importe quel être spirituel, quel que soit l'horizon ou le pays d'où il vient, c'est que la réalité se manifeste : "En principe il y a le verbe".

Verbe veut dire manifestation. Soit par la parole, soit par l'action, quelque chose intervient, quelque chose se dit. Donc le principe le plus universel qui soit est l'expérience que quelque chose est parvenue, donc que le réel n'est pas caché. Jean essaie d'entrer en communion. C'est une invitation. Si on a l'impression que, quelque part, cela peut se manifester, Jean nous invite à partager nos expériences. C'est son but. Pour les gnostiques, majoritaires dans les communautés, il donne un commencement gnostique : "Au principe était le verbe".

1- le verbe (1-5)

"Au principe était le verbe et le verbe était tourné vers Dieu et pourtant le verbe était de Dieu".

Cela veut dire que, lorsque la réalité se manifeste, elle échappe. C'est une manifestation qui se retourne sur elle-même. On n'a pas de prise sur elle. Il faut en faire l'expérience. Donc il faut ajouter que, même si manifestement elle se dérobe, en même temps, ce qui s'est manifesté est bien la réalité. Ce n'est pas un ange médiateur, c'est la réalité elle-même mais elle n'est pas entre nous mais, même si elle nous touche. Ce n'est pas autre chose.

Le verbe est qualifié par des notations

- d'ordre temporel : "Au principe était le verbe".

Jean reprend les premiers mots de la Genèse pour signifier que le verbe est avant tout commencement car il est hors du temps, éternellement vivant dans l'éternel de Dieu. Le verbe relève du langage et est donc avant le langage.

- d'ordre spatial : "Il était au commencement auprès de Dieu".

Il entretient avec Dieu un rapport de proximité, il est tourné vers Dieu.

- d'ordre qualitatif car "il est de Dieu".

Il a donc un rapport privilégié avec Dieu, il en a tous les attributs sans être Dieu.

"Tout fut par lui et rien ne fut sans lui".

Il crée tout ce qui existe : tout fut par lui car tout ce qui a un commencement a une parole à son origine. Donc tout ce qui est, tout ce qui est venu à l'existence vient de Dieu, même le mal. Il ne peut y avoir un principe du bien et un principe du mal. Tout a son origine en Dieu, même le mal.

"En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes".

Tout est expression de la vie et, grâce au verbe, la vie survient puis la lumière comme complément de la vie au profit des hommes. La vie n'est pas une force aveugle mais un élan positif, créateur.

"Et la lumière dans les ténèbres brille et les ténèbres ne l'ont pas saisie".

La vie rencontre la non vie sous la forme de la ténèbre. Il y a opposition entre deux contraires qui coexistent sans s'annuler. La vie des hommes est structurée par l'opposition lumière-ténèbre : ce qui est dit devient lumière et le non-dit est ténèbre. La lumière signifierait donc la capacité du parler vrai. Voir la lumière serait entendre la parole, le verbe. Jean a la conviction que la ténèbre n'aura pas le dessus, la mort n'est pas le dernier mot de la vie.

2- Le témoignage de Jean (6-8)

“Fut un homme envoyé de Dieu ; son nom , Jean”.

Jean est l'envoyé de Dieu . Il a une place à part dans la venue, la manifestation du verbe.

“Il vint pour un témoignage afin de témoigner au sujet de la lumière, pour que tous crussent par lui”.

Son rôle est de témoigner. Il est un intermédiaire nécessaire. Il tient la place de l'ami témoin. Il vient pour faire connaître la lumière, pour authentifier la lumière comme vraie, comme le contraire de la ténèbre. Il conduit à la foi, à la possibilité pour tous de croire. L'universalité de la foi déborde la personnalité de Jean-Baptiste.

“Il n'était pas la lumière mais pour qu'il témoignât de la lumière”.

Un témoin peut se prendre pour la lumière. Jean avait conscience d'être seulement un envoyé, l'ami témoin “dont on se réjouit pour une heure”. Il annonce le rôle de la lumière.

Pour l'auteur de l'évangile, ce Jean est probablement une image du “premier disciple”.

3- La venue du verbe (9-14)

Cette venue est présentée sous une double forme, comme lumière et comme chair.

“Il était la lumière véritable qui illumine tout homme venant dans le monde”.

La lumière véritable était un symbole de la Torah pour le monde juif. Donc le verbe en tant que lumière dit et fait le vrai, ce qui demande à être reconnu comme la vérité.

“Il était dans le monde et le monde devint par lui et le monde ne l'a pas connu”.

La reconnaissance du verbe est possible puisque tout devient par lui, le monde manifeste la sagesse de Dieu mais le verbe reçoit un accueil négatif d'abord de la part du monde. Cette reconnaissance n'est pas seulement une appréhension intellectuelle mais suppose un accueil par les hommes.

“Dans son bien propre il vient et les siens ne l'ont pas accueilli”.

Même dans un milieu privilégié comme Israël, préparé depuis longtemps à accueillir la parole de Dieu, le verbe n'est pas connu ni reconnu parce que toute parole vraie dérange et remet en question.

“A tous ceux qui le reçurent, il donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, aux croyants en son nom”.

La reconnaissance du verbe est à l'origine d'un engendrement. Le fait de croire permet au sujet de devenir enfants de Dieu. Donc on ne l'est pas par nature (en étant du monde) ni par hérédité (en étant fils d'Abraham, en faisant partie de son bien propre), on le devient par la foi. C'est une naissance et non une création.

Croire en son nom signifie plus que croire à la parole, c'est reconnaître l'autre et se soumettre à la parole comme révélation de Dieu et pas seulement être baptisé au nom du Seigneur Jésus.

“Ceux qui furent engendrés non par le sang ni par les volontés de la chair ni par la volonté d'un homme mais de Dieu”.

Devenir enfant de Dieu n'est plus de l'ordre de l'humain.

“Et le verbe devint chair”, (le verbe précarité est devenu).

Le verbe est une créature parmi les créatures, pas seulement homme mais chair, c'est-à-dire un être tout de faiblesse, fragilité, un être mortel. "Toute chair est semblable à de l'herbe et toute sa consistance est comme la fleur des champs : l'herbe sèche, la fleur se fane" (Is 40,6-7).

"et il dressa sa tente parmi nous".

Le verbe n'est plus seulement dans la "Tente du Rendez-vous" (Ex 40,34), dans la shékinah, dans le temple, il est au milieu des hommes en précarité.

"Nous avons contemplé sa gloire, gloire comme celle d'un fils unique auprès du père (plein de grâce et de vérité)".

Ce "nous" désigne la communauté johannique qui a entrevu le vrai visage de Jésus au-delà de sa précarité. Tout l'évangile va essayer de faire comprendre que la gloire de Dieu se manifeste dans l'être humain tel qu'il est, dans sa précarité.

"Plein de grâce et de vérité" peut se rattacher à Jean.

4- les témoins (15-18)

"(Plein de grâce et de vérité), Jean témoigne de lui".

Le premier ami témoin est Jean-Baptiste. Il désigne celui qui vient historiquement après lui mais qui est plus que lui. Il a conduit le premier disciple à Jésus puis il s'est effacé car son rôle était de désigner celui qui vient après lui : "Celui qui vient derrière moi a été devant moi parce qu'il est premier de moi".

"De sa plénitude, nous avons tous reçu, grâce pour grâce".

Les bénéficiaires de la rencontre de Jésus et de ceux qui l'ont connu racontent et, de bénéficiaires, ils deviennent à leur tour des témoins. Le témoignage des membres de la communauté johannique se nourrit toujours du témoignage du premier disciple.

"La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont advenues par Jésus Christ".

Moïse a donné la loi, elle est déjà la lumière qui brille dans la ténacité : "Une lampe sur mes pas, ta parole, une lumière sur ma route" (Ps 119,105). Jésus ne disqualifie pas la loi mais sa rencontre manifeste celui qui est la grâce et la vérité, l'amour et la fidélité. La loi était un don fait à Israël autrefois. La "grâce et la vérité" arrive, est un événement à venir. La loi est du domaine du faire. La "grâce et la vérité" est du ressort de l'être, elle n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se renouvelle sans cesse, de grâce en grâce, et elle anime la vie de chaque membre de la communauté.

"Dieu, nul ne l'a vu jamais".

Dans la mentalité juive, personne ne peut voir Dieu sans mourir : "Nous allons mourir car nous avons vu Yahvé" (Jg 13,22).

"Fils unique, lui qui est dans le sein du père, celui-là a raconté".

Jésus est identifié au verbe "qui était auprès du père". Son rôle est de raconter. La parole peut désormais être entendue mais il ne suffit pas d'entendre, il faut encore "croire" : "A tous ceux qui la reçurent, elle donna pouvoir de devenir enfants de Dieu, aux croyants en son nom".

Seul le verbe, parce qu'il est auprès de Dieu, peut le raconter. L'évangile en sera la démonstration.

5) "Le Verbe"

Le commencement, c'est la rencontre avec Jésus et non le commencement éternel, même si la question du commencement éternel se pose aussi. Le mot clef dans la tradition johannique est le "verbe", parole, manifestation. Il parle de verbe plutôt que d'illumination parce que la parole, c'est un autre qui parle, c'est par l'autre qu'advient une révélation. On ne devient soi que dans la rencontre, que ce soit d'être à être ou dans la confrontation à cette mystérieuse présence, une parole qui advient. Abraham, c'est une rencontre qui lui parle : "Va". Il ne se confond pas avec celui qui lui parle. Le seul terme qui intéresse vraiment Jean est ce mot "verbe" : "Au principe était le verbe".

On le voit dans trois dialogues, avec la Samaritaine, avec Pierre et avec les Judéens. Dans chacun de ces dialogues, le mot "christ" revient et, chaque fois, Jean en profite pour joindre à ce mot la "parole". On a l'impression qu'il faut oublier le christ et que ce qui importe, c'est la parole. Jésus est parlant plus qu'il n'est christ : "Je ne vous appelle plus esclaves car l'esclave ne sait pas ce que le maître fait de lui; vous, je vous ai nommés amis parce que tout ce que j'ai entendu auprès du père, je vous l'ai fait connaître" (Jn 15,15).

1- Dialogue avec la Samaritaine (Jn 4,25-26)

"La femme lui dit : Je sais que le messie vient, appelé christ; quand il viendra, il nous annoncera tout. Jésus lui dit : Moi je suis, le parlant à toi".

La première manifestation de Jésus est dans le dialogue.

Dialogue avec Nicodème. Jésus éveille Nicodème à lui-même parce qu'il est perdu dans son savoir théologique. Son savoir est important mais c'est un manteau qui le cache et il ne le sait pas.

Dialogue avec la Samaritaine. Elle est plus éveillée mais elle a de la peine à reconnaître l'autre. Ce n'est pas par hasard qu'elle a eu cinq maris. Elle cherche à éviter le dialogue : "Je vois que tu es prophète. Nos pères adorèrent sur cette montagne... ", "Je sais que le messie vient, celui qu'on appelle christ". Jésus et la Samaritaine sont à la fin de leur dialogue. On dirait qu'elle a envie d'en finir. Elle préfère une croyance à la rencontre de Jésus.

"Je le suis, moi qui te parle".

La réponse de Jésus est mal traduite, il semble tomber dans le piège et devient un christ. Or il refuse toujours de se laisser entraîner sur ce terrain. S'il reconnaît qu'il est le christ, le dialogue est faussé car il y a le roi et ses sujets. C'est l'inverse que suggère Jean : ta croyance te porte et t'empêche de voir qui tu es.

Jésus dit simplement : "Je suis celui qui te parle". C'est la première grande affirmation avant "Je suis le pain, je suis la lumière, je suis la résurrection... ". Il est d'abord "celui qui parle". Il n'est pas christ, il est parole. Dire "je suis", c'est reconnaître sa précarité.

2- Dialogue avec Pierre (Jn 6,68-69)

"Jésus dit alors aux douze : Vous ne voulez pas vous aussi vous retirer ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de vie éternelle".

Pierre n'avait pas compris que Jésus se dérobe au moment où il est reconnu comme roi, comme christ : "Sachant qu'ils vont venir et l'enlever pour le faire roi, il se retira de nouveau dans la montagne, seul" (6,15). La décision de Jésus est formelle et rien ne l'ébranle, ni le départ de nombreux disciples ni les reproches de Pierre. Le dialogue s'achève par : "Voulez-vous, vous aussi, vous retirer ?", même vous, vous pouvez vous en aller. Alors Pierre répond : "À qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie qui demeure".

Jean s'exprime par des substantifs. "Tu as les paroles de vie" pour signifier que, quand Jésus parle, il fait vivre. La relation est indiquée. Pierre veut rester avec quelqu'un qu'il ne comprend plus mais qu'il connaît assez pour savoir qu'il ne trouvera nulle part ailleurs ce qui le fait vivre.

Le mot "christ" s'efface devant la "parole de vie". C'est une profession de foi de la part de Jean.

3- Dialogue avec les Judéens (Jn 8,25)

"Qui es-tu ?". Jésus répondit : Pour commencer, cela m'ême que je vous dis".

On retrouve le mot du début du prologue : " (commencement). Jésus est dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes. Entrer dans ce dialogue va permettre de parvenir peu à peu à celui qu'il est. C'est le point de vue johannique.

Jésus fera allusion à cette réponse un peu plus loin : "Les Juifs firent cercle autour de lui et lui disaient : Jusqu'à quand vas-tu nous faire languir ? Si tu es le christ, dis-le ouvertement. Jésus répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous ne me croyez pas" (Jn 10,24). La question est bien de savoir s'il est le christ et Jésus se contente de les renvoyer à ce qu'il dit (et à ce qu'il fait).

Dans aucun de ces trois dialogues, on n'est amené à dire que Dieu parle. Comprendre "au commencement était le verbe (la parole)" dans le sens d'une parole de Dieu, d'un Verbe éternel, c'est partir du prologue et non de l'évangile et surtout de ces trois dialogues. Il faut lire tout l'évangile pour comprendre le prologue. Or le prologue est écrit pour des gnostiques en partant de ce qu'ils ont en commun. Les gnostiques sont sensibles à une histoire spirituelle et ont en commun que la réalité, cachée pour l'essentiel, se manifeste néanmoins. Cette réalité, c'est le verbe : "Au principe était le verbe". C'est le point de départ, commun à toutes les grandes religions : ce qui normalement est caché se manifeste quelque part. Pour Jean, cette manifestation est Jésus qu'il a rencontré, un être parlant comme jamais homme n'a parlé. Il sent que cet homme est tout entier dans chacune de ses paroles, il est "pour commencer, celui que je vous dis".

2) Le commencement pour les Juifs (1,19 à 2,11)

1- Témoignage de Jean-Baptiste (18-34)

Après cette réflexion sur le commencement, l'auteur va dire quand cela a commencé effectivement sur le plan historique. Il évoque Jean-Baptiste. Il le fait comme tous les évangélistes qui ne commencent pas par Jésus lui-même. Jésus est toujours dans un contexte historique mais il n'est pas le premier. Il n'y a que le verbe éternel qui est le premier. Jésus parvient dans un milieu et il n'est jamais seul, c'est très important. Jean va développer cela. Personne n'a une connaissance immédiate de Jésus, une connaissance intérieure, on doit avoir entendu parler de lui mais nos expériences de type "théodidacte" pourront nous faire comprendre ce qui nous est dit. Sans cette expérience propre, on ne comprendrait rien aux témoignages. Chacun est tout à fait respecté dans son autonomie mais chacun, si autonome soit-il, est appelé à une reconnaissance mutuelle. Personne ne peut dire qu'il sait et que l'autre ne sait pas. Mais la rencontre fait qu'on découvre qu'on croyait savoir avant.

a) Témoignage de Jean sur lui-même (19-28) (1er volet)

“Cela se passait à Béthanie au-delà du Jourdain, là où Jean baptisait”.

Le “premier disciple” raconte sa propre histoire à l’auteur de l’évangile : il a rencontré Jésus grâce à Jean-Baptiste qu’il désirait connaître. Jean-Baptiste va devenir la figure de l’ami témoin. Cela a été assez facile pour l’auteur de l’évangile car il a fait la même expérience que le “premier disciple” : ce qui l’a bouleversé fut sa rencontre avec le premier disciple et, grâce à lui, il a été renvoyé à Jésus.

“Toi, qui es-tu ? - Il confessa et ne nia pas : Moi, je ne suis pas le Christ...”.

Une enquête est menée par des informateurs envoyés de Jérusalem, des prêtres, des lévites et des Pharisiens. Il n’est pas irréaliste d’imaginer que le “premier disciple” fait partie de la délégation.

Cet interrogatoire amène une triple négation : Jean n’est pas celui qu’ils pensent qu’il est. Il n’est ni le messie qui doit venir à la fin des temps, ni Elie qui annonce la fin des temps, ni le prophète, celui qui précède immédiatement le messie. On ne connaît pas quelqu’un quand on croit savoir qui il est.

“Moi, je suis la voix criant dans le désert”.

Jean se définit lui-même comme la voix qui crie dans le désert, qui ne s’adresse à personne en particulier et comme celui qui baptise dans l’eau et commande par là un engagement public.

Dans ce premier volet, on voit Jean-Baptiste dans le contexte de l’histoire juive : avec les prêtres, les Pharisiens, le baptême juif. Il est intéressant car il est le commencement de la fin : s’il était Elie, il serait le dernier avant le Christ et, s’il était le prophète, il serait le dernier. La question intéresse les Juifs mais non les gnostiques, de même que les Juifs ne sont pas intéressés par le prologue. Mais tous vont vers la rencontre.

b) Témoignage de Jean sur Jésus (29-34) (2^{ème} volet)

“Le lendemain, Jean voit Jésus venant vers lui et il dit : Voici l’agneau de Dieu !”.

Jean-Baptiste dit qui est Jésus. Il ne s’adresse pas à un interlocuteur défini : il prêche dans le désert. Il qualifie Jésus “agneau de Dieu”, l’envoyé de Dieu chargé d’enlever le péché du monde car, aux yeux de Jean, il n’y a qu’un seul péché, celui de ne pas accueillir Jésus.

“Jean témoigna : J’ai contemplé l’esprit descendant comme une colombe venant du ciel”.

Il ne le connaissait pas mais il le reconnaît à un signe venu d’en haut.

“J’ai vu et j’ai témoigné que celui-ci est le fils de Dieu”.

Son témoignage s’achève par l’affirmation que Jésus est fils de Dieu.

2- Rencontre de Jésus (35-51)

a) selon l’attente populaire (35-42) (3^{ème} volet)

“Le lendemain, de nouveau, Jean se tenait là avec deux de ses disciples. Jetant les yeux sur Jésus qui marchait, il dit : Voici l’agneau de Dieu ! Les deux disciples l’entendirent et suivirent Jésus”.

La deuxième rencontre de Jésus avec Jean-Baptiste se fait en présence de deux de ses disciples. Jean-Baptiste devient ainsi la figure du premier ami témoin, celui qui conduit à Jésus car il l’a vu le premier. Ce jour-là, c’est la rencontre, le commencement.

“Quelle est votre quête ? - Maître, où demeures-tu ? - Venez et vous verrez”.

Jésus parle avec les mots de l'auteur de l'évangile qui est gnostique. Les gnostiques sont toujours en quête, ce sont des êtres en recherche spirituelle. Malheureusement c'est souvent traduit : "Que voulez-vous ?".

Jean se saisit d'abord comme un être spirituel en recherche. En présence de Jésus, il sent une demeure, Jésus est un être habité. Quand on est en quête et qu'on a la chance de rencontrer des êtres habités, la quête ne cesse pas mais on sait qu'on ne sera pas éternellement en quête, il y a une demeure. La conversion de l'auteur de l'évangile, c'est de passer de la quête spirituelle à la demeure qui est rendue accessible par l'autre, Jésus étant l'Autre. Tant qu'on n'a pas de demeure, on est en quête. Demeurer avec lui pourrait bien être la fin de la quête. Et si c'est la fin, c'est nécessairement le commencement de...

"Un des disciples était André, le frère de Simon-Pierre".

Il y a deux disciples. Jean nomme l'un et passe l'autre sous silence mais la communauté johannique sait bien de qui il s'agit. Jésus s'adresse d'abord aux petits. Cela est voulu de la part de Jean car Jésus lui a appris que les premiers, ce sont les petits. André, Pierre qui deviendra avec le temps le premier pape, au départ ne savent même pas lire et écrire. Jésus fut d'abord attentif à ceux qui ne savaient ni lire ni écrire, à ceux qui avaient une attente populaire, non pas parce qu'il donne sa préférence aux petits mais parce qu'ils sont grands et qu'il est plus difficile à un petit de prendre conscience de sa grandeur.

Ce troisième volet est une rencontre de Jésus selon l'attente populaire.

"Il était environ la dixième heure. Ce jour-là, ils demeurèrent auprès lui".

La dixième heure, c'est le soir, la fin d'une longue journée qui s'achève et quelque chose de nouveau commence, la rencontre. Pour les Juifs, la nouvelle journée commence avec la tombée de la nuit.

b) selon l'attente scripturaire (43-51) (4ème volet)

"Le lendemain, il voulut partir vers la Galilée et il trouve Philippe".

Philippe et Nathanaël sont des gens instruits, comme le premier disciple. Ils attendent un messie sur la base des écritures. Or Jésus ne vient pas de la Judée, n'a même pas fait d'études à Jérusalem. "Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ?", ce n'est pas possible, ce sont des réflexions d'intellectuels.

"Vous verrez le ciel ayant été ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme".

Ces gens-là ne peuvent pas admettre que Jésus soit un homme comme tout le monde, un charpentier. Les gnostiques auront la même réaction et vont dire que Jésus a été formé en Inde. C'est pour ça qu'il a disparu et quand il revient à Nazareth, on dit : "D'où cela lui vient-il ?" (Mc 6,2). On ne peut pas admettre la précarité. Il doit nécessairement être un homme intelligent, formé par des êtres intelligents, un sage formé par des sages. Il faut nécessairement que le messie vienne d'en haut. Jean a longtemps cru cela et c'est pourquoi c'est le deuxième jour, il a un jour de retard.

3- Cana (2,1-11)

"Le troisième jour une noce fut à Cana de Galilée".

Donc, pour lui, le lendemain est le troisième jour car les jours passent jusqu'au jour où on fait la rencontre et alors les jours comptent. Le temps change selon qu'on se trouve seul ou selon qu'on se trouve en rencontre. La rencontre de Jésus dispense de toute réincarnation. Dans la réincarnation, on reste seul, c'est une fantastique histoire mais c'est une cavalcade solitaire.

Le troisième jour, c'est l'expérience inouïe, c'est le signe. Jésus fait des signes adressés à tous, qu'on soit grand ou petit, intelligent ou non, beau ou pas beau, car, pour son abba, il n'y a jamais de catégorie, il n'y a ni apôtres ni disciples mais Douze. C'est un signe, ce n'est pas douze apôtres. Il en prend douze pour signifier que tous sont admis. Donc ce qui commence ici dans une petite communauté johannique, ce n'est pas une nouvelle église. On peut fonder des églises après Jésus mais pas au nom de Jésus. C'est normal que des responsables estiment devoir établir des communautés. Paul est très conscient de ça : "Tel un bon architecte, j'ai posé le fondement" (I Cor 3,10), c'est moi l'architecte. Il ne dit pas que c'est Jésus. Il le fait pour rendre service. Les communautés doivent s'organiser mais c'est sous notre responsabilité et jamais une institution divine. C'est la tradition de Jean.

"Tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant".

Tous ensemble, ils font l'expérience d'un vin d'une qualité telle qu'on n'en a jamais bu. On est à table depuis longtemps et on n'a pas commémoré par ce vin. C'est très important dans la vie spirituelle : le bon vin, c'est pour la fin, c'est l'aboutissement d'une longue histoire. Les responsables religieux, qui sont normalement les responsables du banquet jusque-là, "ne savaient pas d'où il était". L'histoire ne dit pas s'ils boivent avec les autres. Ce qui les inquiète, c'est que le vin qu'ils goûtent n'a pas le même goût que celui qu'ils servent, il ne vient pas de leurs écritures. Voilà la question !

C'est très important dans la tradition de Jean : la qualité humaine pose la question de l'origine. La qualité Jésus va donner accès à l'origine que Jésus appelle son "abba".

"Ceci fit le commencement des signes... et ses disciples crurent en lui".

C'est le commencement le plus dense. On a le même mot qu'au début de l'évangile :

On a deux commencements : l'un plus abstrait, plus conceptuel et un commencement, qualité de vie et goût. Un goût commun, une communion naît de la présence de Jésus. Cette expérience est d'une telle qualité qu'on se demande pourquoi on l'a ignorée pendant si longtemps. L'avènement de Jésus, c'est enfin le goût de l'humain dans sa vérité, dans sa fidélité et donc le goût de Dieu. Pour Jean, hors humain, il n'y a pas de goût de Dieu. Cela ne supprime pas la question de l'origine car un vin d'une telle qualité pose justement la question de l'origine. Cela convient aux Juifs puisque c'est la fin du repas et non "au commencement" dont ils se méfient. Une longue histoire s'achève dans une certaine plénitude telle qu'il n'y a pas de quatrième jour, on ne compte plus à partir du troisième jour. Jean ne commence pas, malgré les apparences, par le prologue.

Donc le prologue n'était qu'une espèce de fil lancé pour entrer en communion. Une fois en communion, Jean essaie de dire quelque chose selon ce qui lui a été transmis par Jésus et puis on fait goûter ce vin. Alors on se pose vraiment la question de l'origine car au départ c'était encore des mots : verbe, Dieu, lumière, ténèbres, vie. Voyez les cinq premiers versets du prologue. Ces mots appartiennent à toutes les traditions spirituelles, des mots universels. Une fois qu'on a goûté en commun la qualité Jésus, on commence à entrevoir la signification de ces mots. Or on a fait toujours l'inverse. L'interprétation traditionnelle part du "verbe" présumé connu, du verbe préexistant. Dieu est toujours premier, on doit partir de lui, on sait qui il est. Cette représentation est toujours en nous. Sans la nier, il faut voir que c'est une abstraction dont nous ne sommes pas trop conscients. Donc Jésus est d'abord Dieu et il s'incarne pour venir chez nous. On le sait parce que le saint esprit nous éclaire. Jésus ne le savait peut-être pas car il n'avait pas encore reçu le saint esprit. C'est grâce à la lumière commune unifiée par le saint esprit que désormais nous voyons des choses que lui a essayé d'entrevoir mais qu'il n'a pas tout à fait bien vues. Ce n'est pas l'intuition johannique. "Le verbe, précarité est devenu" est l'exclamation de Jean quand il prend conscience de celui qui est

Jésus, un Jésus fidèle jusqu'au bout, y compris son élimination et qui, en dépit de cette élimination, leur parvient encore. Un tel Jésus, c'est Dieu parmi nous.

Voilà la première petite couche !

C'est bien le commencement : une certaine réflexion de l'être humain sur son origine est toujours au commencement. Une histoire commence avec Jésus dans un contexte historique. Une rencontre est toujours un commencement. Une qualité de vie expérimentée en commun est toujours un commencement. Ce sont tous des commencements. C'est une méditation sur le commencement.

B) Jésus Pain (Chapitre 6)

Les chapitres 5 et 6 sont deux regards, deux méditations concernant Jésus.

Le chapitre 5 présente Jésus dans sa fidélité à son père et dans sa confrontation avec la religion établie. Jésus prend distance par rapport à sa religion par fidélité intérieure. On rencontre Jésus et on le discerne en le voyant à l'œuvre. Il suffit de le voir vivre concrètement à la piscine de Bethzatha et les critiques qu'il s'attire. Jésus n'est pas une icône ni une lumière qui vient d'en haut. Jésus à l'œuvre permet de discerner le fils, indissociable de celui qui bénéficie de son œuvre et de celui dont il tire sa façon d'être et de vivre. C'est une relation triangulaire : Jésus, son abba et cet homme dont la volonté de vivre semblait morte depuis 38 ans.

Une fois réalisés ce discernement et cette rencontre, ce fils va devenir un pain de communion. C'est le chapitre 6 où Jean médite sur cette présence comme principe de communion, comme pain dont la communion se nourrit à partir d'un partage, grâce à un garçon prévoyant qui ne garde pas pour lui seul ses pains et ses poissons mais accepte d'en faire bénéficier les autres.

Le chapitre 5 est une méditation sur le baptême. Jean part d'un récit qui convient parfaitement : il s'agit de plonger quelqu'un dans la piscine. Pour célébrer la venue d'un nouveau, on le plonge dans l'eau, dans une aventure avec Jésus. Mais "celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver" (13,10), si ce n'est les pieds puisque Jésus vient de leur laver les pieds. Les disciples ont compris ces textes dans un sens littéral. Jésus avait précisé à Nicodème qu'il faut naître de l'eau et de l'esprit. On ne naît pas seulement avec un peu d'eau. Toute célébration doit être une figure spirituelle. Nous avons besoin de signes et besoin de célébrer mais, si on croit que la célébration suffit pour faire des fils de Dieu, on n'a pas compris Jean.

Le chapitre 6 est une méditation sur l'eucharistie. La tradition sur le pain est double : le dernier repas et la multiplication des pains. Dans la multiplication des pains, Jésus prend le pain, le rompt et le fait distribuer, comme s'il était en train de faire une célébration eucharistique. Jean n'a gardé que la multiplication des pains car c'est une plus ancienne tradition.

Ce chapitre comprend :

- 1- un double récit : la multiplication des pains (1-15) et la marche sur les eaux (16-25),
- 2- une méditation-dialogue sur le vrai pain (26-65)

1) Les deux récits d'introduction (1-25)

Jean raconte deux récits qui sont liés d'une façon indissociable pour lui mais également chez Marc et Matthieu, car ils sont à l'origine de notre histoire à la suite de Jésus. Seul Luc ne reprend pas la marche sur les eaux car il privilégie l'expérience de Céléphas dans le récit des disciples d'Emmaüs où il raconte le désarroi des Galiléens et leur transfiguration par le partage du pain.

Jean reprend et développe ce témoignage car il décrit l'expérience fondatrice vécue par les premiers. Dès le début, la rencontre de Jésus est une expérience dense, merveilleuse, c'est l'abondance d'un pain qui nourrit, une multiplication incessante. On a donc un premier récit de partage qui se passe de jour, sur une montagne, un appui solide où on se trouve avec Jésus. Puis, "le soir venu", c'est la disparition de Jésus, l'angoisse de la nuit, la mer agitée qui menace de tout engloutir, un désarroi troublant et des compagnons "tourmentés pendant qu'ils ramaient" à contre-courant (Mc 6,48). C'est le vécu des premiers disciples, des moments éprouvants, une expérience de bonheur et l'élimination de celui qui est à l'origine de ce bonheur, l'impression que c'est la fin, la noyade.

Et puis ils font l'expérience de l'inouï. Jésus est là, près de la barque : "Ayez confiance, je suis. Il monta près d'eux, le vent s'apaisa et tout à fait extraordinairement en eux-mêmes ils étaient stupéfiés" (Mc 6,51).

a) La multiplication des pains (1-15)

1- le contexte (1-3)

"Après cela Jésus s'éloigna au-delà de la mer de Galilée de Tibériade".

Jésus s'était rendu à la fête des Juifs mais sa façon d'être vis-à-vis des faibles a provoqué de violentes réactions de la part des autorités religieuses. Il est amené à prendre ses distances et "s'éloigne au-delà de la mer de Galilée" car, pour les premiers témoins, André, Pierre et les autres, c'est la mer de Galilée. Pour ceux qui ont une villa sur ses bords, comme le premier disciple peut-être, c'est le lac de Tibériade. Jésus quitte Jérusalem pour la Galilée des nations, comme on l'appelle, donc vers un horizon un peu plus ouvert, universel.

aussi. Ils sentent qu'il y a en Jésus une densité d'expérience à laquelle ils voudraient avoir accès. C'est une épreuve car, comme Nicodème avant sa rencontre de Jésus, ils croyaient tout savoir : Père, Fils, Saint-Esprit, Incarnation, Rédemption...

Pour Jean, il ne s'agit pas d'arriver à une sagesse qui permettrait de savoir, c'est une épreuve de relation qui conduit à un autre savoir, essayer de savoir qui il est. Jean, suite à sa rencontre avec le premier disciple, a été mis dans un état de conversion totale par rapport à sa conception "mystique", un peu abstraite, de la sagesse éternelle, pour entrer dans la précarité avec Jésus. Il écrit son témoignage de disciple. Il n'a pas le souci de reconstituer un Jésus objectif, historique. Ce dialogue entre Jésus et Philippe ne se trouve que chez Jean et est l'interprétation de Jean en fonction de ce qu'il a compris et non pas nécessairement de ce que Jésus savait à ce moment-là.

"Faire", c'est Jésus à l'œuvre. On voit de nouveau le fils à l'œuvre. La première fois, le "fils à l'œuvre" a permis de le reconnaître. Ici le fils à l'œuvre parmi les siens permet de comprendre comment il veut les éveiller à ce qu'ils doivent faire. Ce dialogue avec Philippe montre que manger ne veut pas dire manger, pain ne signifie pas pain, acheter n'envoie pas au supermarché. Si on prend les mots au sens littéral, comme on l'a fait trop souvent, ça devient incompréhensible. Philippe répondra au niveau des sous.

"Deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun d'eux reçoive un petit bout".

On doit faire tout ce qu'on peut pour que chacun ait quelque chose, ce ne sera jamais qu'un petit bout, on sera toujours en déficit, l'être humain ne sera jamais rassasié dans ce domaine où le "toujours plus" domine. Jésus ne peut être compris à un niveau économique. Son rôle, sa présence, son action ne relèvent pas de ce domaine.

Ce dialogue est un reflet des questions, de la méditation propre à la communauté johannique. Or cette communauté a connu Jésus parce qu'elle a recueilli le témoignage des Galiléens, André et les autres qui ont raconté la multiplication des pains. Sans eux, ils ne peuvent savoir qui est Jésus.

“Un disciple, André, le frère de Simon-Pierre, dit : Il est un jeune enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons”.

On retrouve la situation initiale, telle qu'elle s'est passée au bord du lac. Jean mélange toujours ce qu'il a reçu à ce qu'il médite. Ils étaient là, il y avait beaucoup de monde et ils avaient été très imprévoyants. Un petit garçon prévoyant leur a donné cinq petits pains et deux poissons et grâce à lui, on a pu manger.

“Mais qu'est-ce pour tant de monde ?”.

Ils sont nombreux, cinq mille; ça a commencé avec cinq mille et maintenant on est encore plus nombreux. Que faire pour tant de monde ? Sans doute rien. Offrir un petit bouquet de fleurs, ce n'est rien et c'est beaucoup. C'est à cela que Jésus initie. “Pour autant que vous avez fait à un seul de ceux-ci, mes frères les plus petits...” (Mt 25,40). Ces petits riens qu'on fait les uns pour les autres, c'est l'important si on est dans ce rien. C'est ce que Jésus apporte aux siens avec cette finesse qui lui est propre, car ce rien ne vient même pas de lui. Ce qu'il donne lui vient d'un petit enfant. Ce garçon n'est pas venu pour nourrir les foules, il a été prévoyant simplement. Jésus lui a demandé s'il pouvait avoir ses pains.

“Faites s'allonger les humains. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu”.

C'est le calme, le repos. D'après les synoptiques, on est dans le désert. Jean ne s'intéresse pas à la matérialité des faits. L'important pour lui, c'est que face à cette inquiétude, il y a de l'herbe, beaucoup d'herbe, on peut s'étendre, se reposer, prendre du recul et puis on est ensemble, on se trouve bien.

Ce sont des humains () qui sont invités, des hommes et des femmes.

“S'allongèrent donc les hommes au nombre d'environ cinq mille”.

Maintenant ce sont des hommes (), “ils s'allongèrent de carrés en carrés, selon cent et selon cinquante”, dit Marc (6,40). C'est une armée. Ils ont des visées politiques et Jésus devra prendre ses distances vis-à-vis d'eux.

3- le signe, le mystère (11)

“Jésus prit alors les pains et, ayant rendu grâces, il partagea pour les convives”.

C'est le verset le plus important. Jésus reçoit, s'ouvre à celui qui le transcende et, grâce à ce qui émane de lui, il est multiplié. C'est un petit rien qui a un effet qui se multiplie à l'infini.

Jean décrit trois gestes de Jésus accompagnés de trois verbes :

- il prit les pains, prendre ou recevoir (),
- il rend grâces (),

meilleur. Sa plénitude rend attentif aux autres. Il est une présence qui nous fait prendre conscience de notre propre grandeur et de celle de chacun, alors que nous sommes persuadés du contraire.

“Afin que rien ne soit perdu”.

Jésus ne peut exclure personne, par fidélité à son père : “Quiconque vient à moi, je le reçois parce que je ne fais pas ma volonté mais celle de celui qui m'a envoyé, qui veut que je ne perde rien de ceux qu'il m'a donnés” (6,37-40). Après avoir mangé, il faut ramasser et la communion qui va naître de cette attention sauvera les êtres humains et personne ne sera perdu.

“Ils rassemblent et remplissent douze couffins des morceaux des cinq pains”.

À l'origine, on a rien, cinq petits pains. Le rassemblement part de quelque chose qui a d'abord été rejeté “Qu'est-ce pour tant de gens ?”. Or non seulement tous sont rassasiés mais il en reste douze couffins. Douze, c'est tout le monde. Quand il en choisit Douze au début, c'est pour dire qu'il accueille tout le monde et qu'il les envoie vers tout le monde. La mission en Galilée se termine

ici avec les douze couffins. On a une inclusion sémantique très éloquent. C'est le rassemblement de tous les êtres humains.

5- *confession et solitude* (14-15)

“À la vue du signe qu'il venait d'opérer, les humains dirent : C'est vraiment lui, le prophète qui doit venir dans le monde”.

Ce sont les humains (). Jésus éveille l'être humain à lui-même. En présence de Jésus, la foule est éveillée à sa dimension humaine et les gens deviennent des “êtres humains”.

Israël avait déjà reçu la parole de Dieu et attendait le prophète, le christ, le fils de l'homme... À la vue du signe, les gens pensent que Jésus est le prophète. Jean n'est pas intéressé par un christ mais par la parole, par le verbe, par celui qui apporte la parole ultime que l'on attend. Jésus rend les choses parlantes, il est celui qui doit venir dans le monde et dont le monde a besoin. Les mots employés disent que tous ces gens ont été éveillés à quelque chose.

“Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi. Alors il s'enfuit à nouveau dans la montagne, tout seul”.

Même si son signe a été entrevu et compris en partie, Jésus en voit le piège. Il ne s'agit plus des “humains” mais de la foule qui vient pour s'emparer de lui. Le verbe () est très fort (ravir, enlever de force). Le but de l'opération, “le faire roi”, le faire christ, semble secondaire par rapport à la tentative d'accaparement. La royauté naît d'un désir d'accaparer pour soi. C'est une réaction tout à fait humaine mais c'est au mystère à ne pas se laisser piéger. Du coup, Jésus se retire dans la montagne, tout seul, et la méditation sur Jésus principe de communion s'achève par cette solitude...

Que s'est-il passé réellement ce jour-là ? Nous ne le savons pas et l'intérêt n'est pas là. L'essentiel est qu'ils ont fait une expérience de plénitude. Jean ne rejette pas les faits car toutes les traditions en parlent mais il médite à partir des faits. Jésus est une expérience de plénitude, de surabondance et il veut attirer notre attention sur ce que nous sommes tentés de négliger, de mépriser. Sa plénitude n'oublie pas les misères. À la vue de cela, des gens accèdent à leur humanité, ils trouvent ce qu'ils cherchaient et leur réaction est forte et simple à la fois : on l'accapare pour en faire un roi. La christologie est une réaction d'accaparement suite à un émerveillement ; c'est normal et très humain ; en prendre conscience aide à relativiser. Le risque est de s'imposer ou de trouver une autorité qui va s'imposer. Or à ce moment-là, Jésus se retire.

La première méditation de Jean sur la présence de Jésus au milieu de nous fait participer à une présence, une plénitude, une surabondance. Le second volet sera l'inverse.

b) La marche sur les eaux (16-25)

Ce récit suggère la deuxième phase de l'expérience fondatrice, l'absence, l'élimination de Jésus.

1- *la crise des années 90*

La communauté johannique naît de ce qu'elle ne peut plus se rattacher à l'organisation qui est en train de se mettre en place. Toute une tradition est en crise et cette crise est double : Jésus est éliminé et le temple est détruit.

- Jésus est éliminé.

Ils avaient rencontré Jésus, ils trouvaient cet être merveilleux et le voilà éliminé par les autorités religieuses. Beaucoup de textes montrent qu'ils ont médité ce fait. Paul avant la rencontre de Jésus est persuadé que c'est un faux prophète, que sa mort ignominieuse prouve que Dieu l'a rejeté. Après sa conversion, Paul sera une aide précieuse pour les premiers disciples pour défendre

Jésus et comprendre qu'il est la pierre angulaire. Mais, pendant des années, leur désarroi sera une épreuve difficile à vivre.

- Le temple est détruit.

Toute l'organisation de la religion juive disparaît avec la ruine du temple. Les disciples doivent surmonter une

4- la manne

"Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel".

Dans Jean, lorsque les Juifs s'adressent à leur compatriote en le considérant comme un des leurs, ils parlent de "nos pères"; lorsqu'il y a une nuance d'hostilité, Jean dit "votre loi", "vos pères". Cela veut dire qu'ici ils se sentent interpellés par un frère.

La manne était le signe donné par Dieu. Ceux qui avaient jadis mangé la manne, avaient été nourris par Dieu. Dans le désert, ils n'avaient rien et ils reçoivent la manne. "Manna" signifie : qu'est-ce qui m'arrive ? C'est Dieu qui nourrit, c'est un pain venu d'en-haut. Il paraît que la manne pousse sur les buissons sauvages le matin, comme la rosée, et, après une heure ou deux, si on ne mange pas, ça disparaît. C'est donné mais il faut prendre au vol car, si on attend, c'est parti. Comme on ne sait pas d'où ça vient, ça vient de lui. C'est toute l'expérience d'Israël. Quand on ne sait plus expliquer, c'est lui. Le peuple juif a l'expérience d'être nourri par Dieu mais "le vrai pain du ciel" est la loi qui ne cesse pas d'être la nourriture d'Israël.

La question est donc de savoir si le pain que Jésus donne va remplacer la loi. L'œuvre de Jésus doit être de nourrir, de donner à chacun la force de devenir lui-même. Jésus est pain parce qu'on est dans le contexte du premier disciple, donc dans un cadre juif et non dans un cadre gnostique.

5- le vrai pain

"Jésus leur dit alors : Amen, amen, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous donne le pain du ciel mais mon père vous donne le pain du ciel, le véritable".

Moïse n'a pas donné la manne, il a été l'intermédiaire entre Dieu et Israël pour donner la loi. La manne était seulement le signe de la loi. Les rabbis gardaient évidemment ce récit merveilleux mais, en même temps, selon la ligne pharisienne, il y a plus important que l'extraordinaire de la manne, c'est ce dont on se nourrit au jour le jour, c'est la parole de Dieu. Cette tradition rassemble des paroles vivantes dont l'axe est les dix commandements donnés à Moïse par Yahvé comme pain à son peuple. Donc le vrai pain pour les Juifs, ce n'est plus la manne, c'est la loi.

"Le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde".

Jésus ne veut pas rejeter la loi mais "la loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité arrivent par Jésus" (1,17). Le premier pain était déjà du pain. Tout le monde est d'accord là-dessus, y compris le premier disciple jusqu'au jour où il rencontre Jésus. Là, ce n'est pas seulement le vrai pain, c'est un pain complet. Quand on en a mangé, les autres pains n'ont plus de goût. D'où une nouvelle catéchèse : quand on l'a rencontré, on sait ce que veut dire vivre de quelqu'un, être nourri par quelqu'un... Le vrai pain, la manne qui va jusqu'au bout, c'est l'enfant de la loi qui est fidèle à son père jusqu'au bout et qui ainsi est plus que la loi.

Ce sont des mots. Si on s'attache aux mots, cela deviendra des choses et si on adore ces choses, ça devient des "présences réelles". Dans le premier dialogue entre Jésus et Nicodème, Jésus dit qu'il faut renaître. "Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ?". C'est un peu difficile à comprendre, c'est vrai. Mais, pour les choses spirituelles, on n'a que des mots et, si on les prend à la lettre, ça devient de la folie. De même pour "Je suis le pain". Il faut savoir ce que parler veut dire. Ça vaut pour tout l'évangile sinon c'est de la folie ou la foi devant le mystère. Les

croyances sont nécessaires jusqu'à ce qu'on soit capable de devenir soi. Jésus, il faut le rencontrer. Il y a des présences bienveillantes qui illuminent, qui réchauffent, qui nourrissent.

“Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde”.

Le vrai pain n'est pas la répétition du passé. L'auteur emploie des images gnostiques : le pain qui descend du ciel, pour dire : le pain qui vient de Dieu et qui fait vivre. Seul celui qui est de Dieu à cent pour cent peut faire vivre à cent pour cent.

“Donne-nous toujours de ce pain”.

La demande porte sur le pain et trahit le malentendu : on attend toujours une autre manne.

b) Jésus parmi nous (35-51)

1- une affirmation : je suis le vrai pain

“Moi, je suis le pain de vie... Vous avez vu et vous ne croyez pas”.

L'accès à la vie est déterminé par le “voir” : voir Jésus tel qu'il est, fils de Joseph, mais aussi tel qu'on peut le voir par le “croire” comme “pain de vie”. Une telle nourriture met un terme à la faim et à la soif.

IV - La Mutation (chapitres 7 à 10)

Donc, à partir de ce qu'ils goûtaient, du vin et du pain dont ils se nourrissaient, ils ont pris conscience de la piquette qu'on leur servait, non pour critiquer le passé mais pour essayer de percevoir la nouveauté de Jésus. Toute l'œuvre de Jean est là : essayer de découvrir, dans cette nouvelle expérience, un monde en mutation. Le prophète de Galilée devient premier, ce n'est plus la loi. Or Jésus est encore un inconnu quand Jean écrit son témoignage. Rien ne lui permet de dire ce qu'il dit. C'est son intuition, une vision à partir d'une vie vécue grâce à ce contact, à cette rencontre qu'il a faite.

Jésus est le prophète, celui qui parle (7), la lumière du monde, celle qu'on voit (8); l'aveugle voit la lumière (9) et la brebis entend (10). C'est aussi simple que ça : parole, lumière, aveugle qui voit, brebis qui entend. Quelqu'un qui parle, quelqu'un qui est lumière, quelqu'un qu'on voit, quelqu'un qu'on entend.

1- Dans le chapitre 7, il va montrer que ce prophète, cette parole, n'est pas conforme aux écritures, il vient de Galilée et les écritures disent que le messie doit naître à Bethléem. L'important, pour lui, n'est pas de naître à Bethléem. Même s'il vient de Galilée, c'est lui qui parle. On met en note pour nous aider à voir comme il faut : “En général, la naissance de Jésus à Bethléem était ignorée” !!!

Le prophète de Galilée, cette voix nouvelle, quand elle s'est levée, n'a eu aucune chance par rapport à l'autorité de Jérusalem. Nicodème essaie de le défendre : “Notre loi condamne-t-elle un homme sans qu'on l'entende?”. On lui répond : “Serais-tu Galiléen toi aussi ? Lis l'écriture et tu verras qu'il n'y a pas de prophète qui naît en Galilée”. Le débat est clos, Nicodème ne connaît pas les écritures. Cela veut dire qu'il faut bien réfléchir avant de suivre Jésus car il n'a aucune chance.

2- Ce n'est pas l'avis de Jean. Même s'il n'est pas reconnu chez lui, dans son propre univers, Jésus est la lumière dont le monde a besoin. Au chapitre 8, il va évoquer Jésus comme lumière du monde. C'est là qu'il est le plus dur à l'égard d'Israël qui, dans l'ensemble, s'est refusé à l'accueil de Jésus. On dit souvent que Jean est antisémite. Il a des paroles très dures, très violentes à l'égard des Juifs, c'est incontestable car il n'est pas juif et sa critique est facilitée du fait que le sacerdoce est détruit. Parce qu'il a entrevu un peu qui est Jésus, il se dit que, si on pouvait parler de Jésus

vraiment, ça changerait le monde. Il y a toujours des voix qui estiment qu'il faut parler à un moment donné et pas à demi-mot (Légaut, Drewermann). Jésus disait aux responsables : "Vous n'entrez pas vous-mêmes et vous ne laissez même pas entrer ceux qui le voudraient" (Mt 23,13) car eux voyaient où ça pouvait mener. Jésus aussi attaquait la religion juive.

3- Ce prophète a parlé. Ceux qui l'ont bien connu croient vraiment que c'est la lumière qui attend le monde. Alors des gens vont commencer à entrevoir. C'est le récit de l'aveugle qui voit (9).

Tout être humain est un aveugle-né. C'est capital sinon on doit, un jour ou l'autre, trouver la théorie du péché originel. En présence d'un aveugle-né, un être religieux se demande qui est coupable. Quand il s'agit d'un enfant, ce ne peut pas être de sa faute, donc c'est ses parents. Jésus ne veut pas qu'on cherche le coupable. Ce qui importe, c'est de faire en sorte qu'il voie. Si il voit, Dieu est glorifié. C'est simple mais difficile à vivre. Ne jamais se soucier de la culpabilité. Le malheur peut venir d'une faute mais il faut surtout s'atteler à ce que l'aveugle voit. C'est tout. Toutes les théories pour accuser tombent.

Alors de temps en temps, il y en a un qui voit. Mais si on commence à voir et si on le dit, ça va faire des ennuis. Il voit mais il voit autrement que ses parents, d'où difficulté avec eux car ils sont plutôt selon les Pharisiens et ne comprennent rien à ce fils qui commence à voir. Avec les parents, ça va assez vite mais avec l'autorité dont les parents s'inspirent, c'est autre chose. Ce texte renseigne sur ce qu'est le dialogue entre une autorité religieuse et un être qui commence à voir. Le chapitre se termine par un affrontement avec les Pharisiens : "Sommes-nous des aveugles, nous aussi ? Jésus leur répond : Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché; mais vous dites : nous voyons ! Votre péché demeure".

4- Après, on a le texte des brebis qui entendent (10), ce qui se passe quand on commence à entendre. On lira ce passage, verset par verset, car un tel épisode est gros de la vision globale de tout l'évangile. Il faut vraiment entrer dans l'intelligence de celui que Jésus est. Alors le fils peut devenir notre pain, à condition de discerner, sinon c'est un pain dont il faut se méfier, et ainsi accéder à la mutation que cela suppose, la conversion personnelle : le prophète non reconnu, c'est pourtant lui. On commence à entrevoir mais on se heurte aux autorités...

3- *qui est-il ? d'où vient-il ?* (25 à 36) (Identité et origine sont inséparables chez Jean).

a) Ce serait un christ.

"Le voilà pourtant qui parle en toute liberté et ils ne lui disent rien. Est-ce que vraiment les autorités auraient reconnu qu'il est le christ?"

Le prophète de Galilée arrive à Jérusalem et se met à parler. La première réaction des gens de Jérusalem est de se demander : "N'est-ce pas lui qu'ils veulent tuer ?". Ce ne sont pas des Galiléens qui se posent de telles questions, il faut être quelque part en rapport avec les autorités, il faut être de Jérusalem.

Jésus vient et les autorités ne disent rien. C'est vrai mais les prêtres n'ont pas chanté : "Hosanna ! Vive celui qui vient au nom de Dieu !". Des petites gens sans études le feront et les autorités le lui reprocheront. "Si eux se taisent, les pierres crieront" (Lc 19,40). Jésus ne s'est pourtant pas pris pour le roi, il est venu monté sur un ânon. Ses propos jettent la perturbation parmi les gens de Jérusalem car la liberté de parole dont il jouit, laisse entendre qu'il pourrait avoir l'accord des autorités.

Il parle toujours à la télé et on le laisse parler, est-ce qu'ils auraient vraiment reconnu ce qu'il dit ? En réalité, ils laissent parler mais ils cherchent comment le faire taire et ça peut prendre du temps.

b) On sait d où il vient.

“Celui-ci, nous savons d où il vient. Par contre le christ, quand il vient, personne ne sait d où il vient”.

On est dans un contexte populaire : un jour ou l autre, un christ doit venir, c est peut-être lui puisque les autorités le laissent parler. Or il y a plusieurs variantes sur le christ. Jean donne ici la première, un christ qui vient du ciel. Cela correspond à une des croyances de l époque. La question naît spontanément dans les rues.

Jean veut suggérer par là quelque chose. On sait d où il vient, on sait qu il est de la Galilée. Donc ceux qui attendent un christ selon cette croyance, sont invités à laisser tomber leur croyance pour le reconnaître. S ils ne le peuvent pas, qu ils attendent toujours celui qui vient d un lieu inconnu. Chacun doit choisir entre une croyance et une rencontre. C est aussi simple que ça.

On lit en note : “On savait bien qu il devait naître à Bethléem mais la croyance commune était qu il devait demeurer caché en un lieu inconnu (certains disaient même : au ciel) jusqu au jour de son avènement. Par son origine céleste, Jésus répond à cette croyance mais à l insu de ses interlocuteurs”.

La croyance commune était... , entre parenthèses, on suggère “le ciel”, c est bien un lieu tout à fait inconnu mais on doit mettre entre parenthèses parce que ça semble un peu idiot. Pour le dogme, il doit naître à Bethléem mais on sait bien qu il n est pas de Bethléem .

c) La réponse de Jésus

1- sur le lieu d origine

“Vous me connaissez et vous connaissez d où je suis; or je ne suis pas venu de moi-même”.

Jésus repousse l alternative des gens de Jérusalem . Comme tout homme, il a une patrie mais cela ne le mène pas de prétendre venir de la part de celui qui l a envoyé. L identité de Jésus ne peut pas se réduire à ce qu on sait de lui.

2- sur le lieu où il est

“Là où je suis, vous ne pouvez venir”.

Son départ coïncide avec un retour vers celui qui l a envoyé. L auteur de l évangile suggère la possibilité de rencontrer tout au long de ce chapitre mais l heure n est pas encore arrivée.

La possibilité de venir là où il est, est en contradiction avec l invitation de venir à lui : “si quelqu un a soif”. Les Juifs trouvent une réponse en réduisant sa venue aux signes de sa présence “quand le christ viendra” ou en assimilant son départ à une émigration en Diaspora : “Va-t-il rejoindre ceux qui sont dispersés chez les Grecs ?”.

Cette impossibilité exprime la condition de toute rencontre, accepter que l autre soit autre et venir à lui dans la mesure où on a soif soi-même.

4) Dernier jour de la fête : la source (37-39)

“Si quelqu un a soif, qu il vienne à moi et qu il boive”.

Ici Jésus va être évoqué comme celui du sein duquel coulent les sources. Comme cette révélation lui est venue avec le coup de lance, Jean peut le présenter comme la source : Jésus s adresse du haut du temple et de son côté coule l eau. C est une image, reçue du premier disciple, qui devient une transfiguration, une certaine révélation de Jésus.

premier disciple et sa situation. A l époque de Jésus, les grands prêtres et les Pharisiens ne faisaient pas cause commune. Jésus compte même des amis parmi les Pharisiens et ce sont eux qui ont mis Jésus en garde : “Pars et va-t-en d ici car Hérode veut te faire mourir” (Lc 13,31) et c est dans Luc qu n aime pas les Pharisiens. Il faut reconnaître que le portrait des Pharisiens donné par les évangiles est peu flatteur. Au moment où il écrit, les prêtres n existent plus. Depuis la

destruction de Jérusalem, les Pharisiens sont la nouvelle autorité. Leur seule façon de se ressaisir est la résistance. Le temple et le culte ne servent plus de lien entre les Juifs. Le plus important, c'est Dieu qui parle surtout par la loi, ce qu'ils déjà avaient deviné depuis deux cents ans. Donc ils vont devenir la tradition de la Torah. Pour préserver leur unité, à ce moment-là, une de leurs premières décisions sera d'exclure les disciples de Jésus en 85 : "Quiconque reconnaît Jésus, ne peut plus être dans la synagogue". Les membres de la communauté johannique sont donc hors synagogue. Voilà la raison pour laquelle il écrit : "les grands prêtres et les Pharisiens".

2- attitude des gardes

"Jamais un homme n'a parlé comme cet homme !".

Les gardes sont évidemment des gens du peuple. Donc on va les faire réfléchir. "Est-ce qu'il y a un seul notable, un seul des Pharisiens, qui a adhéré à lui ? Mais cette racaille qui ignore la loi, ce sont des maudits", les malédictions, les excommunications arrivent.

Peu de temps après, Jésus sera amené devant Anne. Un des gardes assiste à l'entretien et voit que le grand prêtre n'impressionne pas du tout Jésus. Du coup, il le gifle en disant : "C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?" (18,22). Le grand prêtre est mal à l'aise devant Jésus mais, comme il est grand prêtre, il ne peut pas frapper lui-même. Le garde s'en charge. Jésus lui répond : "Si j'ai mal parlé, dis-moi en quoi. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?". C'est cela qui s'appelle "tendre la joue gauche"; c'est répondre à la violence par la non violence, faire un bout de chemin avec l'autre, avoir une conversation d'être humain... . Ce n'est pas ce que Jean-Baptiste aurait répondu sans doute.

3- attitude de Nicodème

"Notre loi condamne-t-elle un être humain sans qu'on l'entende et sans qu'on ait appris ce qu'il fait ?".

Quand ils disent : pas un seul notable, Nicodème se lève. C'est l'un d'entre eux, celui qui était venu précédemment trouver Jésus. Il demande de respecter la loi. Il s'appuie sur la tradition pharisienne dans ce qu'elle a d'essentiel. Il redonne à la loi sa véritable fonction, non seulement de substituer le droit à des rapports de force mais surtout de sauvegarder le droit de parole, la liberté de parler. Son intervention se heurte à l'obstination des Pharisiens : "Tu n'es quand même pas Galiléen. Étudie et tu verras que de la Galilée, il n'y a pas de prophète". Il suffit d'étudier et on voit bien que de Jésus, on n'en a rien à faire.

4- attitude de Paul

Plus tard, un disciple de Gamaliel, Pharisien, Hébreu, fils d'Hébreu, formé à Jérusalem, va, lui aussi, rencontrer Jésus. Paul va garder ses croyances sur un messie, un christ : Jésus est Jésus-christ. Il va essayer de gagner les Juifs en parlant du christ. Pour lui, que Jésus soit fils de David, ça ne fait aucun doute et donc le fils de David ne peut naître qu'à Bethléem. Le premier disciple préfère parler de Jésus prophète. Cela ne les empêche pas de respecter la croyance des autres : "Voyant que l'évangélisation des incirconcis m'était confiée comme à Pierre celle des circoncis... et reconnaissant la grâce qui m'avait été impartie, Jacques, Céphas et Jean, ces colonnes, nous tendirent la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion" (Gal 2,8-9). C'est la toute première génération des disciples, Simon, Jacques et Jean. Je crois que ce Jean est le premier disciple. Mais il n'y a pas d'apôtres, il y a trois colonnes à ce moment-là. Donc ils ont chacun droit de parole et ils se sont embrassés en signe de communion, avec chacun sa petite croyance dans la tête. La rencontre de Jésus leur permet de dépasser les croyances.

L'origine de notre foi, c'est la rencontre de Jésus. On le rencontre avec une tête pleine de croyances. Il faut revenir à l'explication de Jean : si une croyance peut aider, gardons-la, sinon on laisse tomber. Aussi simple que ça. Il faut voir ce dont on a besoin dans notre précarité. Une croyance peut faire vivre, la pluralité des croyances aide à ne pas trop s'attacher à nos propres croyances. Mais, si on est trop angoissé, on voudra les imposer. L'origine de nos croyances, c'est l'angoisse.

Peut-on faire confiance à Jésus s'il se rend témoignage à lui-même ? Les êtres humains à qui on peut faire véritablement confiance sont ceux qui paradoxalement nous font part de leur propre expérience. Mais ces êtres constituent une menace pour une autorité religieuse. C'est la raison pour laquelle, dans toutes les traditions religieuses, les spirituels sont très discrets car ils ne veulent pas susciter inutilement des conflits.

2- la réponse de Jésus

"Mon témoignage est vrai parce que je sais d'où je viens et où je vais".

Jean a mentionné cela et explique pourquoi on peut faire confiance à Jésus, même si d'une certaine façon il se rend témoignage à lui-même. Jésus fait droit à l'objection mais relève qu'il y a d'autres critères de discernement : "Je sais d'où je viens mais vous, vous ne savez pas".

"Vous jugez selon la chair, moi, je ne juge pas".

Il y a deux façons de juger : "selon la chair" et selon la vérité, l'une condamne, l'autre fait la vérité sans meurtrir les personnes. Ce qui donne autorité à la parole de Jésus, c'est qu'il n'est pas seul, il se réfère à "celui qui l'a envoyé".

2) Vous mourrez dans le péché (21-29)

"Moi, je m'en vais et vous m'en chercherez et dans votre péché vous mourrez. Là où je vais, vous ne pouvez venir".

a) le péché (21)

"Moi, je m'en vais et vous m'en chercherez".

Le péché est le refus de la rencontre : "vous m'en chercherez" mais ce sera trop tard.

Avant cette rencontre, nous sommes aveugles, dira Jean. Pour lui, ce n'est pas le péché mais la ténèbre. L'être humain n'est pas responsable de la ténèbre. Pour sortir de la ténèbre, cela ne dépend pas d'abord de nous, cela dépend autant de Dieu que de nous et cela prend du temps. Au départ, la situation n'est pas si claire que ça de part et d'autre. Dans la mesure où les ténèbres sont vaincues, on peut dire que c'est Dieu qui a joué la grosse carte... On peut faire très peu de choses à ce niveau. Le mystère de Dieu et de l'homme est tel que, pour l'homme, c'est ténèbre, ce n'est pas réussi d'avance. En Jésus et en d'autres, cela a réussi mais, en Jésus, la réussite paraît plus manifeste, donc la ténèbre est vaincue, l'impossible est possible.

Qu'on soit dans le péché au départ en plus de la ténèbre, c'est un peu fatal. Que la ténèbre soit dominante, on en est quand même excusable. Tandis que côté péché, nous avons une très grande responsabilité. Le péché majeur, c'est comme dit Jésus, de refuser de voir. Donc être aveugle n'est pas un problème mais le refus de passer à cette dimension, le refus de croire, est le péché. Les gens de Jérusalem entrevoyaient quelque chose en Jésus mais ils avaient peur de ce qu'ils commençaient à entrevoir. C'est pour cela qu'ils se sont fermés. C'est le péché.

Avec certains êtres, mais avec Jésus en beaucoup plus fort, la foi commence; l'être humain entre malgré lui dans l'aventure de la foi. S'il refuse, il pèche. C'est vraiment la notion de Jean pour qui le péché est le refus de croire. L'enfant, avant l'âge de raison, ne sait pas discerner le bien et le mal. Pour Thomas d'Aquin, on ne peut pas dire qu'un enfant soit vraiment un pécheur, il n'est pas

encore fils. Mais le refus de devenir fils, adulte, est le péché. C'est vrai pour tout être humain et Job a raison quand il dit qu'il est innocent.

La vision de Jean exclut le péché originel. C'est soit la ténèbre selon Jean soit le péché originel et là, c'est de notre faute.

“Là où je vais, vous ne pouvez venir”.

Jésus le redira bientôt à Pierre : “Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant” (13,36). C'est une loi à laquelle personne n'échappe : il faut être prêt. Mais l'invitation à le chercher ou à le suivre montre que ce n'est pas une impossibilité.

b) *le malentendu des Juifs (22-24)*

“Est-ce qu'il se tuera lui-même ?”.

L'impossibilité de le rejoindre est comprise comme une intention de suicide ou d'aller en Diaspora (7,35).

“Vous êtes descendus et je suis descendu”.

Jésus ne s'explique pas mais interprète leurs pensées : ce sont des pensées du monde. Il n'oppose pas le monde d'en haut et celui d'en bas mais suggère qu'un autre rapport au monde est possible, une autre manière de venir au monde et d'en sortir : c'est de croire à ce qu'il a appris de celui qu'il a envoyé. Mourir dans son péché, c'est rechercher Jésus au niveau du monde et non là où il est, au niveau de la foi.

cette double démarche pour aboutir à la vérité que l'on devient peu à peu et que l'on est.

Jésus nous parvient dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes, c'est à partir de là qu'il faut le rejoindre. Il ne vient pas d'ailleurs, il ne vient pas des ciels. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes, il est cela même qui nous parvient. Il ne nous parvient pas en dehors d'une histoire, il nous parvient heure par heure, jour par jour. Il faut l'écouter, recueillir, laisser germer, être attentif à tout notre être, nous rassembler tout entier autour de chaque parole et y demeurer pour qu'elle s'ouvre en nous et ainsi nous deviendrons peu à peu nous-mêmes.

2- Les fils d'Abraham sont libres (33)

“Nous sommes la descendance d'Abraham et nous n'avons jamais été asservis à personne. Comment dis-tu que vous deviendrez libres”.

Le mot de liberté leur fait dresser l'oreille et soulève une objection de principe. Ils répondent qu'ils sont de la descendance d'Abraham et qu'ils n'ont pas à être libérés, qu'ils sont fils de Dieu et n'ont pas à le devenir. C'est la négation constante du devenir. Or Jean dit qu'en dehors du devenir, il n'y a pas de vérité, la vérité ne peut pas être extrinsèque. Cela va mettre fatalement en conflit quelqu'un qui se présente au nom de sa propre fidélité à des gens qui vont s'opposer à lui au nom d'une descendance. Un long dialogue s'engage entre Jésus et les fils d'Abraham et se terminera par une formulation que nous comprenons souvent mal, “Avant qu'Abraham existât, je suis” (58).

“Nous sommes”.

Pareille affirmation s'oppose radicalement à un devenir libre et à un devenir soi. Ils sont conscients d'avoir un passé, un acquis et donc un présent : “nous sommes”. C'est l'affirmation d'une identité dont la possession est clamée haut et fort : nous sommes fils de Dieu par Abraham ou par baptême. Du côté de Jésus, on a une invitation et une promesse, une fidélité exigée et un fruit promis : demeurez et “vous deviendrez”.

Les membres de la communauté johannique avaient appris au contact de Jésus à devenir libres mais cela va provoquer une opposition avec une autorité religieuse qui proclame détenir la vérité. Il est difficile de dire à quelqu'un qu'il sait sans doute des choses, qu'on lui a enseigné des vérités

mais que ce n'est encore pas la vérité. C'est intolérable pour les religions. C'est la raison pour laquelle Jésus a été éliminé, pour des raisons religieuses et non pour des raisons politiques : il constitue un danger. L'attitude de Paul avant sa conversion le montre bien.

"Jamais nous n'avons été asservis à personne".

Dans ce dialogue, Jean rappelle l'essentiel de la tradition juive : la descendance par Abraham et la libération de l'esclavage d'Égypte. C'est la double paternité d'Israël : enfants d'Abraham quant à la descendance, fils de Moïse quant à la délivrance. Tout ce passé les bloque. Cette paternité dans sa prétention à l'absolu ne peut tolérer la relativité : qu'est-ce qui te permet de dire... ?

Le texte oppose donc l'être théologique et le devenir humain. Il nous présente un être théologique issu d'une absolutisation du passé : la semence d'Abraham et la libération d'Égypte pour les Juifs, la génération divine par le baptême et la libération du péché par Jésus dans notre tradition. Ce sont des choses auxquelles on ne peut pas toucher. Jésus passe d'une théologie issue d'une histoire sacralisée à l'activité de la vie spirituelle. On a l'affirmation d'une descendance et en face la promesse d'un devenir humain qui, à la suite de Jésus, s'origine jour après jour dans une fidélité à celui qu'il appelle son père, où chacun doit découvrir son propre Dieu.

3- La notion d'esclave (34)

"Jésus répondit : Amen, amen, je vous dis, tout homme faisant le péché est esclave du péché".

Ce n'est plus d'un côté les Juifs et de l'autre, les non juifs, c'est "tout homme", tout être humain. L'esclavage ou la libération ne sont pas le fait du passé ni le résultat d'un acte souverain de Dieu. Esclavage et liberté sont liés au devenir de l'être humain qui oeuvre soit dans le péché soit dans la fidélité. Pour Jean, le péché ne se comprend que comme antithèse de la fidélité. Il dit simplement : regardez le fils et apprenez à devenir fidèles comme lui, voilà ce qui est important. Ce qui est positif, c'est le fils fidèle. Nous sommes appelés à être des enfants fidèles. L'antithèse, c'est que nous ne le sommes pas encore. Le péché ne se comprend que comme antithèse de la fidélité, comme l'esclave ne se comprend que comme antithèse du fils. C'est le fils qui est important. Quand on ne peut pas encore être fils, il faut trouver quelque chose qui sera un jour le fils mais ne l'est pas encore.

Pour Jean, la fidélité à Dieu s'appelle Jésus de Nazareth et cela, il l'a vu et c'est son ravissement. C'est en raison de sa fidélité qu'il est fils : "Le fils de lui-même ne peut faire rien mais ce qu'il voit faire par le père, il le fait pareillement" (5,19). Il a vu dans cette la vie la fidélité à l'oeuvre, sinon on ne sait pas ce que c'est être fils.

- "J'honore mon père".

La réponse de Jésus fait référence à un autre dont il reçoit la gloire et dont il se dit le fils. Il accomplit les oeuvres du père sans se préoccuper de rechercher sa gloire ni celle du père. Chacun fait son travail et faire son travail de fils honore le père.

e) Le jour de Jésus (51-59)

- "Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la mort pour l'éternité".

La mort n'est pas escamotée. Le texte ne dit pas qu'il ne verra jamais la mort mais que la garde de la parole préserve de la mort pour toujours. Jésus est venu faire oeuvre de vie et non de mort. La vie est liée à la garde de la parole transmise du père par le fils.

- "Maintenant nous avons su que tu as un démon. Abraham est mort et les prophètes. Es-tu plus grand que notre père Abraham ?".

Aux yeux des Juifs, en parlant ainsi, Jésus semble se poser en rival d'Abraham et des prophètes.

- "C'est mon père qui me glorifie... et je garde sa parole".

Jésus rejette cette idée en faisant appel à un tiers, le père, qu'il connaît et dont il garde la parole.
- "Abraham, votre père, a exulté de ce qu'il verrait mon jour, il vit et il se réjouit".

Les verbes sont au passé, ils enregistrent l'ordre de succession temporelle : Abraham est avant, Jésus est après. Pour les Juifs, la succession génétique règle le temps : Abraham, les prophètes et eux-mêmes. Jésus semble renverser l'ordre du temps : Abraham était en attente de son jour. Abraham préfigure l'être en devenir, le fils accompli. Dans l'univers spirituel, il n'y a plus de père ni de fils dans un ordre génétique.

- "Avant qu'advienne Abraham, je suis".

L'objection des Juifs reprend l'affirmation de Jésus sur un plan biologique et non sur le plan de la parole qui permet une connaissance mutuelle. L'affirmation de Jésus ne nie pas l'antériorité dans le temps d'Abraham mais signifie qu'il existe en tant que personne : "Je suis", et non seulement comme descendant d'Abraham.

Compris au niveau spirituel, c'est très profond : quel que soit notre devenir, ce qui prime, c'est de devenir ce qu'il nous est donné d'être : avant d'être fils d'Abraham, on est de Dieu. Être de Dieu ne peut venir ni par génération ni par baptême.

On ne peut absolutiser ce "Je suis" : je suis l'éternel, je suis là avant qu'Abraham vienne au monde. Vraiment ce n'est pas ce que les auditeurs ont compris et ce n'est pas ce qui est dans le texte. Jésus est évidemment fils d'Abraham.

Le mystère, c'est notre devenir à son point de départ dans le mystère de notre être. Ce n'est pas à force de devenir que l'on est. Nous sommes, mais seulement au départ de nous-mêmes, comme un petit grain de rien du tout. Notre être nous précède. Avant même de devenir, "je suis".

Comment expliquer qui est Jésus ?

Il est le pain descendu du ciel. Objection : "Celui-ci n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph ? - Ne murmurez pas", on ne peut pas expliquer. Il est très difficile de faire l'expérience de Jésus, de dire qu'il n'est pas tout à fait comme les autres. Si on veut expliquer et il y a toujours moyen de le faire, on supprime le père. Alors il est extraordinaire car, seule, la toute-puissance de Dieu peut faire des choses comme ça. Pour les Juifs, c'est encore plausible car il n'y avait pas d'ovule, il n'y avait que le sperm, la femme n'était que la terre accueillant la semence. Alors Jésus n'est plus que le fils de Marie et on n'a plus maintenant qu'un demi-Jésus. Marie, mère de Dieu, date seulement du 4^{ème} siècle. A ce moment-là, on l'explique.

Or on est en présence d'un être qui a passé sa vie à ne jamais faire le roi, à ne jamais se placer plus haut qu'un autre, à défendre tout le monde autour de lui, surtout les petits, à laver les pieds de ses disciples... , tout ce que normalement on ne ferait pas si on était le maître du monde. On ferait mieux de regarder du côté de la qualité Jésus pour essayer de devenir le plus possible selon lui. Si il est aimant, je deviens aimant... . Mais c'est plus difficile que de trouver une explication qui fera qu'on sera gagnant car faire de Jésus un Dieu, on y gagne à condition que ce Dieu nous sauve...

3) Ses premiers pas (8-34)

Cet aveugle commence à voir. Il provoque l'étonnement des voisins puis il doit passer dans le milieu pharisien et dans le milieu juif.

a) les voisins : "Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non mais il lui ressemble".

Il est exposé aux regards de ses voisins. Ils l'interrogent. Ils sont simplement étonnés mais sa guérison provoque la division entre les observateurs et son identité est contestée.

b) les Pharisiens : "Cet homme ne vient pas d'auprès de Dieu car il n'observe pas le sabbat".

Il est soumis à un interrogatoire de la part des Pharisiens. La guérison n'est pas niée mais elle ne les convainc pas parce qu'elle a eu lieu le jour du sabbat, ils ne peuvent pas accepter une telle liberté. Les préjugés religieux empêchent de voir.

c) les parents : "Nous savons que celui-ci est notre fils et qu'il est né aveugle. Comment il voit maintenant, nous ne le savons pas".

Les Juifs mènent l'enquête auprès de ses parents. Les parents se dérobent par crainte d'être exclus de la synagogue : ils ne veulent rien savoir de ce qui s'est passé.

d) les Juifs : "Tu es disciple de cet homme. Nous, nous sommes disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse mais celui-ci, nous ne savons pas d'où il est".

Les Juifs se ferment en face de cet aveugle, ils ne veulent pas croire que cet homme ait été aveugle et l'insultent car eux savent : "Nous savons que cet homme est pécheur". L'argumentation de l'aveugle : "Nous savons bien que Dieu n'exauce pas les pécheurs", se heurte au mur de l'incompréhension.

4) La reconnaissance de Jésus (35-41)

a) par l'aveugle : "Tu l'as vu et c'est celui qui parle avec toi. Celui-ci déclarait : Je crois, Seigneur".

La reconnaissance survient au terme du voyage. L'aveugle ne sait pas où est Jésus et c'est Jésus qui le trouve et se présente : "Crois-tu au fils de l'homme ?". Il est invité à voir et à entendre. Il parle de Jésus comme d'un "prophète".

b) par les autres : "Je suis venu pour que les non voyants voient et les voyants deviennent aveugles".

Jésus ne vient pas pour faire du bien à certains et punir les autres. Le statut d'aveugle ne se confond pas avec le statut de pécheurs, n'est pas la conséquence du péché. L'aveuglement est un état de fait que l'œuvre de Dieu vient annuler.

Aux Pharisiens qui essaient de le comprendre, Jésus ne reproche pas de ne pas voir mais de prétendre voir "Si vous étiez aveugles, vous seriez sans péché mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure". Le péché est la résistance opposée à l'œuvre de Dieu, dire qu'on voit quand on ne voit pas et refuser de voir son aveuglement. Le péché n'est pas la cause de l'aveuglement comme l'aveuglement n'est pas la cause du péché.

Il faut bien distinguer confession et expérience. La confession naît de l'expérience et on peut refuser une expérience. Paul devant le même problème, pour d'autres raisons, dira que parfois la vérité telle qu'on la découvre au contact de Jésus est un peu trop choquante. Alors il dit : "C'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force" (Rom. 15,1). Il y a dans la foi des gens qui sont forts et d'autres qui sont faibles. Dans certains cas, celui qui a la foi doit se taire. Puisque notre foi en Jésus est toujours la foi en l'amour, ce n'est pas parce qu'on possède la vérité qu'on peut blesser un frère. Si parler est blesser, il vaut mieux se taire.

venait. Donc il y a un discernement à faire. Il faut voir si celui qui vient est violent ou non. S'il entre par la porte, c'est quelqu'un qui est connu. Pour le premier disciple, manifestement, Jésus entre par la porte, il ne force personne, il se présente et parle. A lui qui est prêtre, Jésus apparaît comme quelqu'un qui n'a jamais exercé de violence, contrairement à tous ces chrétiens qui

prétendaient sauver Israël de l'occupation des Romains, à tous ceux qui cherchaient à exercer une influence sur le peuple.

A sa voix, un petit troupeau s'est rassemblé autour de lui. C'est pour ça qu'il commence à dire d'une façon négative : dans le cas de Jésus, on ne peut vraiment pas parler d'un brigand, ce n'est pas un violent, il est entré par la porte. D'après la petite parabole, si quelqu'un entre par la porte, c'est justement un berger qui vient chercher ses brebis. C'est le moment de la rencontre entre le berger et ses brebis. Donc il est le berger.

b) *Le portier*

“A celui-ci le portier ouvre”.

La raison d'être des enclos est de protéger les brebis. Il y a un danger réel venant de menaces de toutes sortes, que ce soit au nom de Dieu, de la politique, de la vie spirituelle. Le portier en est responsable.

Or le premier disciple se trouve lui-même dans cette situation. Il est probablement prêtre. Il est responsable religieux et estime avoir un rôle à jouer. Il aurait pu dénoncer Jésus, s'opposer à celui qui veut mener les gens là où il estime qu'ils ne doivent pas être menés. Il avait une charge, une responsabilité, celle de mettre les gens en garde. Pour le portier qu'il est, la seule voix est celle de l'Éternel et l'Éternel parle par les événements et surtout par la loi. Israël est le peuple qui s'est constitué à l'écoute de la voix : shéma Israël ! Mais, ami des Pharisiens comme sa relation avec Nicodème semble le montrer, très interpellé par un Jean-Baptiste qui, avec son exigence radicale, relativise le sacerdoce, il ne craint pas de se remettre en question. Dans le cas de Jésus, il n'a pas hésité, il a ouvert la porte. Il ne l'a pas tenu à distance et n'a rien fait pour empêcher un dialogue de naître. La voix de Jésus semble atteindre chacun dans ce qu'il est de tout à fait unique, singulier. Le portier n'hésite donc pas, il ouvre, quelles que soient les conséquences possibles.

Il ouvre sans avoir besoin de donner des renseignements sur le berger. C'est typiquement johannique. Il y a une correspondance mystérieuse entre celui que Jésus est et ce qu'il est lui-même, ce qu'il ressent au-dedans de lui. C'est ça qui va l'amener à ouvrir carrément la porte.

c) *Les brebis*

“Et les brebis entendent sa voix”.

A ce moment-là, le portier, le responsable de l'enclos, a quand même peur : si la voix est une fausse voix, les brebis vont se laisser séduire. Il est obligé de mettre les brebis en garde mais il ne peut pas se substituer à elles. Ce sont les brebis qui doivent discerner s'il y a correspondance entre elles au-dedans et celui dont elles entendent la voix. Jésus est l'hôte de notre intériorité, il n'est pas moi et je ne suis pas lui mais il ne me est pas étranger. Donc quand on nous impose quelque chose du dehors, on a toujours le droit et non seulement le droit mais le devoir de s'y opposer. Il faut qu'on entre par la porte, qu'on frappe et que nous puissions répondre. Il n'y a pas de violence exercée. La violence la plus grave est d'ordre psychologique, la peur, la menace qui pèse au-dedans de nous. Lutter contre cette menace, c'est de ne pas se laisser faire par les mauvais maîtres et de suivre la bonne voix.

“Il les appelle par leur nom”.

Il y a une étrange correspondance entre les petites brebis et le berger parce qu'il les appelle par leur nom. Dans la bible de Jérusalem, on dit : “Il les fait sortir une à une”. Heureusement on a mis en note : “chacune par son nom”. C'est évidemment par le nom, ce n'est pas une à une. L'évangéliste veut insister sur cela. Non seulement il n'exerce aucune violence mais il y a une correspondance dans l'intime entre celui qui parle et ceux qui entendent. A ce moment-là, le premier disciple qui a pour mission de protéger, n'a plus de raison d'être mais il se demande s'il a raison de prendre ce risque, s'il ne se trompe pas sur cette correspondance qu'il discerne entre ce berger et des gens qui se sentent interpellés.

De nouveau la vision de l'auteur me semble très juste. Les gens ne se sont pas seulement réjouis parce que Jésus était vraiment étonnant mais parce que, à son contact, ils se sentent vivre, ils deviennent eux-mêmes. Et, au bout du compte, la Samaritaine va jaillir comme une source. Cela prend du temps mais ce n'est pas quelque chose d'étranger. Il y a une correspondance mystérieuse entre Jésus et ceux qui se sont sentis interpellés par lui.

“Il les mène dehors”.

Désormais on n'est plus ensemble dans une certaine protection, dans un enclos. Un nouveau lien s'établit, de voix à cœur et de cœur à voix, parce qu'on reconnaît sa voix en se reconnaissant. Cela va dans les deux sens : c'est lui, il me connaît et c'est moi qui l'appelle, il m'appelle par mon nom et je ne savais même pas que je m'appelais comme ça mais, quand il le dit, c'est tout à fait ça.

ont été éveillés. Les mots sont toujours bien choisis dans Jean.

Cette petite évocation permet de comprendre la situation des disciples de Jésus. Au départ, ils étaient fidèles à Jésus parce qu'il leur disait le mieux ce qu'était la fidélité au Dieu d'Israël. Au bout de quelques années, ils se rendent compte que la référence à Jésus constitue leur principe d'unité. Maintenant ils prennent conscience de l'originalité de Jésus qui n'est plus simplement un prophète parmi d'autres. Jésus est une surprise, ce n'était pas prévu. Mais ça les met dans une situation inconfortable car ils ne sont plus à l'intérieur de leur religion, dans un milieu qui les protège car ce n'est plus l'essentiel. Ils sont mis en route par quelqu'un qui est au milieu d'eux et qui, par sa manière d'agir et d'être, par toute sa conduite de vie, les précède. C'est cette vie qu'ils suivent.

2) L'interprétation de la parabole (7-18)

a) *Jésus est la porte* (7-9)

“Jésus dit à nouveau : Amen, amen, je vous dis que je suis la porte des brebis”.

“Jésus se met à parler à nouveau”, cela veut dire : il a évoqué une première scène et il passe à une autre. C'est un procédé littéraire et il ne faut pas essayer de voir la correspondance avec ce qui suit car Jésus va se présenter comme la porte et on ne peut pas être à la fois la porte et le berger. C'est autre chose, une autre dimension. C'est intéressant car maintenant on se trouve dans une situation nouvelle, il s'agit de la porte, c'est-à-dire du seuil à franchir. Il ne s'agit pas d'entrer en religion ni de savoir quelle porte pousser pour entrer à l'église ou à la synagogue mais de découvrir quel seuil franchir pour entrer vraiment dans ce qui justement n'est plus un enclos et accéder à la vie qui demeure. C'est une porte sans mur autour. Si Jésus a franchi un seuil, nous devons faire comme lui.

Alors pour l'auteur principal de l'évangile, il ne faut même plus distinguer l'accès au royaume car Jésus est lui-même l'accès comme il le dira par ailleurs : “Je suis le chemin” mais voir comment Jésus lui-même a accédé. Il ne dit plus “accéder au royaume”, car, dans la situation dans laquelle il se trouve, le mot “royaume” est trop limité par l'expérience juive. En dehors du judaïsme, il y a toujours un accès à quelque chose que Jésus de Nazareth désignait comme le royaume. Ce n'est pas le mot qui importe, c'est d'entrer. Pour entrer, selon Jésus, il faut devenir comme un petit enfant. Entrer non au temple mais franchir le seuil qu'il y a vraiment à franchir. Pour Jean, il ne faut pas le chercher en dehors de Jésus car Jésus est ce seuil à franchir, ce chemin à suivre.

“Ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands mais les brebis ne les écoutèrent pas”.

Avant Jésus, tous étaient des brigands et des voleurs, quelle que soit par ailleurs leur valeur et leur importance. Jean durcit un peu. Cela veut peut-être dire : une fois qu'on a rencontré Jésus, il ne faut plus chercher ailleurs.

“Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira et il trouvera une pâture”.

On a trois phases : être sauvé, entrer et sortir, trouver une pâture.

1- “il sera sauvé”

En suivant la route que suit Jésus, en suivant Jésus qui marche devant, on fait un pas décisif, le pas qui fait accéder à une autre dimension de vie. C'est le seuil qui n'est rien d'autre que faire le pas que Jésus fait, passer par la porte qu'il est lui-même. Celui qui le fait, sera sauvé (). C'est un mot qu'on trouve dans toutes les traductions. Cela veut peut-être dire : il ne va plus errer de gauche à droite, il ne va plus se perdre, il saura enfin qui il est et, si il se trouve, il est sauvé. Ce n'est pas être sauvé par un sauveur, c'est essayer de faire le pas comme Jésus le fait et, même si la route est encore longue, on est sur la bonne voie. Donc on est sauvé.

2- “il entrera et sortira”

C'est une expression hébraïque typique : entrer et sortir est signe de liberté. Non seulement il sera sauvé car on ne peut pas être libre avant d'être devenu soi-même mais il se sentira libre d'aller et de venir, d'entrer et de sortir. C'est l'accès à la liberté.

3- “il trouvera un pâturage”

C'est la différence entre ceux qui protègent les brebis dans un enclos et ceux qui, à la suite de Jésus, vont vers des pâturages où l'herbe, c'est gouléant, c'est frais. Si on s'engage dans une voie spirituelle et qu'on devient de plus en plus tendu, sec, exigeant, parfait, il faut se demander si on a franchi le bon seuil, si on est sur la bonne voie car ça devrait sentir bon... Ce n'est pas toujours facile mais c'est une indication.

3- il vit une relation intime avec ses brebis (14-16).

“Moi, je suis le berger le bon et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent”.

C'est une façon littéraire de dire : quand Jésus est avec les siens, il est comme un berger avec ses brebis. Il aurait pu prendre une autre image, peut-être le cep d'une vigne. Toutes ces images veulent dire la réalité de la façon d'être avec les siens. Il n'est pas comme un mercenaire, il met sa vie à disposition. Dieu jadis avait choisi David parce qu'il savait se battre contre les lions pour défendre ses brebis. Dans cette volonté de défendre, de risquer sa vie, David n'a pas du tout envie de donner sa vie mais il ne veut pas que le loup mange ses brebis, c'est différent.

“Comme le père me connaît et moi, je connais le père”.

Cette connaissance mutuelle qui se vit de jour en jour, est la manifestation concrète de la façon dont son abba le connaît et lui connaît son abba. Jean, gnostique au départ, depuis sa rencontre avec Jésus, est totalement guéri de l'union avec Dieu. C'est dans les relations d'attention mutuelle, de mise à disposition de vie mutuelle, c'est dans la mesure où on parvient à le faire qu'on peut savoir ce qu'est l'union avec Dieu. Sinon on rêve un peu. Jésus et les siens, les siens et lui, manifestent la relation à l'origine.

Jésus parle ici de son “abba”. C'est une façon de dire aux siens qu'ils sont comme des “nourrissons”, un mot qui convient exactement à abba. C'est pour insister sur le fait que nous sommes tout au début de notre mystère, nous sommes à peine nés. Quelque chose commence, qui est appelée à l'épanouissement et sur laquelle la mort n'aura pas de prise. Cet échange manifeste l'eudokia de l'origine.

“et ma vie, je la dépose en faveur des brebis”.

Il y a cet échange et, de son côté, mise à disposition. Cela veut dire que le premier disciple, qui a vécu avec Jésus, peut affirmer que la vie de Jésus était à notre disposition.

“J’ai d’autres brebis qui ne sont pas de cet enclos”.

Il s’adresse à toutes les brebis, à celles-ci et à beaucoup d’autres. L’auteur de l’évangile se sent compris dedans. Évidemment, ça n’a pas de limites. Ce “j’ai” veut dire qu’il y a déjà sans qu’on le sache un lien établi qu’il faut découvrir et qui repose effectivement sur le principe qui est à notre origine, qui est l’eudokia, qui tient déjà tout mais ce ne sera tenu que dans la mesure où nous nous tiendrons mutuellement. Donc il ne peut nous tenir que si nous nous embrassons. Il est incapable de faire autrement.

“Je dois aussi les conduire et, elles aussi, elles entendront ma voix et deviendront un seul troupeau, un seul berger”.

Elles aussi vont discerner et, si ce qui commence peut vraiment advenir dans notre histoire humaine, au bout du compte, il n’y aura “qu’un troupeau et qu’un berger”.

c) Il en a reçu le commandement du père (17-18)

“Si le père m’aime, c’est que je donne ma vie pour la reprendre. On ne m’ôte pas la vie. Je la donne de moi-même, j’ai le pouvoir de la donner et pouvoir de la reprendre. Tel est l’ordre que j’ai reçu de mon père”.

C’est la traduction de la bible de Jérusalem. En note, on explique pourquoi ils ont traduit ainsi : “Le Christ a la vie en lui-même et nul ne peut la lui ôter, il la donne librement; d’où cette majesté sereine, cette pleine liberté devant la mort”.

Or le texte de Jean est littéralement :

“C’est pourquoi mon père m’aime, parce que je mets ma vie à disposition, afin de la recevoir à nouveau. Personne ne m’arrache ma vie; au contraire, moi, c’est de moi-même que je la mets à disposition. J’ai le pouvoir de la mettre à disposition et j’ai le pouvoir de la recevoir à nouveau. Voilà le commandement que j’ai reçu de mon abba”.

“Je mets ma vie à disposition” ().

Jésus vit sa vie non pas comme s’il était en possession de sa vie, dans le souci de conserver sa vie. C’est lui qui vit mais dans un décentrement, dans une dépossession, dans une mise à disposition. C’est une vie qui est offerte, c’est une vie en relation. Quand il fait un signe avec le pain, le signe correspond à celui qu’il est. Il peut mettre sa vie à disposition justement parce qu’il a dit : “Qui perd sa vie, la sauvera” (Mc 8,35). Il faut lâcher prise et non se cramponner pour conserver. Si on joue le jeu, mettre à disposition, c’est faire confiance. En fait, cette mise à disposition, ce lâcher prise, vient de la confiance vive que nul n’est à l’origine de lui-même. Jésus le disait en parabole pour les gens simples : “Voyez les oiseaux, ils ne sèment ni ne moissonnent ni

2- La réponse de Jésus (25-27)

“Je vous l’ai dit mais vous ne me croyez pas”.

La réponse de Jésus suggère qu’il ne suffit pas de voir “les oeuvres” pour croire, il faut encore entendre la voix et suivre : “Mes brebis écoutent ma voix, moi, je les connais, et elles me suivent”.

3- L’enjeu du débat (28-30)

“Je leur donne la vie qui demeure et sûrement elles ne périront pas pour l’éternité”.

La relation au berger n’est pas affectée par des influences étrangères et personne ne peut les arracher de sa main car il y a identité entre le père et le berger : “Moi et le père un sommes”.

4- Le blasphème (31-39)

“Toi qui es un humain, tu te fais dieu”.

Il y a menace de lapidation car Jésus est accusé de blasphémer en affirmant son identité avec le père. Jésus recourt à la loi : “Vous êtes des dieux”. La loi dit la parole de Dieu au même titre que les

oeuvres. Ce que Jésus fait, dit quelle est l'origine de celui qu'il est. On ne peut récuser ni l'une ni les autres.

5- Jean et Jésus (40-42)

“Ils disaient que Jean ne fit aucun signe mais ce qu'il a dit de celui-ci était vrai”.

Les signes que Jésus fait confirment les paroles de Jean sur lui. “Beaucoup crurent en lui” mais il y a malentendu car on croit à cause du témoignage de Jean, alors que Jésus demande de croire en lui à cause du témoignage du père.

Conclusion

Jésus a donc raconté cette petite parabole pour faire comprendre à quelle difficulté se heurte un responsable religieux qui le rencontre. Normalement le rôle du berger est de protéger les brebis contre les loups. Cette responsabilité peut être gênante quand on a à faire non à un loup mais à un homme très simple qui entre et sort par la porte, qui ne calcule pas, qui ne commet ni violence ni ruse, qui n'a pas de titre, qui semble dire la vérité, qui appelle chacun par son nom. Quand ils entendent cette voix, les gens se reconnaissent et, un à un, ils quittent le bercail. En soi, ce n'est pas dramatique mais c'est angoissant pour un responsable. “Jésus leur tint ce discours mystérieux mais eux ne comprirent pas ce dont il leur parlait”.

1- C'est une méditation sur l'autorité (cf. chap 21).

Dans le cas de Jésus, la seule chose qui compte, du fait qu'on peut discerner en lui le berger le bon, c'est ce qu'il fait. Or cela était déjà annoncé dans la tradition juive à propos de David. “C'est un berger selon mon cœur”, dit Dieu. Ici, cette tradition revient : Jésus expose sa vie pour ses brebis, il ne les protège pas. C'est très différent. Ce n'est pas qu'il ne veut pas les protéger mais ce n'est pas au signe qu'il les protège qu'on le reconnaît. Il ne les parque pas dans un bercail. Au contraire, il les expose et s'expose le premier. Jésus est un être exposé : “Le fils de l'homme est entre les mains des fils d'homme”. En ce sens, il va pouvoir devenir principe de communion, un berger le bon sans en faire un nouveau pasteur.

En fait, on ne peut pas vivre en société sans responsables qui prennent des initiatives et qui organisent. C'est humain. L'autorité se manifeste tout naturellement car nous ne savons pas vivre sans autorité. Le tout est de voir au nom de qui une autorité peut s'imposer. Elle ne peut certainement pas s'imposer au nom de Jésus. La seule chose qui peut partir de Jésus, c'est que des êtres vivent de telle manière qu'ils ne craignent pas de s'exposer pour que d'autres en bénéficient, quelles qu'en soient les conséquences. Des exigences intimes les poussent à vivre et à agir. Au bout du compte, ça protège ou au moins c'est bon. Cela, c'est marcher sur les traces du berger le bon, lui qui a marché le premier sur ces traces, et les brebis suivent. Dans ce contexte, on ne peut plus dire : le berger est ici, il est là, ce groupe-ci suit le bon berger...

2- La tradition de Jean a pris conscience d'être aussi appelée.

Ici on voit se pointer l'auteur de l'évangile, celui qui a écrit et qui n'était pas là. Celui qui était présent, c'était le premier disciple, ce prêtre juif, qui, à son tour, a un disciple : “J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas cet enclos”, qui ne font pas partie du groupe de Jésus avec les siens. Les gens qui ont reconnu Jésus, se mettent à le suivre et, par la force des choses, forment un nouvel enclos.

L'enclos n'est pas la volonté de se fermer. Ils savent tout de suite que d'autres vont venir et d'avance le groupe est ouvert. C'est en tout cas

V - La négation radicale (Chapitres 11 et 12)

“De nouveau, ils en alla au-delà du Jourdain” (10,40).

Il n'y a plus rien à dire, tout est dit et il va au-delà du Jourdain car tout cela est nié par la négation brutale, la mort. Le Jourdain pour la spiritualité juive, c'est toujours le commencement. Tout ce que l'on vient de voir va être repris sous cet aspect tout à fait particulier qui résume toute la vie : le mystère de la mort recouvre tout le mystère de la vie.

Jean va le présenter comme :

- mort par manque de vie, mort par faiblesse : Lazare
- mort par surabondance de vie, mort par amour : Jésus.
- mort par condamnation : la réaction des autorités juives sera de décider que, pour elles, la mort de Jésus est d'utilité publique.

1) La mort par manque de vie (11,1-44)

1) *Un être dans toute sa faiblesse (1-16)*

“Il était un malade, Lazare de Béthanie”.

Ce jeune Lazare n'a pas de chance, il n'a ni père ni mère, il vit chez sa tante Marthe. On ne sait rien sur lui, on ne sait pas ce qu'il aime, ce qu'il veut. On voit seulement qu'il est à toute extrémité et que l'on n'attend rien de lui alors que lui attend tout de Jésus. Lazare n'a même plus l'envie de vivre.

Françoise Dolto (“L'évangile au risque de la psychanalyse”, page 125 et ss) a très bien perçu ce qui se passe, Lazare n'a pas le courage de vivre. La psychologie aide à prendre conscience de cette incapacité à vivre. Parfois par hérédité, on est le résidu d'une histoire malheureuse où les forces de mort l'emportent sur les forces de vie. La faiblesse peut être langoureuse. Il y a beaucoup de façons dont les puissances de mort se servent pour s'attaquer à nous. On parle “des enfants de la mort”, ces enfants qui disparaissent vers 15-16 ans. Nous sommes tous, au moins à certains moments de notre vie, dans l'incapacité de vivre. Normalement cette incapacité provoque le chantage : si tu avais été là, c'est de ta faute... Si on aime, il ne faut pas céder au chantage.

“Celui que tu aimes est malade”.

Il n'y a pas longtemps d'un reproche de Jésus devant cette faiblesse mais une infinie compassion pour tout être vivant. On ne peut pas demander à un être humain de devenir soi-même alors qu'il est dans l'incapacité de vivre. L'attitude de Jésus à l'égard de quelqu'un qui se trouve dans cette incapacité est claire : il aime Lazare. Aux yeux de Jésus, Marie qui se répand en parfum et Lazare qui n'en peut mais, sont frère et sœur. Il n'y a ni la bonne Marie ni le pauvre Lazare. Dans l'amour, quand un être humain, victime, n'a pas la force d'être, la présence d'un autre semble bien être la seule garantie.

“Cette maladie n'est pas pour la mort mais en vue de la gloire de Dieu”.

La dernière chose que Jésus peut faire, en toute extrême limite, c'est de ne pas venir pour que Lazare réagisse au moins en attendant qu'il vienne. On dit à Jésus que son ami est malade. Il reste quand même là où il est car il espère secrètement que l'absence permettra à Lazare de compter sur lui-même, puisqu'il ne peut pas compter sur Jésus. Il espère que Lazare va avoir un dernier ressort mais il sait aussi que cette asthénie peut être mortelle.

“Allons de nouveau en Judée”.

Pour sauver Lazare, Jésus doit mettre sa vie en jeu. Pour empêcher quelqu'un de mourir, il faut accepter de mourir pour lui. Et quand nous accepterons de mourir les uns pour les autres, il n'y aura plus de mort. Aucune autorité n'a prise sur un tel amour. À ce moment-là, il y a dans l'amour une présence qui fait que Jésus et Lazare triomphent de la mort.

“Lazare est mort”.

Lazare meurt. Lazare ne fait que mourir. C'est vraiment l'être humain dans son extrême faiblesse. Lazare est finalement victime des forces de mort en lui. Il s'agit d'un refus de vivre. Lazare voudrait vivre par procuration.

“Je me réjouis à cause de vous, afin que vous croyez”.

Si Jésus espère secrètement être inutile, c'est parce que le don d'être ne dispense pas de devenir soi : il ne peut pas vivre à la place de l'autre. Or la religion nous dit que le sauveur fait les choses à notre place. C'est peut-être une consolation lorsqu'on se trouve dans l'incapacité de vivre.

3) La mort par amour : Jésus (12,1--36)

C'est la mort selon Jésus et selon Jean, préfigurée par une femme : se répandre en parfum. Aimer, c'est déjà mourir un peu et ça sent bon. Ici il s'agit de faire entrevoir que mourir, c'est échapper à la négation radicale.

La montée de Jésus à Jérusalem se fait en deux épisodes. Jean va y voir une double anticipation de la vie chrétienne et de la célébration chrétienne.

- 1-11 : Béthanie est le lieu où Jésus se trouvait avec les siens.

- 12-19 : l'entrée de Jésus à Jérusalem. Jérusalem est la capitale de sa religion.

- 20-36 : des grecs demandent à voir Jésus. Les grecs, c'est là après, ce qui s'étend plus loin.

1) Béthanie, un repas de fête (1-11)

“Jésus, six jours avant la Pâque, alla à Béthanie... Ils lui firent là un dîner et Marthe servait. Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui”.

On peut célébrer car Lazare qui était mort, vit. Il est là et ne semble pas avoir beaucoup changé : il ne dit toujours rien. Le service est assuré par Marthe. Il n'y a que des hommes à table. Les femmes doivent trouver comment s'arranger pour y être. Marie n'est pas à table. Jésus l'avait déjà confortée dans la découverte qu'elle fait d'elle-même (la meilleure part). De plus son frère vient d'échapper à la mort alors qu'il ne voulait plus vivre. Jésus est vraiment celui qui triomphe tout le temps. Alors il n'y a plus de limite.

1- un geste fou

“Marie prenant une livre de parfum de nard authentique de grand prix oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux”.

Elle entre et, selon Marc, elle “casse” un vase de parfum, elle n'a pas le temps de l'ouvrir, c'est un don sans calcul et “elle le verse sur sa tête”. C'est vraiment elle-même qui se brise aux pieds de Jésus. Marie se répand dans une reconnaissance d'elle-même et de Jésus, elle arrive à la découverte de son mystère. Sa reconnaissance vis-à-vis de Jésus est telle qu'elle est à lui sans réserve.

Jésus va permettre à Marie, qui était sous la coupe de sa sœur, d'être elle-même dans sa petitesse. “Elle a choisi la meilleure part (d'être elle-même) et cela ne lui sera jamais ôté” (Lc 10,42). Quand on devient soi-même, la joie éclate. Marie répand son parfum.

“L'amaison fut remplie de l'odeur du parfum”.

Quand Jean raconte que Lazare sent mauvais, il sait qu'il est le frère de celle qui sent bon. Nous sommes des êtres qui sentons mauvais et bon à la fois. C'est voulu chez Jean. La foi en soi, il faut la prendre au sens fort : nous sommes de la pourriture et nous sommes parfum. Chacune de nos histoires le montre.

“Pourquoi ce parfum n'a pas été vendu trois cents deniers et donné aux pauvres?”

Judas ou les questions qu'on peut se poser devant la folie de l'amour... Le zèle de la tradition juive ne supportera pas cela. Un seuil est franchi que Judas ne pourra pas admettre. On vient d'atteindre une manifestation de la démesure, la manifestation de l'amour. La raison de l'amour, c'est l'amour même et la mesure de l'amour, c'est aimer sans mesure. Judas trouve que cela va trop loin. Il trouve que c'est du gaspillage, pas décisif dans la difficile relation avec Jésus.

2- Pour Jean, c'est l'anticipation de la célébration chrétienne.

“Beaucoup parmi les Juifs venus chez Marie et ayant vu ce qu'elle avait fait, crurent en lui” (11,45).

Le geste fou de Marie est à l'origine de la conversion du premier disciple. Ce récit est camouflé par l'image de Lazare qui devient premier pour des raisons théologiques. Jean passe de la célébration sacerdotale dans le temple, avec tout le peuple, l'encens qui monte, le prêtre qui, au nom de tout le peuple, rend grâce à Dieu, à un repas avec des amis, être à table ensemble et se réjouir parce que même un être qui était pris par les forces de mort, est toujours vivant.

À Béthanie, c'est un repas en présence de Jésus. On y perçoit la présence de l'amour qui triomphe de tout ce qui empêche de vivre, qui permet à quelqu'un de se trouver en vérité et que cette dimension ne lui sera plus jamais enlevée. Cette femme qui se répand en reconnaissance est, pour Jean, l'image de la foi. Les “narines sacerdotales” de Jean renonceront à tout jamais à l'encens des sacrifices. C'est le parfum de la foi d'un être qui se donne, qui désormais est le signe d'une fête avec Jésus, une toute autre conception que la conception sacrificielle. Tout ceci en précarité : le parfum n'est pas de l'esprit saint. Tout cela guérit le prêtre de Jérusalem : le parfum des encens et des autels, c'est fini, c'est remplacé par le parfum de la foi, le don de

3) *Dernier discours* (20-36)

1- la demande des Grecs (20-22))

“Il y avait des Grecs, de ceux qui m'ont aimé pour adorer durant les fêtes. Ils abordèrent Philippe et lui firent cette requête : Nous voudrions voir Jésus”.

Des Grecs demandent à “voir” Jésus. Leur demande ne sera pas réalisée car “Jésus s'éloignant se cacha d'eux” mais elle sera transmise de Philippe (communauté johannique) à André (les Galiléens) et, par eux, à Jésus. Leur demande déclenche un discours comme si la mission de Jésus s'étendait désormais aux non juifs, au monde entier : “J'attirerai à moi tous les hommes”.

Jésus est arrivé à une telle maturité qu'on peut le reconnaître en vérité. Non seulement ceux qui ont été ses amis mais tout le monde pourra le voir. Il a essayé de rencontrer le plus d'êtres possible. Il a choisi douze comme signe, pour bien montrer qu'il prend tout le monde pour les envoyer à tout le monde, même si, dans les moments difficiles, il ne prend que Pierre, Jacques et Jean. Ensuite il estime qu'il doit parler en face des prêtres car sa mission est alors de les confronter à la vérité. Quelques-uns vont l'entendre comme Jean mais la majorité va l'éliminer. Maintenant il s'adresse à tous, à commencer par des Grecs, soeurs d'Antigone ou disciples de Platon. Antigone est morte dans une désobéissance sublime quand elle disait aux autorités de son pays : “Je suis née non pour haïr mais pour aimer”, elle peut voir Jésus. Platon a écrit toute son œuvre parce qu'il a fermé les yeux au moment de la condamnation de son maître Socrate et qu'il s'est absenté au moment de sa mort. N'ayant pas pu voir ces deux choses en face, il a fait une philosophie extraordinaire sur l'éternité de l'âme.

2- Méditation concernant la *mort* (23-36)

Jésus vient à Jérusalem, non pour triompher mais parce que bientôt il va donner sa vie par surabondance de vie. Jean rassemble ici toutes les paroles de Jésus concernant la vie qui n'est pas arrêtée par la mort.

“Voici venir l'heure que soit glorifié le fils de l'homme !”.

Aux Grecs qui souhaitent le voir, Jésus parle de “gloire”, une gloire autre que celle de Béthanie ou de Jérusalem, celle de sa propre mort. Celui que les Grecs peuvent voir n'est pas un christ glorieux.

“Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits”.

Jean reprend une parabole de Jésus pour essayer de montrer le mystère du mourir. Jean sait que cette négation peut devenir mystérieusement, après Jésus, renoncer à sa consistance et à sa solidité, c'est-à-dire à son être propre, pour naître à la vie. Jésus avait suggéré cela à la Samaritaine : “L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle”. Il est difficile de savoir ce que cela signifie mais on a la conscience de l'absolu du mourir.

On a deux termes : tomber en terre et mourir. On pourrait dire aussi : beaucoup sont fauchés mais peu meurent. Tomber en terre, être fauché, c'est passif, ce pourrait être le néant absolu, la négation radicale. Beaucoup de grains tombent en terre, très peu meurent. Rilke disait déjà : “J'ai l'impression qu'en Occident, plus personne ne meurt”. Qu'il tombe en terre, c'est fatal mais paradoxalement on peut mourir de ne pas mourir et demeurer seul.

Dans le cas de Jésus, ce n'est plus comme pour Lazare, ce n'est plus mort par faiblesse mais pardon : “J'ai reçu le pouvoir de poser ma vie et de la recevoir à nouveau”. Ici il y a une volonté de mourir tandis que Lazare tombe en terre et les forces de mort l'emportent. Si les forces de mort ne l'emportent pas, à ce moment-là, on peut reconnaître que l'âme traverse la vie et la mort car il vient d'en-deçà et va au-delà. Il vient d'en-deçà de la vie et va au-delà de la mort. Donc il traverse l'un et l'autre. C'est l'âme qui, en nous, vit et meurt.

La mort et mourir, c'est différent. La mort, ce n'est pas mourir. Quand on a compris l'âme, on sait ce qu'est mourir, sinon on est toujours encore sous la coupe de la mort. Si on a plus ou moins compris qu'il nous est donné d'être, la mort ne peut plus être qu'une épreuve. Un être aimé pourra nous demander tellement qu'on finira apparemment par y laisser sa peau mais on ne prend pas, on donne... Donc il faut toujours discerner quand on veut aider, si on a la force, si cela ne nous démôlit pas. C'est notre précarité. La mort ne peut plus avoir prise car on n'est plus inquiet de soi, attaché à soi car il nous est donné d'être.

Dans la mesure où c'est de notre responsabilité, nous devons être pour la vie, des médecins amis de la vie. Mais nous devons passer par cette épreuve de telle façon qu'apparemment on nous vole notre vie. La mort dans la foi, selon Jean, n'est qu'un moment d'épreuve et Dieu ne fait rien pour nous tirer de ce mauvais pas. La mort, c'est faire l'expérience de l'insensibilité de Dieu. Elle nous est extérieure. Comme on ne peut pas la regarder en face, il vaut mieux voir quel est l'âme qui nous anime et, emporté par ce courant, voir que la mort va jouer son rôle de souffrance mais est comme une épreuve à traverser.

Jean ne parle jamais de mort sacrificielle; c'est une toute autre optique. L'esprit de sacrifice est totalement étranger à Jésus. Il n'a pas envie de mourir. Il voudrait même que Lazare ait plus le goût de vivre et il attend deux jours pour susciter ce goût de vivre.

ce qui est important, si ça aide de dire que Jésus sait “qu'il passe de ce monde au père”. Pour la gnose, on sait car, si on ne sait pas, on ne peut pas être gnostique. Jean veut dire à ses amis gnostiques que Jésus, s'il est de Dieu, ne peut pas ne pas savoir car c'est un maître. Donc il sait.

“Sachant que le père avait tout remis entre ses mains”.

D onc il a des m ains. La suite m ontre bien ce qu il va faire avec les m ains que son père lui a données. Com m e il a toujours fait, il est au service des autres. La dernière chose qu il va faire, il va m ontrer com m e en résum é qu il a des m ains pour servir et il lave les pieds de ses d iscip les.

“Sachant que de D ieu il était sorti et vers D ieu il va”.

C est la grande conversion de Jean à Jésus. Il sait qu il part de ce m onde au père, il sait qu il est venu de D ieu et qu il retourne à D ieu. Jean a m édité au chapitre 5 ce que ça veut dire. S il ne vient pas de D ieu, on ne peut pas lui faire confiance. D onc il doit venir de D ieu, c est-à-dire d en haut. D ieu est en haut, c est ce qu bn a toujours dit. Or Jésus lave les pieds, il remet beaucoup de choses en question. C est la vraie révolution johannique, pour les Juifs m ais aussi pour les gnostiques, car Jean sait que Jésus vient du père et va au père et... il lave les pieds.

2) Le lavement des pieds (4-11)

“Il se m et à laver les pieds des d iscip les et à les essuyer avec le linge”.

Quand une personne entrait dans la communauté, au lieu de la conduire se prosterner devant le saint sacrement, on lui disait : assieds-toi, on va te laver les pieds. Après douze chapitres d introduction à la vie de la com m unauté de Jean, le disciple est un peu préparé à un tel paradoxe. Il est reçu au nom de Jésus et on lui lave les pieds. C est ça, le service selon Jésus, le service de la grandeur de l être hum ain.

“Pierre lui dit : Toi, seigneur, tu laves les pieds ?”.

C est le m onde à l envers par rapport à une m entalité habituelle. S agenouiller devant le saint sacrem ent, Pierre le com prendrait m ais laver les pieds. Jésus n explique rien : “Tu com prendras plus tard”.

“S i je ne te lave pas, tu n as pas part avec m oi”.

A Pierre, Jésus dit seulement : si tu veux vivre ce que je vis, alors laisse-moi faire. Pour être avec Jésus, Pierre accepte tout, les mains et la tête aussi. Dès que Jésus fait appel à la fibre de la relation, Pierre réagit. Il est comme nous, il commence par ne pas comprendre. Il croit savoir com m e N icodèm e : “Tu ne sais pas que tu ne sais pas”.

C e geste de Jésus n est pas passé dans notre tradition, on n en a pas fait un sacrem ent. O r on a là tous les élém ents d un sacrem ent selon la définition du concile de Trente : “un sacrem ent est un geste de Jésus accom pagné d une parole avec la dem ande de le refaire en son nom”. Le lavem ent des pieds est la seule fois où cette définition s applique en toute rigueur.

La tradition apostolique ne pouvait pas reprendre ça comme paradigme. Ce ne fut pas possible dès les prem ières années car ils avaient une autre conception de l autorité : “Il ne sied pas que nous servions à table” (A a 6,2). O r Jésus a toujours refusé nettem ent d être une autorité. C est très net quand on a voulu le faire christ, en G alilée. D evant l enthousiasm e de la foule, il se retire seul dans la m ontagne. A ses d iscip les qui le proclam ent “christ” : “Il leur enjoign it de n en parler à personne. E t il com m ença à leur enseigner que le fils de l hom m e...” (M c 8,30). Le fils de l hom m e est venu pour servir, il est au service de la grandeur de l être hum ain, au service du m ystère de la précarité, au service de la bienveillance première et inconditionnelle. Q uand la voix lui dit : “Tu es m on fils bien-aim é”, il ne se pense pas “fils de D ieu” m ais com prend que cela s adresse à tout être hum ain.

3) Maître et Seigneur (12-17)

“Q uand donc il eut lavé les pieds des siens, il reprit ses vêtem ents et se rem it à table”.

Jean m édite la scène avec son regard de prêtre. Il s agit d une table, il ne s agit plus d un autel. Jésus a ses habits m ais, quand il m ontre vraim ent celui qu il est, il les enlève. C est exactem ent l inverse du grand prêtre. Le grand prêtre est Grand Prêtre quand il est revêtu de ses habits. Les Romains le savaient. Quand le grand prêtre revêtu de ses vêtements sacerdotaux donne un ordre au peuple, il est obéi à l instant m êm e. Pilate qui était un hom m e prudent, gardait les habits du grand prêtre dans son palais et les prêtait la veille de la

3- pour la tradition johannique, Jésus est d abord Jésus.

a) Jean reconnaît la priorité de Jésus.

Il est réellem ent m âtre et seigneur pour lui. D onc on l appelle ainsi et on fait bien à condition de ne pas attacher d im portance aux m ots m ais de vivre com m e il a vécu car ce n est pas un titre. Jean m aintient la confession christique “pour que vous croyiez que Jésus est le christ”, parce que beaucoup, com m e Paul, parlent ainsi. D autre part, la figure “christ” insère Jésus dans l histoire et, si on lâche l histoire juive, Jésus risque de venir d en haut, d être “fils de D ieu”. C est ce qui arrivera un siècle plus tard. Jean se rendait com pte qu il fallait m aintenir les deux : Jésus christ et Jésus fils de Dieu.

M ais l im portant, c est le lien et non les titres. M âtre ou seigneur, fils de D ieu ou fils de l hom m e... , ce sont des m ots. S ils aident, tant m ieux, à condition de renforcer le lien entre Jésus et nous et entre nous. Mais nous pouvons nous en passer et comprendre que certains titres étaient adaptés à une époque ou à une tradition : christ dans la tradition juive, seigneur ou roi au moment des royautés... Les situations historiques jouent un rôle. Depuis la révolution française, les monarchies n ont plus la cote, le type m onarchique, hiérarchique, ne rend plus service. C ela n a rien à voir avec Jésus m ais cela a rendu service pendant longtem ps. A ujourd hui Jésus roi, Jésus christ, Jésus christ-roi, cela ne passe plus.

b) Jésus voulait être un principe de communion.

U n principe de com m union peut aussi être une source d aliénation. Est-il possible de trouver quelqu un qui serait principe de com m union et qui, en m êm e tem ps, m ettrait en garde contre les agenouilleem ents ? C est le m essage du lavem ent des pieds et c est la raison pour laquelle il ne fait pas partie des sacrem ents dans la tradition d autorité, parce qu il n institue pas une autorité et on l a conservé com m e un sim ple récit au m êm e titre que n im porte quel autre.

Jésus principe de communion ne signifie pas que nous devons lâcher notre propre expérience spirituelle, oublier tout ce que nous avons été et devenir un petit disciple selon Jésus-Christ. Ce sera le cas lorsque Jésus sera devenu principe d autorité et non plus de com m union. Il est vrai que souvent on ne dem ande pas m ieux que d avoir une autorité qui dit ce qu on do it croire. Il est rare de rencontrer quelqu un qui dise : “Écoute, c est toi qui vois”. Jésus le disait : “L a lam pe du corps, c est l oeil” (M t 6,22).

Alors dit Jésus : “Il est avantageux pour vous que je m en aille” (16,7). Tant qu il est là, on ne regarde pas par ses propres yeux. O rce qu il veut, c est cela : c est toi qui vois. B ien sûr, l oeil peut être brouillé : “Si ton oeil est m alade...”, nous ne voyons pas nécessairem ent d em blée com m e il faut m ais c est notre grandeur. En affirm ant cela, on ne devient pas source d autorité m ais de communion.

c) U ne autorité reste nécessaire m ais...

Une des grandes failles dans la tradition dont nous sommes les héritiers, celle de Luc et des actes et donc une tradition de disciples non juifs, c est d avoir introduit le principe d autorité : le

Seigneur, les Apôtres et enfin nous tous. Des douze compagnons de Jésus, on a fait les douze apôtres. Or Jésus était celui qui rassemble, ramasse tout le monde et veille à ce que rien ne se perde. Mais pour cela il doit refuser d'être le Christ. Quand on a voulu le mettre sur le trône, il a opposé un non catégorique, ni roi ni Christ. Le drame d'une communauté comme celle-là où il n'y a pas de chef, c'est que chacun fait un peu sa propre volonté, il manque une armature. L'évangile de Jean ne sera sauvé qu'en y ajoutant le chapitre 21 qui n'est pas de lui et qui soulève le problème de l'autorité : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" (Jn 21,16). L'autorité est nécessaire mais doit être aimante.

III - Jésus fils et pain (chapitres 5 et 6)

A) Jésus le fils à l'œuvre (chapitre 5)

Après une brève introduction, après le contexte historique dans lequel tout s'est joué pour Jésus, Jean veut vraiment centrer son attention sur Jésus. C'est son souci principal. Le premier disciple avait rencontré Jésus à Jérusalem. Tout l'évangile se passe à Jérusalem et non en Galilée. Il a dû le rencontrer à plusieurs reprises. On ne sait pas s'il était avec Nicodème mais sûrement Nicodème a dû lui en parler. Il le voyait chaque fois que Jésus montait à Jérusalem. Il est le témoin des derniers moments très douloureux de la vie de Jésus.

Ici il raconte un moment de rencontre décisif. C'est particulièrement dans le chapitre 5 que Jean essaye de comprendre qui est Jésus en le voyant à l'œuvre. Parler de Jésus sans le voir à l'œuvre, c'est parler d'une idée. Il va essayer de regarder Jésus et l'entendre dire que, s'il agit comme il agit, s'il œuvre comme il œuvre, c'est par fidélité à celui qu'il appelle son abba. C'est le fil conducteur de son chapitre.

1 à 9a Guérison : Jésus à l'œuvre

La guérison d'un homme prisonnier de sa faiblesse depuis 38 ans.

9b à 18 Double désaveu : il délie du sabbat et appelle Dieu son père.

Sa défense : "Mon père jusqu'à présent œuvre et moi, j'œuvre."

Jésus à l'œuvre est désavoué parce qu'il porte atteinte au sabbat. Or il n'a pas l'intention de violer le sabbat mais il voit un homme dans sa misère, il est présent à cet être et sa présence guérit cet homme. Or ça ne se fait pas le jour du sabbat. Il va essayer de se défendre. Ce n'est pas une autodéfense mais un témoignage de celui au nom de qui il agit ainsi, c'est à cause de celui qu'il appelle son abba.

19 à 47 Méditations sur "mon père à l'œuvre" :

- une première méditation qui commence par : "Il ne peut pas, le fils, faire de lui-même rien",
- une deuxième, bien séparée : "Je ne peux pas, moi, faire de moi-même rien".

La façon de parler de Jésus de lui-même, c'est à la troisième personne : "il ne peut pas faire". On a un rappel d'une parole de Jésus tout ce qu'il y a de plus authentique selon une majorité d'exégètes. Mais Jean présente Jésus nous parlant directement. Jésus pouvait faire allusion à lui-même en direct, à la première personne, puisqu'il était là. Jean nous présente Jésus comme s'il nous parlait : "Moi, je ne peux".

a) 19 à 29, première méditation : Qui est Jésus ?

19-20a : paroles de Jésus “A m en, am en, il ne peut pas le fils de lui-m êm e faire rien”

20b-23 : m éditation de Jean “Il lui m ontrera de plus grandes oeuvres”

- la vie : “le père réveille les m orts et vivifie”

- le jugem ent : “car le père ne juge personne”

24 : adhésion déterm inante “A m en, am en, celui qui entend m a parole et cro it”

25-27 : “A m en, am en, vient l heure”

- la vie : “les m orts entendent la voix du fils”

- le jugem ent : “il lui a donné pouvoir de faire le jugem ent”

28-29 - la vie : “pour une résurrection de vie”

- le jugem ent : “pour une résurrection de jugem ent”

b) 30 à 37, deuxième méditation, le tém oignage : “Je ne peux pas m oi faire de m oi-même rien”.

30-32 : tém oignage de Jésus, “M on jugem ent est juste”,

33-47 : autres témoignages

- Jean-B aptiste, “Jean a tém oigné à la vérité” (33-35),

- les oeuvres, “les oeuvres que je fais tém oignent au sujet de m oi” (36),

- témoignage déterminant du père qui envoie (37-38),

- les écritures = enseignement (39-40),

- pouvoir effectif, “je ne reço is pas de glo ire de la part des hum ains” (41-44),

- autorité religieuse, “M oïse est celui qui vous accuse” (45-47).

Il faut essayer de voir Jésus grâce à la vision de Jean qui dit comment lui le voit et propose de voir. On ne peut pas entrer dans cette intelligence sans un regard nouveau. Il faut des yeux grands ouverts, de grands yeux d enfants, qui voient là où on l a rencontré et non pas là où on l a pensé. On a dit des tas de choses depuis des siècles et nous en avons nos oreilles pleines, nous ne sommes plus neufs.

Traditionnellement, nous voyons Jésus à partir de Dieu supposé connu. Dans ce contexte, dans cette perspective, Jésus, fils de D ieu, est une évidence. Or les évidences sont d ordre culturel et, lorsqu il y a une transform ation culturelle, les évidences sautent. L évidence “Jésus fils de D ieu”, relève d un m onde et d une culture dites “chrétiens”. Nous constatons que nous som m es dans une ère “post-chrétienne”. Donc les évidences ont l air d appartenir au passé et le sont. Le fait de se trouver dans telle ou telle culture ne relève pas de la volonté, pas plus que d être l enfant de tel homme et de telle femme.

Peu à peu, grâce à des am is tém oins, il se fait que, pour entrer dans l intelligence de Jésus, on n a pas nécessairem ent besoin d évidences. En tout cas, pour entrer dans l intelligence de Jésus dont témoigne ici Jean au chapitre 5, nous n en avons pas besoin et au contraire il vaudrait m ieux ne pas en avoir. En effet le but de ce chapitre est de nous permettre une rencontre avec Jésus. Or on ne peut pas véritablem ent rencontrer quelqu un lorsqu on le présuppose connu. C e sont nos à priori qui nous empêchent de nous rencontrer vraiment les uns les autres.

1) La guérison (1 à 9a)

“Il y avait une fête des Juifs et Jésus m onta à Jérusalem . Là à Jérusalem , près de la porte des brebis, il y a une piscine. Elle s appelle en hébreu : Bethzatha. Elle a cinq portes. Là gît une foule de

gens faibles, aveugles, boiteux, secs. Il y avait un homme couché dans sa faiblesse depuis 38 ans. Le voyant couché ainsi et sachant que ça durait depuis longtemps, Jésus lui dit : Veux-tu devenir en pleine santé ? Le faible lui dit : Mais moi je n'ai personne lorsque l'eau remue pour me plonger dedans. Le temps que moi j'arrive, il y en a déjà d'autres avant moi. Jésus lui dit : Lève-toi ! Prends ton grabat et promène-toi. Aussitôt l'être humain () devint en pleine santé. Du coup, il prit son grabat et il marchait".

Jean n'invente pas. Cette piscine avait cinq portes. Dans ces portes, gisait une foule de gens faibles, " ", cela veut dire des gens dans leur faiblesse, soit aveugles, soit estropiés, soit secs. On a des difficultés pour traduire " " car "sec" en français, c'est drôle même si ça a plein de sens.

a) la fête des Juifs

"Il y avait une fête des Juifs et Jésus monta à Jérusalem".

1- une fête des Juifs

Cette façon de parler semble étrange. Le premier disciple n'aurait pas dit que c'était une fête des Juifs. Le disciple qui rédige est gnostique de sensibilité et n'est jamais allé à des fêtes juives mais, grâce au premier disciple, il a appris à connaître les fêtes juives.

Jésus était de religion juive et on peut dire que, dans l'ensemble, il observait sa religion. C'est la fête, le rendez-vous avec Dieu, tout le monde y va et il est tout content d'y aller. Nous n'avons pas la même religion que Jésus, nous sommes de religion chrétienne. Les religions sont nombreuses et très différentes car c'est une question de culture. Mais, sans partager la même religion, on peut cependant s'entendre sur l'essentiel.

2- le choix de l'être humain

Jésus est un observant mais la religion ne l'a jamais aveuglé sur le sort des êtres humains. Il trouve même que la religion est assez méchante avec les gens et qu'elle leur fait porter des charges alors qu'on ne bouge pas un petit doigt pour alléger le poids.

Son enthousiasme religieux ne lui ferme pas les yeux. Il a beau aller à Jérusalem, on a l'impression qu'il voit plus les gens à terre que Dieu dans son temple. Il y a ceux qui montent vers Dieu et Jérusalem, et ceux qui ne savent pas, ils sont couchés. Il y a les montants et il y a les gisants. Jésus est parmi les montants mais ses yeux voient les gisants, malades, aveugles, estropiés, desséchés, secs.

Il est devant une double réalité : une réalité d'ordre religieux et une réalité d'ordre humain dans sa misère. Elles sont présentes toutes les deux, elles ne sont pas opposées l'une à l'autre. Jésus se trouve dans la situation où il importe de choisir. Ce qui prime pour lui, ce sont les êtres humains et pas la religion. Il l'a dit de façon lapidaire : "La religion est faite pour l'homme et l'homme n'est pas fait pour la religion" (Mc 2,27). Jésus disait : "Le sabbat est fait pour l'homme..." car à l'époque, le sabbat était le signe même de l'observant. Jean ne cite pas cette parole mais sa tête en est pleine quand il écrit. Il peut y avoir des moments où il faut bien faire un choix. Dans ces cas-là, l'attention aux êtres humains prime et là Jésus a été formel : l'abus de la religion est de préférer Dieu à l'homme. Quand il dit ça, dans son auditoire, il y avait des Hérodiens, des Pharisiens : "Aussitôt ils tenaient conseil contre lui en vue de le perdre" (Mc 3,6). Donc on peut penser rendre gloire à Dieu en blessant ou en tuant l'homme : "L'heure vient même où qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu" (16,2). Que ce soit pour le Dieu de la religion juive, de la religion chrétienne, pour celui de Mahomet..., elles tuent toutes avec un fanatisme extraordinaire.

Le sabbat résume tout dans le domaine religieux juif. Les textes du dernier Isaïe tournent autour du sabbat et son importance par rapport à la terre sainte a donné lieu à un deuxième récit des origines. Dans le premier, Dieu lui-même fabrique Adam; dans le deuxième qui est devenu le

premier, il travaille pendant six jours et se repose le septième qui est le jour du sabbat. Le sabbat devient plus important que la terre sainte car il est universel tandis que la terre sainte ne concerne que les Juifs.

D'un côté une participation à une religion; de l'autre, une attention aux humains dans leur malheur. On peut être dispensé de la religion, on ne peut pas être dispensé de la tendresse à l'égard de ceux qui sont autour de nous, si on veut être disciple de Jésus évidemment. Il ne s'agit pas d'opposer ces deux composantes de la réalité car la Gnose va le faire mais il faut distinguer. Une fois qu'on a distingué, il faut voir ce qui est de l'ordre de l'essentiel et ce qui est indispensable. Cela ressort de l'ensemble de l'évangile de Jean et c'est la première fois dans la tradition judéo-chrétienne que la religion cesse d'être un absolu. Elle doit continuer à rendre service. La religion est nécessaire comme service. C'est comme une bonne politique ou une bonne économie, une bonne religion rend service à l'être humain. La mission de la religion est d'ouvrir l'être humain au transcendant, même si on ne sait pas bien ce qu'est le transcendant. Cela ne veut pas dire que tous doivent faire partie d'une religion.

3- actualité de ce choix

Ce choix est toujours d'actualité. Des êtres de religion, attachés à leur religion "chrétienne", représentants de leur religion, parce qu'ils sont très attentifs à l'état des êtres humains, leur donnent la préférence.

Jacques Gaillot, membre du collège apostolique comme le premier disciple.

On lui dit juste ment que ce qu'il doit faire avant tout, c'est faire bloc. Quand on sert Dieu, ça ne fait aucune difficulté. Il le sait et il n'est pas contre mais il y a quelque chose qui prime. Parce qu'il est disciple de Jésus, il ne peut pas accepter qu'un seul de ces petits soit exclu. Jésus est l'attention à tous, à chacun et à chaque fois. En particulier il n'a jamais exclu personne et il ne demande pas le nom de la maladie ou la condition sexuelle. Il est chaque fois avec quelqu'un et demande : "Comment t'appelles-tu ? quel est ton malheur ?" (comme le disait admirablement Simone Weil).

Drewermann, prêtre.

Il n'a jamais voulu cesser d'être prêtre. Arrivé dans une paroisse, il est allé voir les gens et a constaté que tout ce qu'on lui avait appris, ne lui servait strictement à rien. Alors il est allé faire un peu de psychologie et ça l'aide beaucoup. Il n'a pas renoncé à être prêtre pour devenir psychologue. C'est une chance au contraire car les gens ne savent pas vivre, marcher comme il faut. Il a vraiment aidé des gens à voir, il le sait et c'est pour ça qu'il continue. Il n'y a pas opposition mais il faut choisir. Ce qui prime, c'est l'être humain.

Voilà deux témoins, l'un et l'autre dans une situation difficile. Ces deux hommes sont des témoins, je ne dis pas dans tous leurs actes mais dans l'ensemble car ils réagissent selon l'esprit de Jésus qui est l'esprit de l'abba, l'esprit de la bienveillance, qui ne peut supporter ni l'exclusion ni la souffrance des êtres humains. Ils demandent à la religion de s'assouplir un peu pour tenir compte de ça.

b) des êtres faibles

"Sous ces portiques était couché une foule de gens faibles, aveugles, boiteux, secs".

Il faut faire attention aux mots employés par Jean. Il choisit les mots qui lui permettent le mieux de dire le mystère de l'être humain, l'incapacité de l'être humain en précarité d'être lui-même.

1- la faiblesse

Le premier mot est "faible", quelqu'un qui est faible. On ne peut pas le confondre avec précarité. Dieu seul est hors précarité mais il ne faut pas prétendre savoir ce qu'on dit quand on dit Dieu. Pour Jean, Jésus n'est jamais hors précarité. "Le verbe précarité est devenu", cela ne veut pas dire qu'il était d'abord verbe, ce serait dire des choses qu'on ne peut pas savoir. Cela veut dire que,

avant Jésus, on était tenté de rejoindre Dieu en quittant l'humain. Pour Jean, l'humain dans sa précarité contient une plénitude, un goût, une saveur qui donne accès à celui que Jésus appelle son abba. Sa qualité de fils, il la tient de la qualité de l'abba. On ne peut pas connaître Dieu mais on peut connaître le fils qui renvoie à celui qu'il appelle son père car Jésus ne peut pas employer le mot Dieu.

L'asthénie n'est pas la précarité. Jean voit Jésus "hors faiblesse" car, lorsqu'il le rencontre, il a un certain accomplissement. Comme Bouddha, il a atteint une plénitude et une densité qui font du bien à nous qui sommes avec nos faiblesses. Il ne s'agit pas de prétendre Jésus parfait mais un être comme Jésus a atteint une maturité, une stabilité, une intériorité, une chaleur qui font qu'à son contact, si on a un peu froid, on se chauffe, si on ne voit pas très clair, on commence à voir. C'est ça qui est suggéré.

2- "aveugles, boiteux, secs"

Jean prend trois mots pour caractériser notre faiblesse qui est tout à fait naturelle puisque nous sommes des êtres en précarité. Nous sommes "aveugles, boiteux et secs". C'est intentionnellement que Jean a retenu ces trois dénominations car ça fait signe.

- *aveugles* : pour l'essentiel, ce sont justement des gens qui ont des yeux et ne voient pas. Comme disait Job, pourquoi tu m'as donné des yeux si je ne vois pas où je dois aller : "Pourquoi donner à un malheureux la lumière, la vie à ceux qui ont l'amerume au coeur ?" (Job 3,20). Jésus est très conscient de ça, il ne condamne pas les aveugles et quand on lui demandera : "Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? - C'est pour qu'en lui se manifestent les oeuvres de Dieu" (9,3).

Au contact de Jésus, des êtres ont commencé à voir, leur vie a pris un sens.

- *estropiés* est un mot du premier disciple, c'est une façon juive de voir. Le juif est quelqu'un qui, grâce à la loi, sait où il va, il chemine. Les estropiés sont ceux qui vivent leur vie comme des handicapés. Ce n'est pas de leur faute. Ils tiennent à peine debout et on leur demande de marcher. Jésus le comprend parfaitement.

- *secs* : vidés d'eux-mêmes, tout à fait desséchés, sans intériorité, sans chaleur humaine, sans goût à vivre. Jésus sait que beaucoup d'êtres humains le sont, que chacun l'est souvent au cours de sa vie. Il se fait proche de ses personnes.

L'être humain se montre toujours faible. L'enfant du centurion est à toute extrémité dans sa faiblesse. Lazare est dans une extrême faiblesse. Dans notre petite vie d'homme en précarité, nous ne sommes pas capables de nous débrouiller, nous n'avons pas la force de vivre en précarité, cela nous affole. Jésus a pu rester plein de volonté de vivre parce qu'il s'origine dans l'origine de sa vie : "Il n'y a pas de volonté chez le père qu'un seul de ces petits se perde" (Mt 18,14).

On voit le fils à l'oeuvre quand il se rend proche des aveugles, des estropiés, des secs et on constate que cette présence est bienfaisante, guérissante. Jean-Baptiste attendait l'heure de Dieu, le jugement de Dieu. Il avait pensé, en voyant Jésus, que c'était le moment. Or il apprend ce que Jésus fait, il ne comprend plus, il est scandalisé. Il pensait qu'enfin allait venir l'heure de vérité pour tout le monde. Or il voit Jésus, il est bouleversé et envoie une ambassade. Réponse de Jésus : "Dites-lui ce que vous voyez : les aveugles voient, les estropiés marchent, les secs sont pleins de jus" (Mt 11,4-5) et il ajoute : "Heureux si n'est pas scandalisé !". Le Dieu de Jean-Baptiste était totalement remis en question par le fils qui oeuvre comme il le voit faire par son père. Aux yeux du père, les gens ont besoin d'un peu de chaleur, de lumière, de fraîcheur et, si on peut être un petit rayon de chaleur, une petite goutte d'eau, il est le plus heureux des pères. Le jugement, il ignore ce que c'est. Chapitre 5 : la révélation de Jésus à l'oeuvre montre que le Dieu qui juge n'est pas le père de Jésus. Maintenant on peut garder un Dieu qui juge mais "bienheureux si vous n'étiez pas si attachés à votre Dieu !".

c) un homme dans sa faiblesse depuis 38 ans

“Était là un homme depuis trente-huit ans dans sa faiblesse. Le voyant couché et sachant qu’il était dans cet état depuis longtemps, Jésus lui dit : Veux-tu devenir en santé ?”

Cet homme est couché à cause de sa faiblesse. Il ne sait pas vivre. Jésus le voit. Il avait ce don, il regardait un être et le connaissait : “Il savait qu’il était dans cet état depuis longtemps”. Ce sont des intuitions quand le regard a été habitué à se porter simplement sur ce que sont les êtres humains, sans attendre d’eux qu’ils soient comme ils devraient être. Jésus aurait pu dire : Je suis ton sauveur ! Tu as de la chance. Il dit : “Veux-tu devenir en pleine santé ?”. Jésus le rejoint dans son désir de vivre. Cette volonté de vivre était presque éteinte chez cet homme. Jésus voit sa volonté de vivre malgré son asthénie.

A cet homme qui est à toute extrémité depuis 38 ans, Jésus demande : “Veux-tu ?”. Ce n’est pas Jésus qui va pouvoir vivre pour lui. En entendant ça, tout au fond de lui, cette toute petite volonté de vivre s’éveille. Il avait perdu tout à fait le goût de lui-même et tout à coup il le retrouve. Jésus sait qu’on ne sale pas le sel : “Ayez du sel en vous-mêmes” (Mc 9,50). Mais un être n’atteint sa vérité qu’en présence de quelqu’un qui lui est gracieux : “La grâce et la vérité par Jésus sont devenues”. La loi, c’est à Moïse qu’on la doit mais, seule, une présence permet de devenir vrai. C’est moi qui devient moi mais grâce à une présence. On peut être depuis 38 ans dans une absence de vie quasi totale, ne plus rien voir, ne plus savoir marcher, être sec comme une prison. Jésus voit cette volonté de vivre malgré la faiblesse, il l’éveille, il l’épouse, il la suscite à nouveau. Jean le montre, ce n’est pas un acte magique, c’est une présence qui permet à l’autre de se retrouver, de rejoindre quelque chose en lui qui ne peut pas s’éteindre puisqu’il ne le veut pas. A ce contact, cet homme reprend vie et le voilà sur ses pieds. C’est Jésus à l’œuvre, comme une maman est à l’œuvre pour que son enfant puisse être lui-même et une épouse à l’œuvre pour que son époux ne désespère pas trop de lui-même... On peut être à l’œuvre selon l’esprit de Jésus.

Voilà cet homme en pleine santé ! Il n’est pas guéri, ce n’est pas le mot guérison. Il a retrouvé la volonté de vivre et sa pleine santé. Ce sont les mots employés par Jean.

2) Le désaveu (9b à 18)

Cet homme est content. Il a oublié que c’est le sabbat, il aurait mieux fait de s’en aller discrètement. Quand on est guéri au bout de 38 ans, ce n’est pas tout de suite qu’on pense au dimanche. Il part avec son grabat.

a) Jésus a violé la loi du sabbat.

1- Le sabbat interdit tout travail

“Il ne t’est pas permis de porter ton grabat, c’est le sabbat”. L’homme en prend conscience et dit : “Celui qui m’a guéri, m’a dit de prendre mon grabat et de marcher - Quel est l’humain qui t’a dit de prendre ton grabat et de marcher ? - Celui qui avait été guéri ne savait qu’il était car Jésus avait disparu dans la foule présente en ce lieu”.

Il ne sait pas. Être l’objet d’une guérison, ce n’est pas nécessairement entrer en relation. Il ne faut pas que les guéris se prosternent en remerciements. Ils sont heureux et c’est merveilleux, il n’y a rien à ajouter.

Mais c’est le sabbat : quel est l’homme () qui ose parler quand Dieu dit : Repos ! Conflit entre la parole d’un guérisseur et celle de l’Éternel ! L’homme guéri se renseigne, retrouve Jésus et va le leur dire. “Les Juifs persécutaient Jésus parce qu’il faisait cela le jour du sabbat”. Jésus dépasse les bornes, il doit se soumettre comme tout le monde à la parole de l’Éternel : qu’est-ce qui te permet de dire : marche, quand l’Éternel dit : repos ?

2- la défense de Jésus

“M on abba à m oi, il oeuvre toujours jusqu'au m om ent présent et m oi, je le vois et j oeuvre com m e lui”.

J ai eu pitié, je ne pouvais pas supporter la souffrance de cet hom m e.

Il aurait pu reconnaître qu'il avait violé le sabbat m ais il persiste. “L'erreur est humaine m ais persévérer, c'est diabolique”. Donc il est du diable et c'est ce qu'ils vont dire : “C'est par la puissance de satan qu'il chasse les démons” (Mt 9,34). Pour lui, c'est tout simplement parce qu'il essaie d'être fidèle. Au fur et à mesure qu'il voit les choses qui lui parviennent, il répond à ce qu'il voit, il devient son fils. Il a été bouleversé lorsqu'en pleine maturité, il s'est saisi : “Tu es mon fils bien-aimé”, avec toi, je suis au paradis sur terre et maintenant tu vas leur dire ton expérience, qui je suis. L'intérêt du père, c'est que les êtres humains vivent, voient, dansent, bondissent, soient pleins, juteux. Pour le vigneron, sa gloire, c'est sa vigne; on ne peut pas le comprendre hors vigne... L'homme vivant, c'est la gloire de Dieu ! Cette vision résume bien Jésus : il est fils de son abba et témoin de sa bienveillance inconditionnelle.

Le premier disciple qui était proche des prêtres, des Pharisiens, du temple, s'est éloigné du temple pour être proche de Jésus. Pour découvrir qui est son abba, il faut regarder Jésus oeuvrer. Hors Jésus à l'oeuvre, pas de vision de Dieu ! Sinon, on a une vision abstraite de Dieu et ce Dieu peut être intolérant et demander des choses qui font souffrir. Le père de Jésus en est incapable. Les disciples de Jésus sont acculés à un choix : aller au temple ou avec Jésus. La réaction des responsables sera : “C'était pour les Juifs une raison de plus de vouloir le tuer”.

b) Jésus blasphème

“Non seulement il viole le sabbat m ais il appelle Dieu son propre abba, se faisant égal à Dieu”.

1- se prétendre fils de Dieu

Jésus ne peut avoir une telle prétention. C'est vrai, il a appelé Dieu son propre père. Mais qui est son abba ? “Montre-nous le père et cela nous suffit - Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le père” (Jn 14,8-9), tu m'as vu, tu m'as vu à l'oeuvre, tu l'as vu. Est-ce qu'il est fils de Dieu ? Comme je ne sais pas qui est Dieu, je n'en sais rien. Seuls ceux qui prétendent connaître Dieu, peuvent dire quelque chose d'autre. Jésus révèle le goût de celui qu'il appelle son abba. Or le goût Jésus, c'est sa vitalité, sa fraîcheur, sa bonté, sa bienveillance... Cette découverte n'est pas pour lui seul, il est envoyé pour le proclamer à tous et il ne peut pas faire autrement. Il parle mais c'est le père qui parle.

Ce sont des paroles typiquement johanniques car Jésus ne parlerait pas comme ça. Jean projette ce Jésus, avec ses mots à lui, il dit ce qu'il voit.

Seuls, des non juifs pouvaient dire qu'un homme extraordinaire soit un homme de Dieu. Au pied de la croix, le centurion dit : “Vraiment cet homme était fils de Dieu” (Mc 15,39). Cela veut dire que, pour un païen, la façon dont Jésus était mort signifiait qu'il était “fils de Dieu”. Avec son vocabulaire, dans le style des romains, des grecs, des gens d'Alexandrie, ça veut dire que c'est un être extraordinaire et qu'il y a là quelque chose de Dieu. Marc, qui est un Helléniste, trouve extraordinaire que cet officier ait vu là quelque chose de transcendant. Mais il n'a pas voulu faire dire à un soldat romain : voilà le christ ! Ce n'est pas possible. On ne peut parler qu'avec les mots de sa culture. Parler de Dieu, c'est parler d'une transcendance dont on ignore tout mais à laquelle on est par tout soi-même obligé de faire référence. Cette référence est vraie mais, en même temps, elle se vit dans l'ignorance. Jésus n'était plus au niveau de l'ignorance, il parlait de celui dont il vivait.

2- se faire “l'égal de Dieu”

C'est une calomnie des adversaires de Jésus à l'époque de Jean. Les Pharisiens depuis la destruction du temple sont en train de sauver Israël. Ils essaient de garder l'essentiel et donc ne

peuvent faire attention à Jésus qui demande de relativiser ce qu'ils cherchent à sauver. Ils ne peuvent pas se laisser interpellés par lui et reprochent aux "chrétiens" de faire de Jésus un Dieu.

Se faire l'égal de Dieu, c'est la tentation d'Adam. Jésus n'a jamais cette prétention et il se défend de cette accusation : "N'est-il pas écrit dans votre loi : 'Moi, j'ai dit, vous êtes des dieux ?' (10,34). Paul le dit : "Comportez-vous entre vous comme Jésus qui, se trouvant en forme de Dieu, ne considéra pas comme une proie d'être en égalité avec Dieu mais lui-même s'est vidé ()" (Ph 2,7), il s'est vidé devant le mystère. Cela n'est jamais traduit littéralement. L'expression "étant de condition divine" ne se trouve nulle part dans le texte. Donc c'est une calomnie qui est devenue une théologie.

On ne peut comprendre l'accusation des milieux juifs au début du second siècle. Ils avaient déjà connu un conflit entre les Juifs de la terre sainte et ceux de la Diaspora. En exil, les Hellénistes n'ont pas la même facilité d'avoir une doctrine unifiée et le temple leur est devenu un peu étranger. De ce fait, l'être humain dans son mystère leur devient plus proche. Par réaction, cent ans avant Jésus, la célébration de Pâques, la Haggadah, qui est née à cette époque, passe sous silence Moïse de peur qu'on ne voie en Moïse, "l'homme-dieu". Si on reste dans cette optique, il faut que Jésus soit Dieu avant d'être homme et on peut garder la théologie de "seul l'Éternel".

On a deux sensibilités différentes, celle des gens de Jérusalem et celle de type Étienne, plus ouverte aux fils de l'homme. Quand Étienne va entendre parler de Jésus, il va comprendre que Dieu n'est plus dans "une demeure faite de mains d'hommes" (A 7,48). Il n'aurait pas dû dire cela à Jérusalem. Dans Jean, on se demande si Jésus ne va pas s'en aller "en Diaspora, chez les Grecs, pour les enseigner" (7,35) car il n'a plus aucune chance à Jérusalem. Les Hellénistes vont devenir de plus en plus sensibles à la Sagesse et vont avoir la tentation de relativiser la loi. Sous cet effet, ils appellent certains hommes des hommes bizarres, des hommes divins, des "hommes dieux", c'est le mot que Chouraqui emploie. Pour la tradition des rabbis de la terre sainte, c'est un blasphème. Avec Jésus, on est comme acculé à comprendre Dieu à partir de l'homme, c'est une atteinte portée à l'Éternel.

Jésus à l'œuvre est proche des êtres humains, une présence bienfaisante et guérissante. Cette attitude n'a pas été admise par les autorités car cela s'était passé le jour de sabbat. Il y avait contradiction entre deux paroles, une parole émanant du guérisseur et la parole de Dieu qui disait : aujourd'hui, repos. Pour justifier son attitude, Jésus ne proteste pas qu'il n'est pas contre la loi, contre la religion mais il affirme qu'il agit ainsi parce que ce qui compte pour lui, c'est d'être fidèle à celui qu'il appelle son abba. C'est une question de fidélité et il choisit la fidélité à cet abba.

3) Apologie de Jésus (19-47)

Après avoir vu Jésus à l'œuvre et le désaveu, on a un long discours de Jésus en deux parties, signalées par la même phrase : "Il ne peut pas, le fils, faire de lui-même, rien" (19) et "Je ne peux pas moi, faire de moi-même, rien" (30). Jésus ne s'est jamais présenté comme "moi, je", il le fait plutôt à la troisième personne. Il se désigne comme "le fils" avec ses disciples, "le fils de l'homme" quand il est dans une situation conflictuelle.

C'est une méditation de Jean pour faire l'apologie de Jésus. Il va essayer de comprendre cette attitude de Jésus, cette affirmation de son abba à qui il se veut fidèle, il va essayer de mieux comprendre ce fils et cet abba dont il parle.

a) Premier discours : qui est Jésus ? (19-29)

Pour savoir qui est Jésus, Jean estime que le mieux est de citer des paroles que Jésus a pu dire lui-même.

1) Le fils fait ce que le père lui montre (19-20a).

a) *la norme de l'action du fils*

“Il ne peut pas, le fils, faire de lui-même rien, si ce n'est qu'il voit quelque chose le père faisant”.

Jésus voit son père à l'œuvre. Ce qui le fait agir, c'est d'épouser la façon de faire du père. Marcel Légaut dirait : il discerne quelque chose et il y est fidèle.

- “Il ne peut pas le fils de lui-même rien”.

Cette phrase négative souligne une impuissance dont Jésus était conscient. Il n'est pas le tout-puissant, il n'est pas à l'origine de lui-même, même s'il a rencontré la tentation : “Si tu es fils de Dieu, change ces pierres en pains” (Mt 4,3). Il reconnaît donc son impuissance. C'est une nouvelle affirmation de la précarité. Jésus n'est jamais hors précarité dans Jean. Il ne peut donc rien faire de lui-même. En d'autres termes, on ne devient pas fils à force de se réaliser. Marcel Légaut le dit (dans “Devenir soir”) : “En fait, on peut donner force à sa vie mais ce n'est pas vraiment ça, il faut découvrir le sens de sa vie”. Ce n'est pas moi qui donne sens à ma vie, ce n'est pas moi qui commande. Je dois peu à peu découvrir. Cela viendra jour après jour, avec peut-être des moments d'illumination mais je ne suis pas à l'origine : “il ne peut pas, le fils”.

- “à moins qu'il ne voit quelque chose le père faisant”.

Le fils doit d'abord voir cet homme couché depuis 38 ans et épouser le regard du père.

Voir, ce n'est même pas faire, c'est discerner. Le langage de Jean ici est probablement une parole de Jésus sur laquelle il médite. Il faut discerner une exigence, pour prendre le vocabulaire de Marcel Légaut. Si on discerne une exigence, on n'est pas à l'origine d'une exigence car elle s'impose. Mais on peut la voir. En d'autres termes, le mot fidélité, absent du langage de Jean, essaie de dire ce qui est ici suggéré. On ne commence pas par faire, on discerne et quand on a discerné, alors on fait quelque chose. Le discernement est premier, il faut d'abord voir.

- “Ce que en effet celui-là fait, cela le fils pareillement le fait”.

En grec, “*ὅτι ὁ ἵδιος ἔργον ἔποιε*”, cela veut dire : “quoiqu'il fasse, peu importe quoi”. On renvoie à quelqu'un qui est à la fois loin et proche, qui n'est pas soi.

“Quoiqu'il fasse, cela le fils pareillement le fait”. C'est une insistance pour essayer de s'écarter le moins possible de ce qui est discerné. Comme il s'agit d'exigence qu'il faut voir par soi-même, ça n'aura jamais la précision d'une loi. Mais on sent bien le sens. On peut donc être étonné de ce que l'on voit faire. On peut être habitué à voir quelqu'un faire la même chose pendant des années et tout à coup il change mais, “quoiqu'il fasse”, aussitôt, il y a une fidélité qui n'hésite pas. On peut le voir dans la vie de Jésus. Il a l'impression qu'il doit commencer une mission, il la commence. Il sent que ça ne tourne pas, il la termine. Il ne s'obstine pas à ce qu'il a commencé. Quoiqu'il arrive, il faut être en mesure d'y adhérer. C'est ça, être fidèle. En voyant le fils à l'œuvre, en voyant le fils fidèle, on aura peu à peu une image de son abba. C'est pour ça qu'il dit à Philippe : il y a si longtemps que je suis avec vous, tu vois comment je fais, comment je réagis, comment je vis, comment je parle... ; donc tu as vu qui est le père. L'accès au père n'est pas possible en soi : “Dieu, personne ne l'a vu jamais”.

b) *la relation au père*

“Le père en effet aime le fils et à celui-ci il montre tout ce qu'il fait lui-même”.

Petite phrase qui, à mon avis, peut se rattacher à des phrases que Jésus a pu prononcer, des “ipsissima verba”, des paroles que Jésus risque d'avoir dites, sans avoir aucune certitude.

Pour comprendre qui est le père, il faut voir le fils à l'œuvre mais le fils lui-même a dû dire à des moments d'intimité pourquoi il agit ainsi : il n'est pas à l'origine de ce qu'il fait, il y a quelqu'un à qui il essaie d'être fidèle. Jésus commence par vivre et agir puis il éclaire ce qu'il dit et essaie de faire mieux comprendre cette vie. Il ne faut jamais inverser. On le voit dans une situation concrète, il est dans une rue, il voit quelqu'un couché, il l'aide à redevenir lui-même et malheureusement pour lui, c'est un jour où cela ne doit pas se faire. C'est dans la vie. Ce n'est pas selon une loi explicite car, dans l'ensemble, Jésus est un observant, il respecte le sabbat mais de temps en temps, selon Marc Llégal, il fait exprès pour faire apparaître l'essentiel.

Ici nous sommes non seulement initiés à la fidélité de Jésus pour comprendre celui à qui il est fidèle mais nous sommes initiés à la bienveillance du père, à l'eudokia. Jésus se sent l'objet d'une grande bienveillance car "son père l'aime et son père lui montre". Il l'aime tellement qu'il lui montre tout : "Je te célèbre, père, car il y a des choses que les sages et les savants ne voient pas, toi tu les montres à des petits nourrissons" (Mt 11,25). Il ne se réjouit pas de ce que les sages ne voient pas, il se réjouit surtout parce que des gens tout simples parviennent à voir car il les aime et un esprit d'enfance correspond exactement à cette bienveillance. C'est pour ça qu'il dit : "Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, sûrement vous n'entrez pas dans le royaume" (Mt 18,3), vous ne pouvez pas faire l'expérience de cette bienveillance.

Pour comprendre cette phrase (selon Dodd), il ne serait pas inutile de voir l'enfant Jésus avec son père Joseph qui l'a initié au travail de charpentier. Jésus a cherché ses mots dans son expérience d'enfant. Il peut le faire car il a la chance d'avoir un père dont il a une image très positive, sinon il ne songerait pas à appeler Dieu son abba. Le premier souvenir qu'on a gardé dans notre tradition, c'est Jésus resté au temple. Sa maman est assez inquiète et c'est normal : "Pourquoi as-tu agi ainsi envers nous ?" (Lc 2,48). On ne voit aucune inquiétude chez son papa, très calme. Elle essaye de l'avoir de son côté : "Ton père et moi, tourmentés, nous te cherchons". À ce moment-là, on imagine Joseph et son fils en présence l'un de l'autre, se regardant sans mots dire : c'est maman ! Un enfant compris de son père. Lorsque Jésus revient à Nazareth, ses compatriotes disent : "N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie ?" (Mc 6,3). Cette scène montre que son père est mort depuis longtemps et éclaire des paroles à ses disciples dans l'épreuve : "Il est avantageux pour vous que je m'en aille" (Jn 16,7) car il a une expérience d'adolescence sans présence encombrante paternelle. Cela nous permet vraiment de comprendre pourquoi Jésus peut se montrer aussi radical : "Qui aime son père et sa mère plus que moi, ne peut être mon disciple" (Mt 10,37).

Jésus a dû communiquer de telles paroles à des confidents qui l'accueillaient chez eux, Nicodème, Marie... À table, il a le temps de se révéler un peu dans son intimité. Alors il dit des choses simples, il ne fait pas de théories, il suggère à partir de la vie : une brebis égarée, une femme qui a perdu une drachme. Ces images sont des images de sa vie. Il ne sait pas ce qu'est la théologie. Jean a parfois la tentation de faire de grandes phrases. Ce n'est jamais le cas de Jésus. Il parle toujours avec des paraboles, des allusions à la vie quotidienne.

2) Le fils fait des œuvres plus grandes (20b-23)

"Mais il lui montrera des œuvres encore plus grandes que ces œuvres-là afin que vous soyez dans l'étonnement".

Jean a commencé par une méditation du premier disciple. Maintenant il se met à réfléchir là-dessus et va en dégager les idées. Quand il parle "des œuvres encore plus grandes", c'est une façon de dire qu'il en tire des leçons universelles. Ces phrases ne sont plus du tout des paroles de Jésus.

Il s'agit maintenant d'apprendre qui est ce père de Jésus qu'on ne peut connaître qu'à partir de Jésus à l'œuvre et de certaines de ses paroles. Jean en tire comme théologien deux affirmations capitales : le père fait vivre et le père ne juge pas.

Cela va être répété huit fois dans les versets qui suivent. Jean voit la totalité de la vie de Jésus qui a été éliminée et que cette élimination n'a pas réussi. Donc le père à l'œuvre n'est pas arrêté par

les échecs, il peut aller même jusqu'à susciter des morts. Beaucoup de théologiens disent qu'on ne doit pas aller jusque-là mais qu'il s'agit de gens qui sont morts spirituellement, qui sont endormis. Il n'y a pas de limite à cette volonté de faire vivre. Tout être humain est capable d'être éveillé à la vie.

a) *faire vivre*

"D'ailleurs le père réveille les morts et vivifie, le fils aussi vivifie ceux qu'il veut".

Puisque le fils fait tout ce que fait le père, "le fils fait vivre ceux qu'il veut". Au point de vue théologique, il y aurait ceux qu'il veut et ceux qu'il ne veut pas. Pour Calvin, c'est une phrase en or. Or Jean ajoute : "Mais, je ne peux rien faire... , parce que je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé" (30). Cela veut dire que la volonté de Jésus est d'épouser celui qui fait vivre. Il a vu cet homme qui depuis 38 ans ne vivait plus bien, il veut qu'il vive et cette volonté n'est pas d'abord la sienne, c'est celle de son père. Chaque fois que nous voulons faire vivre, nous avons des chances d'être dans l'esprit de Jésus et d'agir selon son abba.

b) *ne pas juger*

"En effet, le père ne juge personne; toutefois le jugement dans sa totalité, il l'a donné au fils".

Le père ne juge pas mais désormais tout cela est délégué au fils. Or en cinq endroits différents, Jean montre que le fils ne juge pas. Il faut donc essayer de comprendre ce qu'il veut dire.

Le jugement en grec est "κρινω". Dans un contexte d'autorité, juger, c'est regarder l'autre, le juger et le condamner. Or Jésus répète sans cesse : "Ne jugez pas ! (Mt 7,1)". A l'Allah, un grand mystique de l'Islam, a été condamné comme Jésus parce qu'il se prétendait "un avec son bien-aimé". C'était porter atteinte au "seul Éternel". Lui aussi avait vécu cette mystérieuse unité entre lui et celui qu'il appelait son bien-aimé. Avant sa mort, il a dit : "Mais, j'ai reçu le livre de Mahomet; c'est Mahomet qui m'a donné le livre mais c'est Jésus, mon juge". Juger n'a pas le sens de condamner.

Le jugement donné au fils se comprend dans un contexte juif (mais aussi bouddhiste). Bien juger, c'est bien vivre, c'est vivre juste. Il ne suffit pas de faire vivre comme on fait vivre des champignons, il faut encore que la vie soit juste. Le père fait vivre et, en même temps, il donne à son fils, sans réserve, ce discernement qui fait que sa vie est juste. Si elle est juste, quelque part elle va nous juger. Le fils ne peut pas acquérir cette justice par lui-même, être saint et parfait. En faisant vivre son fils selon sa volonté, le père lui a donné cette bienveillance qui accompagne la fidélité et qui permet à cette fidélité d'être juste. C'est ça, le jugement donné au fils.

c) *le fils donne ainsi accès au père*

"afin que tous honorent le fils, comme ils honorent le père. Ne pas honorer le fils, c'est ne pas honorer le père qui l'a envoyé".

C'est reconnaître la réussite d'une éducation, une vie juste qui déclenche vraiment l'admiration. Pour Jean, celui qui ne peut pas honorer le fils, faire cet homme au fils, n'est pas capable de rendre hommage au père qui l'a envoyé car "personne n'a vu Dieu jamais". L'accès au père, au sens d'abba, n'est vraiment possible que par une connaissance de Jésus.

Donc il faut discerner et ça prend parfois un certain temps parce qu'on ne voit pas toujours pourquoi Jésus fait ceci ou cela mais ce n'est sûrement pas à nous de dire quelles sont les normes justes. Avec Jésus, il n'y a pas de norme, il n'y a pas de loi. C'est une question d'être initié à une fidélité, à un discernement qui fait qu'on adopte l'attitude qu'on doit adopter. C'est en d'autres termes : se laisser engendrer et ainsi avoir peu à peu accès à celui qui est notre origine. Peu importe les mots !

3) Adhésion à Jésus (24)

“A m en, am en, je vous dis, celui qui entend m a parole et adhère à celui qui m envoie, a vie qui demeure et en jugem ent ne va pas m ais il est passé de la m ort à la vie”.

- “A m en, am en, je vous dis”.

Cela veut dire : je recommence un autre groupe de paroles. Si on est parvenu à entrevoir qui est Jésus, on est invité à adhérer à Jésus. On ne peut pas adhérer sans avoir vu. Or on ne peut pas m ontrer Jésus, il faut faire entrevoir de quelle vie il s agit. Cette adhésion va évidem m ent poser problème car suivre Jésus dans sa fidélité, commencer à vivre selon la fidélité de Jésus, ne donne pas la garantie que la religion va toujours être d accord.

- “le entendant m a parole et croyant à celui qui m a envoyé”.

“Entendant et croyant”, les m ots sont voulus : ce qu on entend vient par ce que Jésus dit et notre adhésion ne va pas à Jésus mais à celui à qui il est fidèle et qui est présent dans le fils fidèle. O n adhère à celui qui l envoie et non à Jésus seul. O n adhère à Jésus parce qu on discerne le fils à l oeuvre dans sa fidélité à celui dont il est de plus en plus rempli.

Cette façon de parler vient d une pratique. Le m essager est envoyé et ce qu il dit n est pas ce qu il pense m ais la parole du roi qui l envoie. Selon une optique d autorité, le m essager est appelé à l inexistence car il n est là que pour faire entendre le m essage du roi. D onc s il pouvait ne pas être là, ce serait encore m ieux. Seule im porte la parole royale, la parole de D ieu. C e n est pas faux car ça perm et effectivement d entendre certaines paroles. C est l optique qu on trouve dans les actes. Lorsque Pierre et Jean guérissent un im potent devant la Belle Porte du tem ple, ils disent : “Q u avez-vous à nous regarder, com m e si c était par notre propre puissance ou grâce à notre piété que nous avons fait marcher cet hom m e ?” (A a 3,12), nous n y som m es pour rien, “c est la foi en Jésus qui l a rétabli en pleine santé”. C est typique et ça a traversé les siècles : nous n y som m es pour rien. A ce moment-là, on peut transmettre une vérité qui ne va jamais changer car nous n y som m es pour rien. Dès lors, on touche une vérité éternelle qui doit rester éternelle, une parole de Dieu qui doit rester la parole de D ieu car seul l É temel dit des choses qui sont éternelles. A cause de l expérience qu on a de Jésus, la tradition d autorité est en train de m ourir. C est grave pour les responsables religieux.

O n a toujours lu la tradition de l am i tém oin selon la tradition d autorité et on ne voit pas l originalité des tem es utilisés par Jean. Jésus parle et on adhère à celui qui l a envoyé. On ne peut pas parler d un m essager qui est à plat ventre devant son roi. Il n y a que l enfant de son père qui peut dire des choses comme il faut parce que, par son devenir propre, par sa fidélité, il est la garantie qu on puisse voir un peu qui est son père. Selon cette tradition, la fidélité du fils est la voie d accès à la vérité du père. O n peut accéder à celui que Jésus appelle le père m ais il n est accessible que par ce fils qui nous le manifeste dans sa vie. Donc on ne peut pas évacuer le fils, on n a accès que par le fils et on est invité à adhérer et à vivre en conséquence. C est le choix qui est proposé par le verset 24 : “Il est passé de la m ort à la vie”, si on fait cela, dit Jean, on est passé de la m ort à la vie.

- “a la vie qui demeure” ().

Toute l histoire des êtres hum ains s achève par une ère finale. Il y a une vie qui passe et une vie qui demeure. Jésus le dit en paraboles : “Faites-vous des bourses qui ne s usent pas... où ni voleur n approche ni m ite ne détruit” (Lc 12,33). Il faut tisser ce qui demeure. Jean le dit avec un vocabulaire plus théologique. On adhère donc et cela va faire vivre et entrer dans quelque chose qui demeure.

- "en jugement, il ne va pas".

Alors on ne va plus au-devant d'un jugement, c'est fini. Jean-Baptiste et toute la tradition d'Israël avaient habitué les gens à aller au-devant d'un jugement dernier : "Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, va être coupé et jeté au feu" (Mt 3,10). En voyant Jésus à l'œuvre, il se demande ce que c'est et Jésus répond : "Allez dire à Jean-Baptiste ce que vous voyez et entendez : les aveugles voient, les boiteux marchent... Heureux, Jean, si tu n'es pas scandalisé !" (Mt 11,4-6). Matthieu va revenir avec ça car il a l'impression que, s'il n'y a plus de jugement dernier, les gens ne vont plus prendre leur vie au sérieux. Mais cela ne relève pas de Jésus. D'ailleurs il avertit : "Tout scribe devenu disciple du royaume est semblable à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien" (Mt 13,52).

Il faut évidemment discerner, reconnaître celui à qui on adhère, qui est présent dans celui qui parle en son nom, qui agit dans la fidélité à celui à qui il se réfère sans cesse. Alors est-ce le Christ ou pas le Christ ? "Jusqu'à quand tu vas nous faire languir ? Si tu es le Christ, dis-le nous clairement" (10,24). Il avait déjà répondu : "Pour commencer, cela même que je vous dis" (8,25). Pour commencer, si vous voulez savoir qui je suis, cela même que je vous dis. Cette parole a le gros avantage de nous dire que, dans la mesure où quelqu'un est vraiment devenu lui-même, il révèle "celui qui est de moi, qui n'est pas sans moi mais qui n'est pas que de moi". Jésus, une fois qu'il commence sa mission, a déjà cette garantie, cette plénitude, d'être celui qui fait connaître celui qu'il appelle son abba.

Jésus est tout entier dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes. Il faut comprendre ce qu'il dit, ce qu'il fait, c'est la seule façon de le connaître. A certains moments, il fait des gestes ou dit des paroles où il se résume tout entier lui-même. Juste avant d'être éliminé, il a un de ces gestes, le lavement des pieds. S'il avait été le Christ, il aurait dit : mettez un petit fauteuil et alors vous comprendrez que je suis celui qui est assis à la droite du père. Nous en sommes toujours à Jésus assis sur un trône. Le pain rompu est un autre geste de ce type-là où il est tout entier, donné sans réserve, sans rien retenir.

Lorsque Jean voit l'ensemble de la vie de Jésus, Jésus accompli, il dit que c'est la parole, le verbe, la manifestation que nous attendions. D'où le cri : "Le verbe précarité est devenu". On n'imaginait jamais le verbe que dans sa toute-puissance, une vision qui n'est pas fausse mais qui est encore abstraite.

4) L'heure vient (25-29)

a) *la voix du fils engendre la vie*

"Amen, amen, je vous dis que l'heure vient et c'est maintenant où les morts entendront la voix du fils et l'ayant entendue, vivront".

De nouveau ça veut dire : on recommence une nouvelle méditation. L'heure de passer de la mort à la vie, l'heure d'une adhésion qui change tout, qui fait adhérer à la vie qui demeure et éloigne le coup d'un jugement, "je vous dis que c'est maintenant", c'est-à-dire que cela peut arriver à tout moment. Il est donc possible d'avoir une adhésion, une expérience de relation qui dispense du jugement.

b) *la voix du fils entraîne le jugement*

"Ne vous étonnez pas parce que vient l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et s'en iront, les uns ayant fait le bien, pour une résurrection de vie, ceux par contre ayant fait le mal, pour une résurrection de jugement".

Si cela ne vous est pas encore arrivé, ce sera au jugement dernier. Jésus reprend l'idée juive qu'il y a un jugement qui sera résurrection de vie pour les uns mais non pour les autres. Or la

rencontre de Jésus montre que le père ne juge pas : "Il fait lever son soleil sur les justes et les injustes". Donc le jugement est définitivement balayé. Cependant on est toujours tenté de se juger sur la base de ce à quoi on se sent appelé, on sera toujours moins aimant qu'on ne le désire. Comme Pierre, on est bien décidé : "Je donnerai ma vie pour toi" (13,37) et devant la réalité... Jésus a dit deux fois "non" à Gethsémani. Si l'heure du jugement n'est pas encore venue, ce sera à l'heure dernière car, tant qu'on a peur, ce n'est pas encore l'heure.

b) Deuxième discours : le témoignage (30-47)

Le deuxième discours se situe dans une autre perspective : accepter le témoignage de Jésus, c'est affirmer la véracité du père.

1- Jésus ne donne pas son propre témoignage (30-32).

"Je ne peux, moi, faire de moi-même rien ; comme j'entends le juge, mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Si moi, je témoigne au sujet de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai".

Ouvrer, c'est juger, c'est agir juste. Un être devient lui-même au bout d'un long cheminement. Alors il est en vérité, il peut agir juste. Jésus est arrivé à une telle fidélité vis-à-vis de son père. Et parce qu'il est juste, il devient notre juste juge. Le juste n'a donc aucun jugement.

C'est une parole de Jean, non de Jésus. Il veut nous faire comprendre que Jésus, qui est contesté, désavoué, a cependant raison, son action est juste. Mais il ne peut pas se défendre seul.

2- le témoignage de Jean-Baptiste (33-35).

"Un autre témoigne au sujet de moi et je sais que son témoignage sur moi est vrai".

Jésus renvoie à un ami témoin, Jean-Baptiste, et à d'autres qui font toujours référence à Jésus. Jean a dit la vérité car ses auditeurs en ont tiré chaleur et lumière "pour une heure", cela n'a duré qu'un temps. Jésus n'attache pas d'importance au témoignage d'un homme.

3- le témoignage des oeuvres (36).

"Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean-Baptiste ; les oeuvres que le père m'a données afin que je les achève, les oeuvres que je fais témoignent au sujet de moi que le père m'a envoyé".

Ce que Jésus fait, sa façon d'être vrai, d'être proche de chacun, de n'exclure personne, de tenir tête aux puissants quand ils ont tort, sa façon de servir... Ses oeuvres témoignent pour lui car il fait ce que le père lui a donné de faire et ce témoignage va plus loin que celui de l'ami témoin.

4- le témoignage du père (37-38).

"Le père qui m'a envoyé, a témoigné au sujet de moi".

Il y a un témoignage déterminant. Les disciples en ont fait l'expérience. Ils ont vécu avec Jésus, ils ont souffert de son élimination et ils découvrent qu'en dépit de cette élimination, il leur parvient encore. Le verbe grec "a témoigné", au parfait, signifie que ce témoignage est définitif, l'élimination a échoué.

5- le témoignage des écritures (39-40).

"Vousscrutez les écritures... , elles rendent témoignage de moi".

Les écritures peuvent aider à comprendre Jésus mais, au lieu de ça, on y cherche la vérité, "une vie éternelle". Jésus a pris conscience qu'il se sépare de son milieu et de sa religion, il ne s'appuie pas sur les écritures.

6- la gloire (41-44)

“D e la part des hum ains, je ne reço is pas de glo ire”.

Dans une cité comme Jérusalem, il y a des personnages qui com ptent et d autres qui n ont aucun poids.

Cela signifie que Jésus ne veut pas être du côté des personnalités car cela ne rend pas témoignage à la fidélité, cela fait passer pour extraordinaire. Il avait rencontré quelques-uns de ces personnages : Nicodème, le grand-prêtre Anne, le prem ier disciple... Ces gens n aim ent pas vraim ent D ieu “V ous n avez pas en vous l am our de D ieu” car ils ne cherchent pas la glo ire de D ieu mais la leur et ne peuvent pas aider les petits. Jésus est proche des gens qui ne comptent pas.

7- Moïse (45-47).

“S i vous croyiez en M oïse, vous croiriez en m oi”.

Jésus n est pas leur accusateur. Ils se prétendent les héritiers de M oïse, de la loi et, par là, ils se jugent eux-mêmes par leur attitude.

Donc les oeuvres accomplies par Jésus sont le seul témoignage de son statut de médiateur de la vie qui demeure.

B) Jésus Pain (Chapitre 6)

Les chapitres 5 et 6 sont deux regards, deux méditations concernant Jésus.

Le chapitre 5 présente Jésus dans sa fidélité à son père et dans sa confrontation avec la religion établie. Jésus prend distance par rapport à sa religion par fidélité intérieure. On rencontre Jésus et on le discerne en le voyant à l oeuvre. Il suffit de le voir vivre concrètem ent à la piscine de Bethzatha et les critiques qu il s attire. Jésus n'est pas une icône ni une lum ière qui vient d en haut. Jésus à l oeuvre perm et de discerner le fils, indissociable de celui qui bénéficie de son oeuvre et de celui dont il tire sa façon d être et de vivre. C est une relation triangulaire : Jésus, son abba et cet homme dont la volonté de vivre semblait morte depuis 38 ans.

Une fois réalisés ce discernement et cette rencontre, ce fils va devenir un pain de communion. C est le chapitre 6 où Jean m édite sur cette présence comme principe de communion, comme pain dont la com m unauté se nourrit à partir d un partage, grâce à un garçon prévoyant qui ne garde pas pour lui seul ses pains et ses poissons m ais accepte d en faire bénéficier les autres.

Le chapitre 5 est une m éditation sur le baptêm e. Jean part d un récit qui convient parfaitement : il s agit de plonger quelqu un dans la piscine. Pour célébrer la venue d un nouveau, on le plonge dans l eau, dans une aventure avec Jésus. M ais “celui qui s est baigné n a pas besoin de se laver” (13,10), si ce n est les pieds puisque Jésus vient de leur laver les pieds. Les disciples ont com pris ces textes dans un sens littéral. Jésus avait précisé à Nicodèm e qu il faut renaître de l eau et de l esprit. On ne renaît pas seulem ent avec un peu d eau. Toute célébration doit être une figure spirituelle. Nous avons besoin de signes et besoin de célébrer mais, si on croit que la célébration suffit pour faire des fils de D ieu, on n a pas com pris Jean.

Le chapitre 6 est une méditation sur l eucharistie. La tradition sur le pain est double : le dernier repas et la multiplication des pains. Dans la multiplication des pains, Jésus prend le pain, le rompt et le fait distribuer, com m e s il était en train de faire une célébration eucharistique. Jean n a gardé que la m ultiplication des pains car c est une plus ancienne trad ition.

Ce chapitre comprend :

- 1- un double récit : la multiplication des pains (1-15) et la marche sur les eaux (16-25),
- 2- une méditation-dialogue sur le vrai pain (26-65)

1) Les deux récits d'introduction (1-25)

Jean raconte deux récits qui sont liés d'une façon indissociable pour lui mais également chez Marc et Matthieu, car ils sont à l'origine de notre histoire à la suite de Jésus. Seul Luc ne reprend pas la marche sur les eaux car il privilégie l'expérience de Céléphas dans le récit des disciples d'Emmaüs où il raconte le désarroi des Galiléens et leur transfiguration par le partage du pain.

Jean reprend et développe ce témoignage car il décrit l'expérience fondatrice vécue par les premiers. Dès le début, la rencontre de Jésus est une expérience dense, merveilleuse, c'est l'abondance d'un pain qui nourrit, une multiplication incessante. On a donc un premier récit de partage qui se passe de jour, sur une montagne, un appui solide où on se trouve avec Jésus. Puis, "le soir venu", c'est la disparition de Jésus, l'angoisse de la nuit, la mer agitée qui menace de tout engloutir, un désarroi troublant et des compagnons "tourmentés pendant qu'ils ramaient" à contre-courant (Mc 6,48).

C'est le vécu des premiers disciples, des moments éprouvants, une expérience de bonheur et l'élimination de celui qui est à l'origine de ce bonheur, l'impression que c'est la fin, la noyade. Et puis ils font l'expérience de l'inouï. Jésus est là, près de la barque : "Ayez confiance, je suis. Il monta près d'eux, le vent s'apaisa et tout à fait extraordinairement en eux-mêmes ils étaient stupéfiés" (Mc 6,51).

a) La multiplication des pains (1-15)

1- le contexte (1-3)

"Après cela Jésus s'éloigna au-delà de la mer de Galilée de Tibériade".

Jésus s'était rendu à la fête des Juifs mais sa façon d'être vis-à-vis des faibles a provoqué de violentes réactions de la part des autorités religieuses. Il est amené à prendre ses distances et "s'éloigne au-delà de la mer de Galilée" car, pour les premiers témoins, André, Pierre et les autres, c'est la mer de Galilée. Pour ceux qui ont une villa sur ses bords, comme le premier disciple peut-être, c'est le lac de Tibériade. Jésus quitte Jérusalem pour la Galilée des nations, comme on l'appelle, donc vers un horizon un peu plus ouvert, universel.

"Une grande foule le suivait à la vue des signes qu'il opérait sur les malades".

Les gens ont vu ce qu'il faisait en faveur des faibles. Ils sont frappés parce que, entre l'observation des lois de la religion et la souffrance des malades, Jésus choisit l'être humain. C'est la raison pour laquelle ils le suivent. Jésus ne s'oppose pas par principe à la religion mais il montre ses préférences et cela, la religion ne l'accepte pas, pas davantage aujourd'hui qu'hier.

Donc les gens le suivent. Ce sont des "faibles, des aveugles, des boiteux et des secs". Jésus leur redonne le goût de vivre mais cela n'a rien à voir avec une rencontre, une relation "Celui qui avait été guéri ne savait pas qu'il était", il est le bénéficiaire simplement. Pour pouvoir entrer en relation, il faut d'abord être guéri sans doute mais la rencontre est quelque chose de mystérieux et celui qui n'est pas bien dans sa peau ne peut pas vivre de bonnes relations.

"Jésus gravit la montagne et s'y assit avec ses disciples".

Il va sur la montagne. Tout le monde est assis par terre, les uns à côté des autres. Il n'y a pas de trône, même s'il y a une petite élévation, on est sur une montagne. La montagne, c'est être élevé dans ce qu'on a de mieux, le Sinaï en est le signe. Lorsqu'on est guéri, il faut ensuite accéder,

monter vers son propre mystère. Jésus est assis avec tout le monde, il est avec les siens. C'est important pour Jean car il voit là se dessiner une nouvelle situation : Jésus avec les siens d'un côté, la religion de l'autre.

2- mutation et dialogue (4-10)

“La Pâque, la fête des Juifs, était proche”.

Dans cette situation d'éloignement, dans la montagne, la religion reste présente. Jean et la communauté ne sont pas contre la religion, ils ne la démolissent pas mais ils ont pris quelque distance. Cependant cette réalité reste : c'est la fête des Juifs, c'est le rassemblement d'un groupe bien défini. C'est le grand pèlerinage à Jérusalem ou à Rome.

“Lévant les yeux et voyant qu'une foule nombreuse vient vers lui”.

Mais il lève les yeux et il voit que l'horizon est beaucoup plus vaste. Une religion n'est jamais qu'une religion, une partie de l'histoire des humains. Pour le voir, il faut lever les yeux. Si on regarde au ras des pâquerettes, on ne voit que le temple. En levant les yeux, on voit toute cette foule qui vient, qui est appelée à venir. Jean, le grand prêtre de Jérusalem, se souvient des anciens pèlerinages, des foules qui montaient à Jérusalem. Maintenant il lève les yeux et voit qu'elles ne se dirigent plus vers Jérusalem mais vers Jésus. C'est une mutation. Cela n'a l'air de rien mais ça change tout. Il voit, il décrit, il assiste à cette mutation. Il n'y a pas d'agressivité. C'est une évocation, c'est la Pâque, les pèlerinages commencent, Jérusalem va passer de 50 à 500 000 habitants. Il lève les yeux et il voit que ces gens viennent vers Jésus.

“D'où pourrions-nous acheter du pain pour leur donner à manger?”.

La question est posée à Philippe. Au début de l'évangile, il y a la rencontre de Jésus et André, les Galiléens puis celle des “intellectuels”, Philippe. André et Philippe réapparaissent dans ce récit, la communauté initiale et la communauté johannique. Il n'y a pas opposition mais ici, on est dans la tradition johannique et on parle d'abord de Philippe.

Jésus s'adresse donc à la communauté johannique : “D'où achèterons-nous ?” (), d'où cela viendra, d'où va-t-on tirer ? Le mot qu'il emploie ne se trouve pas dans les autres évangiles (le marché), sur quel marché trouver du pain pour tant de monde “afin que mangent ceux-là” ? Nous sommes un tout petit groupe et nous n'avons rien à donner à manger aux autres. Il pose la question. Ce n'est pas seulement un problème économique. Jésus n'est pas là pour régler ces problèmes. Mais s'il y a quelque chose à faire, il faut le faire. La multitude est encore loin mais il faut savoir où on pourra trouver du pain. Si on est avec Jésus, avec le fils, on trouvera celui qu'il appelle son abba. Jésus au milieu de nous initiera à cette origine et fera en sorte que personne ne soit exclu. La suite du récit va le montrer. Mais pour le moment, c'est une question piège.

“Il disait cela pour le mettre à l'épreuve”.

Jésus n'est pas un maître qui met son disciple à l'épreuve, comme cela existe dans d'autres traditions.

L'épreuve, c'est de nourrir tant de monde avec notre petite religion. Il faut une mutation, un élargissement. L'épreuve, c'est de se détacher d'une croyance pour entrer dans une nouvelle réalité qui est vivante dans cet être en précarité et qu'on ne trouve plus dans un temple.

“Lui en effet savait ce qu'il allait faire”.

Pour Jean, Jésus “sait ce qu'il va faire”, Jésus sait tout d'avance. Les disciples voudraient savoir ce qu'il sait, vivre de ce dont il vit. Ils ont l'impression qu'il sait et qu'il suffirait de savoir comme lui pour s'en sortir eux aussi. Ils sentent qu'il y a en Jésus une densité d'expérience à

laquelle ils voudraient avoir accès. C'est une épreuve car, comme Nicodème avant sa rencontre de Jésus, ils croyaient tout savoir : Père, Fils, Saint Esprit, Incarnation, Rédemption...

Pour Jean, il ne s'agit pas d'arriver à une sagesse qui permettrait de savoir, c'est une épreuve de relation qui conduit à un autre savoir, essayer de savoir qui il est. Jean, suite à sa rencontre avec le premier disciple, a été mis dans un état de conversion totale par rapport à sa conception "mystique", un peu abstraite, de la sagesse éternelle, pour entrer dans la précarité avec Jésus. Il écrit son témoignage de disciple. Il n'a pas le souci de reconstituer un Jésus objectif, historique. Ce dialogue entre Jésus et Philippe ne se trouve que chez Jean et est l'interprétation de Jean en fonction de ce qu'il a compris et non pas nécessairement de ce que Jésus savait à ce moment-là.

"Faire", c'est Jésus à l'œuvre. On voit de nouveau le fils à l'œuvre. La première fois, le "fils à l'œuvre" a permis de le reconnaître. Ici le fils à l'œuvre parmi les siens permet de comprendre comment il veut les éveiller à ce qu'ils doivent faire. Ce dialogue avec Philippe montre que manger ne veut pas dire manger, pain ne signifie pas pain, acheter n'envoie pas au supermarché. Si on prend les mots au sens littéral, comme on l'a fait trop souvent, ça devient incompréhensible. Philippe répondra au niveau des sous.

"Deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun d'eux reçoive un petit bout" ().

On ne peut faire tout ce qu'on peut pour que chacun ait quelque chose, ce ne sera jamais qu'un petit bout, on sera toujours en déficit, l'être humain ne sera jamais rassasié dans ce domaine où le "toujours plus" domine. Jésus ne peut être compris à un niveau économique. Son rôle, sa présence, son action ne relèvent pas de ce domaine.

Ce dialogue est un reflet des questions, de la méditation propre à la communauté johannique. Or cette communauté a connu Jésus parce qu'elle a recueilli le témoignage des Galiléens, André et les autres qui ont raconté la multiplication des pains. Sans eux, ils ne peuvent savoir qui est Jésus.

"Un disciple, André, le frère de Simon-Pierre, dit : Il est un jeune enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons".

On retrouve la situation initiale, telle qu'elle s'est passée au bord du lac. Jean mélange toujours ce qu'il a reçu à ce qu'il médite. Ils étaient là, il y avait beaucoup de monde et ils avaient été très imprévoyants. Un petit garçon prévoyant leur a donné cinq petits pains et deux poissons et grâce à lui, on a pu manger.

"Mais qu'est-ce pour tant de monde ?". Ils sont nombreux, cinq mille; ça a commencé avec cinq mille et maintenant on est encore plus nombreux. Que faire pour tant de monde ? Sans doute rien. Offrir un petit bouquet de fleurs, ce n'est rien et c'est beaucoup. C'est à cela que Jésus initie. "Pour autant que vous avez fait à un seul de ceux-ci, mes frères les plus petits..." (Mt 25,40). C'est petits riens qu'on fait les uns pour les autres, c'est l'important si on est dans ce rien. C'est ce que Jésus apporte aux siens avec cette finesse qui lui est propre, car ce rien ne vient même pas de lui. Ce qu'il donne lui vient d'un petit enfant. Ce garçon n'est pas venu pour nourrir les foules, il a été prévoyant simplement. Jésus lui a demandé s'il pouvait avoir ses pains.

"Faites s'allonger les humains. Il y avait beaucoup d'herbe dans ce lieu".

C'est le calme, le repos. D'après les synoptiques, on est dans le désert. Jean ne s'intéresse pas à la matérialité des faits. L'important pour lui, c'est que face à cette inquiétude, il y a de l'herbe, beaucoup d'herbe, on peut s'étendre, se reposer, prendre du recul et puis on est ensemble, on se trouve bien.

Ce sont des humains () qui sont invités, des hommes et des femmes.

“S’allongèrent donc les hommes au nombre d’environ cinq mille”.

Maintenant ce sont des hommes (), “ils s’allongèrent de carrés en carrés, selon cent et selon cinquante”, dit Marc (6,40). C’est une armée. Ils ont des visées politiques et Jésus devra prendre ses distances vis-à-vis d’eux.

3- le signe, le mystère (11)

“Jésus prit alors les pains et, ayant rendu grâces, il partagea pour les convives”.

C’est le verset le plus important. Jésus reçoit, s’ouvre à celui qui le transcende et, grâce à ce qui émane de lui, il est multiplié. C’est un petit rien qui a un effet qui se multiplie à l’infini.

Jean décrit trois gestes de Jésus accompagnés de trois verbes :

- il prit les pains, prendre ou recevoir (),
- il rend grâces (),
- il partage, il donne éclaté, partagé ().

Les mots sont bien choisis, il faut accepter de se donner, d’être éclaté et alors quelque chose se passe.

Jésus est à l’œuvre au milieu des siens, il reçoit les pains et est principe de communion. Le geste deviendra notre eucharistie, quelqu’un qui se donne. Mais il ne peut le faire tout seul, il commence par recevoir car il ne donne pas tout de lui-même.

Hors relation, on ne peut rien recevoir ni rien donner. Dans la vie humaine aussi, ce sont les petits riens au départ qui nous font vivre. S’ils sont vécus dans une ouverture à ce qui nous transcende, ce n’est plus entre nous-mêmes, c’est dans nous-mêmes et, paradoxalement, nous recevons et nous lâchons.

Le plus difficile est de mettre ce qu’on reçoit en contact avec l’origine. C’est un mouvement intérieur, une action de grâces car à l’origine, il y a quelqu’un qui ... C’est la découverte de celui qui est à l’origine du don reçu et de la capacité de transformer des petits riens en gestes d’amour. C’est le centre de la communion, une présence qui anime ou, comme on dit, “une présence réelle”.

C’est la réponse à la première question “D’où ... ?”. C’est recevoir et, par l’ouverture de son être, mettre ce qu’on reçoit en contact avec une origine.

“De même pour les poissons, autant qu’ils voulaient”.

Les petits riens qui sont partagés, dans la mesure où ce sont des gestes d’amour, provoquent chez les autres un vouloir, un désir, l’envie de recevoir eux aussi. Même s’ils ne l’ont pas connu, cela leur dit quelque chose. Jésus au milieu de nous en fait prendre conscience. On comprend qu’il soit à l’origine d’un rassemblement qui s’appuie sur la rencontre à un moment de sa vie et sur la vue d’un geste, un rien ou presque rien mais geste qui fait des merveilles.

Ce n’est pas par hasard que ces gestes sont devenus des sacrements. Le chapitre 5 est une méditation sur le baptême et le chapitre 6, sur l’eucharistie. Dans ces chapitres qui sont une initiation à la vie de communion avec Jésus, on comprend qu’il y ait une méditation sur ces sacrements. La fin du chapitre 6 est un commentaire qui n’est probablement pas de Jean mais de la communauté qui a écrit les épîtres de Jean. Il ne s’agit plus de manger mais de mâcher : “Celui qui mâche la chair et boit mon sang” (6,56). On a voulu absolutiser. Le texte de Jean est plus spirituel.

Jean se situe sur deux plans. Il reprend des souvenirs de Jésus. Il est probable que si on avait une photo de Jésus sur la montagne avec les siens, on verrait seulement quelques personnes. Mais Jean parle aussi de sa situation, au moment où il écrit, et il a l’impression que Jésus attire beaucoup de monde. C’est sans doute ce qui s’est réellement passé. Effectivement un rassemblement s’opère autour de Jésus.

4- le rassemblement (12-13)

“Lorsqu’ils furent rassasiés (= remplir, rassasier), il dit à ses disciples : Recueillez les morceaux qui restent afin que rien ne soit perdu”.

Il faudrait traduire par “pleins” plutôt que “rassasiés” car c’est à mettre en rapport avec “de sa plénitude, nous avons tous reçu”. Le rassemblement suppose l’expérience d’une plénitude. Après avoir constaté cette plénitude, Jésus peut demander de ramasser (, synagogue), rassembler. La communion johannique est au terme d’une longue histoire (l’histoire juive) et en lien avec d’autres expériences spirituelles (gnostiques). Un renouvellement doit se faire. Elle doit s’ouvrir à tous, juifs et non juifs, et rassembler tous les êtres humains avec une plénitude nouvelle.

Pour vivre en église, il faut d’abord faire l’expérience d’une plénitude et non l’inverse, entrer en église pour faire l’expérience d’une plénitude. Comme Jean qui est témoin de l’effondrement d’Israël, nous sommes au terme d’une civilisation, l’ère chrétienne. Cela ne signifie pas que tout le passé est à oublier, à rejeter. Certains Gnostiques voulaient aussi rejeter Israël. Jean n’est pas tendre pour les Juifs et le radicalisme avec lequel il balaye le temple, le sacerdoce, s’explique par l’histoire, la destruction du temple et de la religion juive. Cela ne signifie pas que Jean ne reste pas juif.

Il faut rassembler. Ce ne sont que des miettes, des restes sans doute. Nous avons tous cette idée que nous ne sommes rien, des miettes tout juste bonnes à se laisser marcher dessus. Il a raconté une parabole pour le faire comprendre : les lis des champs sont de la mauvaise herbe sur laquelle on marche sans s’en rendre compte et pourtant : “Je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n’a pas été vêtu comme l’un d’eux” (Mt 6,29). C’est la prise de conscience, très vive chez Jésus, que la foi en soi, en son propre mystère et dans le mystère de chaque être humain, est à tout moment menacée. L’être humain est un chef d’œuvre en péril. Il prend conscience de sa grandeur en acceptant sa précarité et non en cherchant à en sortir. Cette attention au mystère de chacun est le secret de Jésus. La déclaration des Droits de l’homme, l’attention aux handicapés vont bien dans le sens voulu par Jésus.

Si on a un peu perçu cette plénitude, on peut comprendre l’eucharistie, la communion et alors on pourra ensemble se souvenir et approfondir ce mystère. Jésus par sa présence éveille chacun à ce qu’il a de meilleur. Sa plénitude rend attentif aux autres. Il est une présence qui nous fait prendre conscience de notre propre grandeur et de celle de chacun, alors que nous sommes persuadés du contraire.

“A fin que rien ne soit perdu”.

Jésus ne peut exclure personne, par fidélité à son père : “Quiconque vient à moi, je le reçois parce que je ne fais pas ma volonté mais celle de celui qui m’a envoyé, qui veut que je ne perde rien de ceux qu’il m’a donnés” (6,37-40). Après avoir mangé, il faut ramasser et la communion qui va naître de cette attention sauvera les êtres humains et personne ne sera perdu.

“Ils rassemblent donc et remplissent douze couffins des morceaux des cinq pains”.

A l’origine, on a rien, cinq petits pains. Le rassemblement part de quelque chose qui a d’abord été rejeté “Qu’est-ce pour tant de gens?”. Or non seulement tous sont rassasiés mais il en reste douze couffins. Douze, c’est tout le monde. Quand il en choisit Douze au début, c’est pour dire qu’il accueille tout le monde et qu’il les envoie vers tout le monde. La mission en Galilée se termine ici avec les douze couffins. On a une inclusion sémantique très éloquent. C’est le rassemblement de tous les êtres humains.

5- confession et solitude (14-15)

“A la vue du signe qu’il venait d’opérer, les humains dirent : C’est vraiment lui, le prophète qui doit venir dans le monde”.

Ce sont les humains (). Jésus éveille l’être humain à lui-même. En présence de Jésus, les foules sont éveillées à leur dimension humaine et deviennent des êtres humains.

Israël avait déjà reçu la parole de Dieu et attendait le prophète, le christ, le fils de l’homme... A la vue du signe, les gens pensent que Jésus est le prophète. Jean n’est pas intéressé par un christ

mais par la parole, par le verbe, par celui qui apporte la parole ultime que l'on attend. Jésus rend les choses parlantes, il est celui qui doit venir dans le monde et dont le monde a besoin. Les mots employés disent que tous ces gens ont été éveillés à quelque chose.

”Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi. Alors il s'enfuit à nouveau dans la montagne, tout seul”.

Même si son signe a été entrevu et compris en partie, Jésus en voit le piège. Il ne s'agit plus des “humains” mais de la foule qui vient pour s'emparer de lui. Le verbe () est très fort (ravir, enlever de force). Le but de l'opération, “le faire roi”, le faire christ, semble secondaire par rapport à la tentative d'accaparement. La royauté naît d'un désir d'accaparer pour soi. C'est une réaction tout à fait humaine mais c'est au mystère à ne pas se laisser piéger. Du coup, Jésus se retire dans la montagne, tout seul, et la méditation sur Jésus principe de communion s'achève par cette solitude...

Que s'est-il passé réellement ce jour-là ? Nous ne le savons pas et l'intérêt n'est pas là. L'essentiel est qu'ils ont fait une expérience de plénitude. Jean ne rejette pas les faits car toutes les traditions en parlent mais il médite à partir des faits. Jésus est une expérience de plénitude, de surabondance et il veut attirer notre attention sur ce que nous sommes tentés de négliger, de mépriser. Sa plénitude n'oublie pas les misères. À la vue de cela, des gens accèdent à leur humanité, ils trouvent ce qu'ils cherchaient et leur réaction est forte et simple à la fois : on l'accapare pour en faire un roi. La christologie est une réaction d'accaparement suite à un émerveillement ; c'est normal et très humain ; en prendre conscience aide à relativiser. Le risque est de s'imposer ou de trouver une autorité qui va s'imposer. Or à ce moment-là, Jésus se retire.

La première méditation de Jean sur la présence de Jésus au milieu de nous fait participer à une plénitude, à une surabondance. Le second volet sera l'inverse.

b) La marche sur les eaux (16-25)

Ce récit suggère la deuxième phase de l'expérience fondatrice, l'élimination de Jésus.

1- la crise des années 90

La communauté johannique naît de ce qu'elle ne peut plus se rattacher à l'organisation qui est en train de se mettre en place. Toute une tradition est en crise et cette crise est double : Jésus est éliminé et le temple est détruit.

- Jésus est éliminé.

Ils avaient rencontré Jésus, ils trouvaient cet être merveilleux et le voilà éliminé par les autorités religieuses. Beaucoup de textes montrent qu'ils ont médité ce fait. Paul avant la rencontre de Jésus est persuadé que c'est un faux prophète, que sa mort ignominieuse prouve que Dieu l'a rejeté. Après sa conversion, les premiers disciples seront aidés par Paul pour défendre Jésus et comprendre qu'il est la pierre angulaire. Mais, pendant des années, leur désarroi sera une épreuve difficile à vivre.

- Le temple est détruit.

Toute l'organisation de la religion juive disparaît avec la ruine du temple. Les disciples doivent surmonter une crise religieuse. Leur fidélité à Jésus sera interprétée par les nouvelles autorités, les Pharisiens, comme une hérésie. En 85, ils sont exclus de la synagogue. Ce fut une épreuve énorme. Des phrases les aident comme “l'heure vient où ce n'est plus à Jérusalem ni sur cette montagne que vous adorerez le père”. Le vrai temple, c'est le père. Tout cela est vécu dans l'évangile de Jean comme si Jésus était à table avec eux. Ce sont trois longs chapitres pour suggérer que cette épreuve est vécue en référence à Jésus dont on sait qu'en dépit de son élimination, il leur parvient encore : “Je vous l'ai dit afin que vous ne soyez pas scandalisés. On vous exclura des synagogues” (16,1),

vosre foi dans la vie, vosre confiance en Dieu seront ébranlées. Ce fut un scandale pour la partie juive de la communauté johannique.

2- récit de la marche sur les eaux

“Le soir venu... ”.

Les disciples en vont. Ils retournent vers les ténèbres d où ils étaient venus.

“Il faisait déjà nuit et Jésus ne les avait pas encore rejoints; le vent soufflait avec force... ”.

Ils ont peur. Ils se découvrent seuls. Ils sont en lutte contre des forces hostiles invisibles.

“Ils voient Jésus s approcher de la barque”.

Jésus vient de la montagne, d en haut, d un autre monde. C est l expérience de l inouï.

“Je suis, ne craignez pas. Ils voulaient le prendre dans la barque et aussitôt la barque vint vers la terre où ils allaient”.

Sa parole suffit. Ils font confiance à la parole et sont disposés à accueillir Jésus dans la barque, même s ils ne comprennent plus. Sa venue fait que la traversée est subitement achevée.

2) Le discours de Jésus (26-58)

a) Dialogue avec les juifs sur le signe et la réalité (26-34)

1- le signe

“Am en, am en, je vous dis : vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes mais parce que vous avez mangé des pains et vous avez été rassasiés”.

Le signe pour Jean est un chemin, une ouverture vers une compréhension plus grande, l accès à un ordre de réalités “selon l esprit”. Il faut comprendre les signes sans s arrêter au sens matériel des choses. La célébration de Jésus comme pain n est pas un repas comme les autres. C est un repas en souvenir de Jésus, dans l attente de Jésus. Jésus choisit un repas pour faire le signe car c est un homme de table et non d autel. Prendre les signes dans un sens purement matériel, comme “renaître”, c est la catastrophe.

2- oeuvrer

“Ouvrez non pas pour la nourriture qui périt mais pour la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, que le fils de l homme vous donnera”.

Il faut oeuvrer. Les gens ont été invités à ramasser les morceaux, ils le sont maintenant à se mettre en état de recevoir une autre nourriture. Il faut travailler sur soi-même ou comme Jésus disait : “Amassez-vous des trésors là où mites ni rongeurs ne ravagent et là où les voleurs ni ne percent ni ne dérobent” (Mt 6,20). Il faut oeuvrer pour découvrir ce qui va nourrir toute notre vie et qui demeure.

Or ce pain que chacun doit fabriquer lui-même est, en même temps, un don du fils de l homme.

3- oeuvrer, c est croire

“Ils lui dirent alors : Que faire pour oeuvrer aux œuvres de Dieu ? Jésus répondit : Ceci est l œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu il a envoyé”.

Il faut se mettre au travail afin de devenir soi. Cela n a rien à voir avec le fait de devenir quelqu un aux yeux de la société. Jésus disait : “Si vous ne devenez des petits enfants, sûrement vous n entrez pas dans le royaume” (Mt 18,3). Être comme un enfant, ce n est pas tout avoir mais tout avoir devant soi : “Le royaume est proche”.

Le grand œuvre de la foi est de comprendre qu il y a correspondance entre celui qui vient et qui nous parle au nom de celui qu il appelle son abba et cet abba. En Jésus, on a une véritable

possibilité de faire une expérience de Dieu. Pour l'auteur de l'évangile, c'est sûrement le fruit de la rencontre de Jésus.

“Ils lui dirent alors : Quel signe fais-tu donc pour que nous voyions et que nous croyions en toi ? A quoi œuvres-tu ?”.

On peut voir Jésus guérir un aveugle et ne pas le voir à l'œuvre. La demande de signes montre que la démarche n'est pas de recevoir de la nourriture mais de comprendre les signes.

4- la manne

“Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel”.

Dans Jean, lorsque les Juifs s'adressent à leur compatriote en le considérant comme un des leurs, ils parlent de “nos pères”; lorsqu'il y a une nuance d'hostilité, Jean dit “votre loi”, “vos pères”. Cela veut dire qu'ici ils se sentent interpellés par un frère.

La manne était le signe donné par Dieu. Ceux qui avaient jadis mangé la manne, avaient été nourris par Dieu. Dans le désert, ils n'avaient rien et ils recevaient la manne. “Manna” signifie : qu'est-ce qui m'arrive ? C'est Dieu qui nourrit, c'est un pain venu d'en-haut. Il paraît que la manne pousse sur les buissons sauvages le matin, comme la rosée, et, après une heure ou deux, si on ne mange pas, ça disparaît. C'est donné mais il faut prendre au vol car, si on attend, c'est parti. Comme on ne sait pas d'où ça vient, ça vient de lui. C'est toute l'expérience d'Israël. Quand on ne sait plus expliquer, c'est lui. Le peuple juif a l'expérience d'être nourri par Dieu mais “le vrai pain du ciel” est la loi qui ne cesse pas d'être la nourriture d'Israël.

La question est donc de savoir si le pain que Jésus donne va remplacer la loi. L'œuvre de Jésus doit être de nourrir, de donner à chacun la force de devenir lui-même. Jésus est pain parce qu'on est dans le contexte du premier disciple, donc dans un cadre juif et non dans un cadre gnostique.

5- le vrai pain

“Jésus leur dit alors : Amen, amen, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous donne le pain du ciel mais mon père vous donne le pain du ciel, le véritable”.

Moïse n'a pas donné la manne, il a été l'intermédiaire entre Dieu et Israël pour donner la loi. La manne était seulement le signe de la loi. Les rabbis gardaient évidemment ce récit merveilleux mais, en même temps, selon la ligne pharisienne, il y a plus important que l'extraordinaire de la manne, c'est ce dont on se nourrit au jour le jour, c'est la parole de Dieu. Cette tradition rassemble des paroles vivantes dont l'axe est les dix commandements donnés à Moïse par Yahvé comme pain à son peuple. Donc le vrai pain, ce n'est plus la manne, c'est la loi.

“En effet le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde”.

Jésus ne veut pas rejeter la loi mais “la loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité arrivent par Jésus” (1,17). Le premier pain était déjà du pain. Tout le monde est d'accord là-dessus, y compris le premier disciple jusqu'au jour où il rencontre Jésus. Là, ce n'est pas seulement le vrai pain, c'est un pain complet. Quand on en a mangé, les autres pains n'ont plus de goût. D'où une nouvelle catéchèse : quand on l'a rencontré, on sait ce que veut dire vivre de quelqu'un, être nourri par quelqu'un... Le vrai pain, la manne qui va jusqu'au bout, c'est l'enfant de la loi qui est fidèle à son père jusqu'au bout et qui ainsi est plus que la loi.

Ce sont des mots. Si on s'attache aux mots, cela deviendra des choses et si on adore ces choses, ça devient des “présences réelles”. Dans le premier dialogue entre Jésus et Nicodème, Jésus dit qu'il faut naître. “Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ?”. C'est un peu difficile à comprendre, c'est vrai. Mais, pour les choses spirituelles, on n'a que des mots et, si on les prend à la lettre, ça devient de la folie. De même pour “Je suis le pain”. Il faut savoir ce que parler

veut dire. Ça vaut pour tout l'évangile sinon c'est de la folie ou la foi devant le mystère. Les croyances sont nécessaires jusqu'à ce qu'on soit capable de devenir soi. Jésus, il faut le rencontrer. Il y a des présences bienveillantes qui illuminent, qui réchauffent, qui nourrissent.

“Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde”.

Le vrai pain n'est pas la répétition du passé. L'auteur emploie des images gnostiques : le pain qui descend du ciel, pour dire : le pain qui vient de Dieu et qui fait vivre. Seul celui qui est de Dieu à 100 % peut faire vivre à 100 %.

“Donne-nous toujours de ce pain”.

La demande porte sur le pain et trahit le malentendu : on attend toujours une autre manne.

b) Jésus parmi nous (35-51)

1- une affirmation : je suis le vrai pain

“Moi, je suis le pain de vie... Vous avez vu et vous ne croyez pas”.

L'accès à la vie est déterminé par le “voir” : voir Jésus tel qu'il est, fils de Joseph, mais aussi tel qu'on peut le voir par le “croire” comme “pain de vie”. Une telle nourriture met un terme à la faim et à la soif.

“Telle est la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné. C'est la volonté de mon père que celui qui voit le fils et croit en lui ait vie éternelle”.

En chacun passe une frontière entre ce qui est donné, qui ne dépend pas de nous, et ce qui dépend de nous et qui est au niveau du croire. Cette nourriture a non seulement le rôle d'assouvir une faim, elle a un aspect positif, elle donne la vie qui demeure à celui qui voit et croit. Voir ne suffit pas. La question est donc celle de l'origine de Jésus car “vous avez vu et vous ne croyez pas”.

2- le murmure des Juifs

“Les Juifs murmuraient alors à son sujet parce qu'il avait dit : Moi, je suis le pain descendu du ciel”.

Ils murmurent ici, ils murmuraient dans le désert, ils murmurent partout. On est dans un cadre d'éducation, avec des références culturelles et chaque fois on murmure, on ne se laisse pas facilement éduquer.

Quand on a goûté ce pain, on sait qu'il est bon. Ça pose quand même une question, la question de l'origine. La manne venait du ciel sans doute, c'était miraculeux, il y a des miracles dans la vie. Tout le monde admet également que la loi vient de Dieu. Mais qu'un être humain vienne des cieux, ce n'est pas possible car alors la parole de Dieu nous parviendrait dans la précarité d'un être humain : “le verbe, précarité est devenu”. Comme dans l'Exode, “on murmure” car cela signifierait que l'être humain est plus grand que la loi.

“Ils disaient : Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment dit-il maintenant : Je suis descendu du ciel ?”.

Pour Jésus, on sait très bien d'où il est, de Galilée. On sait très bien de qui il est né. Alors ne venez pas nous dire que c'est le pain descendu du ciel. Il n'y a que dans Jean que Jésus est toujours fils de Joseph.

L'opinion de Jean est ici claire et nette : “Celui dont a écrit Moïse dans la loi, et les Prophètes, nous l'avons trouvé, Jésus, le fils de Joseph, celui de Nazareth” (1,45). Mais il n'a jamais voulu dire qu'il venait des cieux. Il faut voir Jésus tel qu'il est, dans sa réalité humaine. On fait l'expérience d'un pain mais, comme le vin de Cana, il a un tel goût qu'on se pose la question de l'origine. C'est le goût qui pose la question de l'origine si bien qu'ils finissent par dire : le vrai pain, le véritable pain qui descend du ciel, c'est lui.

“Jésus leur répondit : Ne murmurez pas les uns les autres”.

Le problème n'est pas là. Jean ne veut évidemment pas céder : c'est Jésus, fils de Joseph dont nous connaissons le papa et la maman mais, pour Jean, c'est un pain complet qui vient du ciel.

3- le rôle du père

“Personne ne peut venir à moi à moins que le père qui m'a envoyé ne l'attire”.

Devenir soi-même n'est pas que de nous. C'est une œuvre impossible qui devient possible grâce au père. Matthieu fait dire à Jésus à peu près la même chose : “Heureux es-tu, Simon Bar Jona, la chair et le sang ne t'ont pas révélé ça mais mon père qui est dans les cieux” (Mt 16,17). Matthieu utilise des mots juifs et Jean, un langage gnostique.

“Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils moururent”.

Il y a opposition entre le vrai pain qui donne la vie si bien que celui qui en mange ne meurt pas, et la manne qui n'a pas empêché de mourir. La communion johannique en butte aux Pharisiens se défend comme elle peut.

c) La manducation eucharistique (52 à 58)

Ce sont des versets écrits par les disciples de l'auteur, ceux qui ont écrit la première lettre de Jean. La communion johannique a éclaté entre “l'esprit et la chair” car il n'est pas possible d'enseigner et de vivre l'essentiel. Beaucoup ne comprennent plus ce que Jean a écrit dans un sens spirituel et le traduisent à un niveau matériel : “Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi, je le ressusciterai au dernier jour” (54). La présence réelle, la manducation eucharistique se met en place.

Jésus parlait toujours avec des images, par des paraboles et non avec des mots de théologiens. Ce discours est commandé surtout par la mentalité de l'époque.

3) L'option des disciples (59-71)

“Cette parole est dure. Qui peut l'écouter ?”.

Le “murmure” des Juifs passe dans le groupe des disciples.

“A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie qui donnent l'éternité”.

Pierre a suffisamment confiance en Jésus, il l'a suffisamment rencontré pour le suivre même sans le comprendre.

IV - La Mutation (chapitres 7 à 10)

Donc, à partir de ce qu'ils goûtaient, du vin et du pain dont ils se nourrissaient, ils ont pris conscience de la piquette qu'on leur servait, non pour critiquer le passé mais pour essayer de percevoir la nouveauté de Jésus. Toute l'œuvre de Jean est là : essayer de découvrir, dans cette nouvelle expérience, un monde en mutation. Le prophète de Galilée devient premier, ce n'est plus la loi. Or Jésus est encore un inconnu quand Jean écrit son témoignage. Rien ne lui permet de dire ce qu'il dit. C'est son intuition, une vision à partir d'une vie vécue grâce à ce contact, à cette rencontre qu'il a faite.

Jésus est le prophète, celui qui parle (7), la lumière du monde, celle qu'on voit (8); l'aveugle voit la lumière (9) et la brebis entend (10). C'est aussi simple que ça : parole, lumière, aveugle qui voit, brebis qui entend. Quelqu'un qui parle, quelqu'un qui est lumière, quelqu'un qu'on voit, quelqu'un qu'on entend.

1- Dans le chapitre 7, il va montrer que ce prophète, cette parole, n'est pas conforme aux écritures, il vient de Galilée et les écritures disent que le messie doit naître à Bethléem. L'important, pour lui, n'est pas de naître à Bethléem. Même s'il vient de Galilée, c'est lui qui parle. On met en note pour nous aider à voir comme il faut : "En général, la naissance de Jésus à Bethléem était ignorée" !!!

Le prophète de Galilée, cette voix nouvelle, quand elle s'est levée, n'a eu aucune chance par rapport à l'autorité de Jérusalem. Nicodème essaie de le défendre : "Notre loi condamne-t-elle un homme sans qu'on l'entende ?". On lui répond : "Serais-tu Galiléen toi aussi ? Lis l'écriture et tu verras qu'il n'y a pas de prophète qui naît en Galilée". Le débat est clos, Nicodème ne connaît pas les écritures. Cela veut dire qu'il faut bien réfléchir avant de suivre Jésus car il n'a aucune chance.

2- Ce n'est pas l'avis de Jean. Même s'il n'est pas reconnu chez lui, dans son propre univers, Jésus est la lumière dont le monde a besoin. Au chapitre 8, il va évoquer Jésus comme lumière du monde. C'est là qu'il est le plus dur à l'égard d'Israël qui, dans l'ensemble, s'est refusé à l'accueil de Jésus. On dit souvent que Jean est antisémite. Il a des paroles très dures, très violentes à l'égard des Juifs, c'est incontestable car il n'est pas juif et sa critique est facilitée du fait que le sacerdoce est détruit. Parce qu'il a entrevu un peu qui est Jésus, il se dit que, si on pouvait parler de Jésus vraiment, ça changerait le monde. Il y a toujours des voix qui estiment qu'il faut parler à un moment donné et pas à demi-mot (Légaut, Drewermann). Jésus disait aux responsables : "Vous n'entrez pas vous-mêmes et vous ne laissez même pas entrer ceux qui le voudraient" (Mt 23,13) car eux voyaient où ça pouvait mener. Jésus aussi attaquait la religion juive.

3- Ce prophète a parlé. Ceux qui l'ont bien connu croient vraiment que c'est la lumière qu'attend le monde. Alors des gens vont commencer à entrevoir. C'est le récit de l'aveugle qui voit (9).

Tout être humain est un aveugle-né. C'est capital sinon on doit, un jour ou l'autre, trouver la théorie du péché originel. En présence d'un aveugle-né, un être religieux se demande qui est coupable. Quand il s'agit d'un enfant, ce ne peut pas être de sa faute, donc c'est ses parents. Jésus ne veut pas qu'on cherche le coupable. Celui qui importe, c'est de faire en sorte qu'il voie. S'il voit, Dieu est glorifié. C'est simple mais difficile à vivre. Ne jamais se soucier de la culpabilité. Le malheur peut venir d'une faute mais il faut surtout s'atteler à ce que l'aveugle voit. C'est tout. Toutes les théories pour accuser tombent.

Alors de temps en temps, il y en a un qui voit. Mais si on commence à voir et si on le dit, ça va faire des ennuis. Il voit mais il voit autrement que ses parents, d'où difficulté avec eux car ils sont plutôt selon les Pharisiens et ne comprennent rien à ce fils qui commence à voir. Avec les parents, ça va assez vite mais avec l'autorité dont les parents s'inspirent, c'est autre chose. Ce texte renseigne sur ce qu'est le dialogue entre une autorité religieuse et un être qui commence à voir. Le chapitre se termine par un affrontement avec les Pharisiens : "Sommes-nous des aveugles, nous aussi ? Jésus leur répond : Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché ; mais vous dites : nous voyons ! Votre péché demeure".

4- Après, on a le texte des brebis qui entendent (10), ce qui se passe quand on commence à entendre. On lira ce passage, verset par verset, car un tel épisode est gros de la vision globale de tout l'évangile. Il faut vraiment entrer dans l'intelligence de celui que Jésus est. Alors le fils peut devenir notre pain, à condition de discerner, sinon c'est un pain dont il faut se méfier, et ainsi accéder à la mutation que cela suppose, la conversion personnelle : le prophète non reconnu, c'est pourtant lui. On commence à entrevoir mais on se heurte aux autorités...

1) Le prophète qui parle (Chapitre 7).

Ce chapitre 7 donne le point de vue de Jérusalem car ce prophète de Galilée se fait de plus en plus proche. Il vient dans la ville sainte. L'auteur place son récit dans le cadre d'une fête : avant la fête, début de la fête, milieu de la fête, dernier jour. Il y a du suspense. Ce contexte littéraire va lui permettre de dire ce qui s'est passé. L'évangile de Jean maintient toujours deux dimensions : la dimension historique de précarité qui contient un mystère dont elle n'est pas à l'origine et la dimension symbolique, une dimension verticale et une dimension horizontale. Jean nous apprend à ne pas préférer l'une à l'autre mais à maintenir les deux bouts. C'est déjà un petit évangile complet.

Il nous présente une série de points de vue contradictoires :

- sur son déplacement à Jérusalem : Jésus déclare qu'il n'y va pas et il y va quand même,
- sur sa présence dans le temple : il est interdit de séjour et il parle librement,
- sur son lieu d'origine : on sait d'où il vient alors qu'on ne devrait pas connaître l'origine du messie,
- sur son enseignement : il parle sans avoir de maître autre que son père,
- parmi la foule, c'est un prophète pour les uns, un séducteur pour les autres,
- parmi les notables, les uns envoient des gardes pour l'arrêter et Nicodème prend sa défense.

1) Avant la fête (1-10)

La Judée lui est interdite "parce que les Juifs cherchaient à le tuer" mais ses frères le poussent à y aller et donc lui tendent un piège : "Manifeste-toi au monde. Même ses frères ne croyaient pas en lui". La réponse de Jésus : "Mon heure n'est pas encore venue", semble dire qu'il n'est pas le maître des événements mais que sa mission est de témoigner quand ce sera le moment. Finalement il "monte aussi à la fête mais en secret", non pas pour se faire voir mais pour des raisons religieuses.

2) Début de la fête (11-13)

"Les uns disaient qu'il est bon, d'autres disaient : non, il égare la foule".

On aurait pu dire : il est intelligent. On dit qu'il est bon, le prophète de Galilée. Un être bon finit par donner sa vie pour ceux qu'il aime. Pour les responsables, c'est un séducteur. Un être qui séduit finit par avoir tout le monde en poche. Ce n'est pas la même chose.

3) Milieu de la fête (14-36)

"Les Juifs s'étonnaient..".

Les Juifs se posent des questions sur ce prophète de Galilée. L'interrogation est pertinente. C'est celle des Pharisiens. Ces gens ne courent ni après le miracle ni après l'extraordinaire. C'est plus facile de ne plus vouloir l'extraordinaire quand on a pris distance du sacré. Or ils ont pris leurs distances par rapport au sacré et aux prêtres, ils se sont séparés du temple comme Jésus. On trouve ici la grande école des Pharisiens dont le représentant dans l'évangile est Nicodème. On peut se demander si Nicodème a reconnu Jésus. On a dû poser si souvent la question à Jean que, dans l'évangile, Nicodème finit par enterrer Jésus selon les coutumes juives (Jn 19,38-42).

1- quel est son enseignement ? qu'est-ce qu'il dit ? (14-19).

”C om m ent connaît-il son alphabet sans être allé à l école ?”.

L étonnem ent des Juifs est grand . Ils ne s interrogent pas sur le contenu de son enseignem ent mais sur son savoir, sur ses m aîtres. La réponse de Jésus portera justem ent sur le contenu :”M on enseignem ent n est pas de m oim ais de celui qui m a envoyé”, j ai tout appris de m on père.

2- *qu'est-ce qu'il fait ?* (20 à 24).

”J ai fait une seule oeuvre et tous vous êtes étonnés. Pour cela, Moïse vous a donné la circoncision”.

Jésus oppose un “travail” adm is le jour du sabbat, la circoncision, à la guérison d un hom m e. D ans les deux cas, il y a conflit entre le repos du sabbat et un certain “travail”. Si on peut pratiquer un acte sur une partie du corps, à plus forte raison, on devrait pouvoir guérir un homme tout entier.

”C essez de juger sur l apparence, jugez selon la justice”, il ne faut pas se contenter d apprécier un acte à sa conformité avec la loi car la loi ne peut pas tout prévoir.

3- *qui est-il ? d'où vient-il ?* Identité et origine sont inséparables chez Jean (25 à 36).

a) Ce serait un christ.

”L e voilà pourtant qui parle en toute liberté et ils ne lui disent rien . Est-ce que vraiment les autorités auraient reconnu qu il est le christ ?”.

Le prophète de Galilée arrive à Jérusalem et se met à parler. La première réaction des gens de Jérusalem est de se dem ander : “N est-ce pas lui qu ils veulent tuer ?”. C e ne sont pas des G aliléens qui se posent de telles questions, il faut être quelque part en rapport avec les autorités, il faut être de Jérusalem.

Jésus vient et les autorités ne disent rien. C est vrai m ais les prêtres n ont pas chanté : “H osanna ! V ive celui qui vient au nom de D ieu !”. D es petites gens sans études le feront et les autorités le lui reprocheront. “Si eux se taisent, les pierres crieront” (Lc 19,40). Jésus ne s est pourtant pas pris pour le roi, il est venu monté sur un ânon. Ses propos jettent la perturbation parmi les gens de Jérusalem car la liberté de parole dont il jouit, laisse entendre qu il pourrait avoir l accord des autorités.

Il parle toujours à la télé et on le laisse parler, est-ce qu ils auraient vram ent reconnu ce qu il dit ? En réalité, ils laissent parler mais ils cherchent comment le faire taire et ça peut prendre du temps.

b) O n sait d où il vient.

”C elui-ci, nous savons d où il vient. Par contre le christ, quand il vient, personne ne sait d où il vient”.

O n est dans un contexte populaire : un jour ou l autre, un christ doit venir, c est peut-être lui puisque les autorités le laissent parler. Or il y a plusieurs variantes sur le christ. Jean donne ici la prem ière, un christ qui vient du ciel. C ela correspond à une des croyances de l époque. La question naît spontanément dans les rues.

Jean veut suggérer par là quelque chose. O n sait d où il vient, on sait qu il est de la G alilée. Donc ceux qui attendent un christ selon cette croyance, sont invités à laisser tomber leur croyance pour le reconnaître. S ils ne le peuvent pas, qu ils attendent toujours celui qui vient d un lieu inconnu. C hacun doit choisir entre une croyance et une rencontre. C est aussi sim ple que ça.

O n lit en note : “O n savait bien qu il devait naître à Bethléem m ais la croyance com m une était qu il devait dem eurer caché en un lieu inconnu (certains disaient m êm e : au ciel) jusqu au jour de son avènem ent. Par son origine céleste, Jésus répond à cette croyance m ais à l insu de ses interlocuteurs”.

La croyance comme une était... , entre parenthèses, on suggère “le ciel”, c’est bien un lieu tout à fait inconnu mais on doit mettre entre parenthèses parce que ça semble un peu idiot. Pour le dogme, il doit naître à Bethléem mais on sait bien qu’il n’est pas de Bethléem .

c) La réponse de Jésus

1- sur le lieu d’origine

“Vous me connaissez et vous connaissez d’où je suis; or je ne suis pas venu de moi-même”.

Jésus repousse l’alternative des gens de Jérusalem . Comme tout homme, il a une patrie mais cela ne l’empêche pas de prétendre venir de la part de celui qui l’a envoyé. L’identité de Jésus ne peut pas se réduire à ce qu’on sait de lui.

2- sur le lieu où il est

“Là où je suis, vous ne pouvez venir”.

Son départ coïncide avec un retour vers celui qui l’a envoyé. L’auteur de l’évangile suggère la possibilité de meurtre tout au long de ce chapitre mais l’heure n’est pas encore arrivée.

L’impossibilité de venir là où il est, est en contradiction avec l’invitation de venir à lui : “si quelqu’un a soif”. Les Juifs trouvent une réponse en réduisant sa venue aux signes de sa présence “quand le christ viendra” ou en assimilant son départ à une émigration en Diaspora : “Va-t-il rejoindre ceux qui sont dispersés chez les Grecs?”.

Cette impossibilité exprime la condition de toute rencontre, accepter que l’autre soit autre et venir à lui dans la mesure où on a soif soi-même.

4) Dernier jour de la fête (37-39)

“Si quelqu’un a soif, qu’il vienne à moi et qu’il boive”.

Ici Jésus va être évoqué comme celui du sein duquel coulent les sources. Comme cette révélation lui est venue avec le coup de lance, Jean peut le présenter comme la source : Jésus s’adresse du haut du temple et de son côté coule l’eau. C’est une image, reçue du premier disciple, qui devient une transfiguration, une certaine révélation de Jésus.

5) Après la fête (40-52)

a) Réaction de la foule (40-43)

“Dans la foule, plusieurs qui avaient entendu, disaient : C’est vraiment lui, le prophète ! D’autres : C’est le christ !”.

Après la multiplication des pains, à la vue du signe fait par Jésus, quelque chose d’inouï qui leur est arrivé, les gens disent selon Jean : “C’est vraiment lui, le prophète qui doit venir dans le monde” (6,14). Ici aussi, on trouve cette réaction première en écho à une parole de révélation. Parmi les disciples, certains comme Paul disent que Jésus est le christ; d’autres, dont en tout cas la tradition de Jean, disent qu’il est le prophète. Pour Jean, Jésus est un “prophète”. La tradition johannique a opté non pour le christ mais pour Jésus prophète.

C’est un héritage du dernier Isaïe. Les traditions concernant le christ s’originent dans les écrits du premier Isaïe qui était le prophète du roi. Dans le premier régime juif, celui qui commande, c’est le roi et les prêtres sont ses ministres. À l’époque de l’exil, on avait essayé de rétablir la royauté et ça avait échoué. Donc dans le deuxième régime juif, ce sont les prêtres qui gagnent et les rois sont à genoux devant eux. Le choix du “prophète” provient de la fin d’Isaïe, chapitre 60 et 61 : “Debout ! Rayonne ! Voici ta lumière ! Sur toi se lève la gloire de Yahvé tandis que les ténèbres s’étendent sur la terre et l’obscurité sur le peuple” (Is. 60,1-2). Jérusalem est dans la lumière parce que quelqu’un vient qui proclame : “L’esprit du Seigneur est sur moi car Yahvé m’a fait son christ, son oint. Il m’a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris, annoncer aux captifs

L'annus domini, aux prisonniers la liberté, annoncer une année de bienveillance et d'eudokia de la part de Yahvé, un jour de vengeance pour notre Dieu" (Is. 61,1-2). Sa vengeance est la douceur qui répond à la violence. C'est le prophète, le prophète est là.

Isaïe est le seul qui soit cité nommément dans Jean. La tradition d'Isaïe a fini par parler d'un prophète. Jean invite chacun à voir en Jésus le prophète de Galilée, à le rencontrer et à adhérer à lui. Le Jésus de l'évangile de Jean est le christ isaïen. Or il vient de Nazareth, il n'est pas né à Bethléem, il ne vient pas d'en haut.

"Le christ viendrait-il de Galilée ? L'écriture ne dit-elle pas que c'est de la descendance de David et du bourg de Bethléem que le christ doit venir ?".

Parmi les auditeurs de Jésus, ceux qui admettent que c'est le christ savent d'où il doit venir. Pour la tradition johannique, l'écriture le dit, c'est sûr, mais, quoique disent les écritures, on sait qu'il vient de Galilée. Ici on a une réponse de la tradition johannique à Paul qui aime bien dire que Jésus est le fils de David. Jean trouve que c'est dangereux car fils de David, c'est le trône. L'interprétation de Paul ne vient pas directement de Jésus, elle vient de l'écriture.

Ce texte fait donc allusion à deux croyances populaires. L'une dit que le christ va venir d'un lieu inconnu. Jean suggère qu'il faut lâcher car on sait très bien que Jésus vient de Galilée. L'autre tradition dit que, selon les écritures, il doit venir de Bethléem. Cette fois, il faut lâcher les écritures.

On va donc avoir une note pour expliquer que Jésus est quand même né à Bethléem, même si on sait qu'il est de Nazareth, sinon on devrait lâcher les écritures : "La naissance de Jésus à Bethléem était ignorée hors du cercle des intimes".

"La foule était divisée à son sujet".

Jean rapporte ce que les gens disent car leurs croyances les empêchent de voir ce qui se passe, que Jésus vient tout simplement comme chacun et peu importe d'où il vient. Pour Jean, ce sont des croyances. Donc il faut étudier non pour imposer mais pour dire comment on voit en respectant ceux qui voient autrement. Ce sont les croyances qui séparent : christ venu d'ailleurs, christ né à Bethléem, christ fils de dieu... Quand les croyances divisent, ça peut mener à des guerres de religion.

b) Réaction des Pharisiens (44-52)

"Certains parmi eux voulaient se saisir de lui mais personne ne jeta la main sur lui".

Au milieu de la fête, "les grands prêtres et les Pharisiens envoyèrent des gardes pour qu'ils se saisissent de lui" (32) mais, au moment de mettre la main dessus, ils le regardent, l'entendent parler et se retournent, soulagés, chez le grand prêtre.

1- "les grands prêtres et les Pharisiens"

Ce n'est pas tout à fait juste historiquement vis-à-vis des Pharisiens. L'auteur amalgame les souvenirs du premier disciple et sa situation. À l'époque de Jésus, les grands prêtres et les Pharisiens ne faisaient pas cause commune. Jésus compte même des amis parmi les Pharisiens et ce sont eux qui ont mis Jésus en garde : "Pars et va-t-en d'ici car Hérode veut te faire mourir" (Lc 13,31) et c'est dans Luc qui n'aime pas les Pharisiens. Il faut reconnaître que le portrait des Pharisiens donné par les évangiles est peu flatteur. Au moment où il écrit, les prêtres n'existent plus. Depuis la destruction de Jérusalem, les Pharisiens sont la nouvelle autorité. Leur seule façon de se ressaisir est la résistance. Le temple et le culte ne servent plus de lien entre les Juifs. Le plus important, c'est Dieu qui parle surtout par la loi, ce qu'ils déjà avaient deviné depuis deux cents ans. Donc ils vont devenir la tradition de la Torah. Pour préserver leur unité, à ce moment-là, une de leurs premières décisions sera d'exclure les disciples de Jésus en 85 : "Quiconque reconnaît Jésus,

ne peut plus être dans la synagogue". Les membres de la communauté johannique sont donc hors synagogue. Voilà la raison pour laquelle il écrit : "les grands prêtres et les Pharisiens".

2- attitude des gardes

"Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? - Jamais un homme n'a parlé comme cet homme !".

Les gardes sont évidemment des gens du peuple. Donc on va les faire réfléchir. "Est-ce qu'il y a un seul notable, un seul des Pharisiens, qui a adhéré à lui ? Mais cette racaille qui ignore la loi, ce sont des maudits", les malédictions, les excommunications arrivent.

Peu de temps après, Jésus sera amené devant Anne. Un des gardes assiste à l'entretien et voit que le grand prêtre n'impressionne pas du tout Jésus. Du coup, il le gifle en disant : "C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?" (18,22). Le grand prêtre est mal à l'aise devant Jésus mais, comme il est grand prêtre, il ne peut pas frapper lui-même. Le garde s'en charge. Jésus lui répond : "Si j'ai mal parlé, dis-moi en quoi. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?". C'est cela qui s'appelle "tendre la joue gauche"; c'est répondre à la violence par la non violence, faire un bout de chemin avec l'autre, avoir une conversation d'être humain... . Ce n'est pas ce que Jean-Baptiste aurait répondu sans doute.

3- attitude de Nicodème

"Notre loi condamne-t-elle un être humain sans qu'on l'entende et sans qu'on ait appris ce qu'il fait ?".

Quand ils disent : pas un seul notable, Nicodème se lève. C'est l'un d'entre eux, celui qui était venu précédemment trouver Jésus. Il demande de respecter la loi. Il s'appuie sur la tradition pharisienne dans ce qu'elle a d'essentiel. Il redonne à la loi sa véritable fonction, non seulement de substituer le droit à des rapports de force mais surtout de sauvegarder le droit de parole, la liberté de parler. Son intervention se heurte à l'obstination des Pharisiens : "Tu n'es quand même pas Galiléen. Étudie et tu verras que de la Galilée, il n'y a pas de prophète". Il suffit d'étudier et on voit bien que de Jésus, on n'en a rien à faire.

4- attitude de Paul

Plus tard, un disciple de Gamaliel, Pharisien, Hébreu, fils d'Hébreu, formé à Jérusalem, va, lui aussi, rencontrer Jésus. Paul va garder ses croyances sur un messie, un christ : Jésus est Jésus-christ. Il va essayer de gagner les Juifs en parlant du christ. Pour lui, que Jésus soit fils de David, ça ne fait aucun doute et donc le fils de David ne peut naître qu'à Bethléem. Le premier disciple préfère parler de Jésus prophète. Cela ne les empêche pas de respecter la croyance des autres : "Voyant que l'évangélisation des incirconcis était confiée comme à Pierre celle des circoncis... et reconnaissant la grâce qui m'avait été imputée, Jacques, Céphas et Jean, ces colonnes, nous tendirent la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion" (Gal 2,8-9). C'est la toute première génération des disciples, Simon, Jacques et Jean. Je crois que ce Jean est le premier disciple. Mais il n'y a pas d'apôtres, il y a trois colonnes à ce moment-là. Donc ils ont chacun droit de parole et ils se sont embrassés en signe de communion, avec chacun sa petite croyance dans la tête. La rencontre de Jésus leur permet de dépasser les croyances.

L'origine de notre foi, c'est la rencontre de Jésus. On le rencontre avec une tête pleine de croyances. Il faut revenir à l'explication de Jean : si une croyance peut aider, gardons-la, sinon on laisse tomber. Aussi simple que ça. Il faut voir ce dont on a besoin dans notre précarité. Une croyance peut faire vivre, la pluralité des croyances aide à ne pas trop s'attacher à nos propres croyances. Mais, si on est trop angoissé, on voudra les imposer. L'origine de nos croyances, c'est l'angoisse.

2) La lumière du monde (Chapitre 8,12-58)

Le récit de la femme adultère (8,1-11) n'est pas de Jean. Je pense qu'il a été inséré ici car on n'a aucun passage dans Jean où il y a vraiment un pécheur.

8,12-58 est le passage le plus paulinien de l'évangile de Jean, un des passages les plus denses. Mais Jean va formuler un peu différemment les positions trop marquées de Paul car s'il subit des influences, toujours il se les approprie. Ce chapitre est divisé en trois thèses dominantes :

- 1) Jésus comme lumière du monde (12-20),
- 2) passage concernant le péché (21-29),
- 3) passage concernant la vérité (30-59).

1) Je suis la lumière du monde (12-20)

Dans la mesure où ça ne réussit pas chez lui, et les chrétiens ont fait l'expérience qu'il n'a pas réussi à convaincre, Jésus va devenir non plus prophète dans son pays mais lumière du monde.

a) *La lumière du monde* (12)

"De nouveau il leur parla : Moi, je suis la lumière du monde, celui qui me suit, sûrement ne marchera pas dans la ténacité mais il aura la lumière de la vie".

Ceci est très paulinien : on ne peut pas savoir qui est Jésus comme lumière du monde si on n'a pas en soi la lumière de vie. Pour Jean, la rencontre de Jésus a été en lui une lumière qui lui permet de voir en vérité et cette lumière de vie lui permet de voir Jésus comme lumière du monde. Parce que Jésus lui ouvre les yeux, il voit qui est Jésus.

Mais le fait de dire : "Je suis la lumière du monde", peut de nouveau nous couper de Jésus : il est comme un soleil au-dessus de la terre. Or le secret de Paul et de Jean, c'est justement la rencontre et non l'absolu : "Ta parole, une lumière pour mes pas" (Ps 119,105), c'est cela, Jésus. Cette parole s'accomplit exactement maintenant. Si quelque chose nous parvient de Dieu, avec ce petit peu reçu de lui, on sait un peu où on met nos pas et ainsi on pourra mettre le pas suivant. Il ne faut pas couper Jésus de celui qui le suit car la lumière se fait simultanément des deux côtés. C'est toujours une prise de conscience mais ici, c'est dans une rencontre et elle est pour nous lumière de vie.

Paul, pour essayer de dire quelle est sa mission, écrit : "Quand il a plu à celui qui m'a mis à part dès le sein de ma mère de révéler son fils en ce qui me concerne pour que je l'annonce aux nations" (Gal 1,15-16). Il reprend les mots de la tradition de Jérémie, le prophète des nations : "mis à part". Mais on traduit toujours le verset 16 : "révéler en moi son fils". C'est une interprétation spatiale (que ce soit dehors ou dedans, c'est toujours spatial) et non spirituelle. Il n'y a pas de Jésus en moi, c'est moi qui m'ouvre à la présence de Jésus au point qu'il vive en moi. Mais Jésus est toujours Jésus. Quant l'échange est fort, c'est souvent dans l'autre que l'on se reconnaît le plus en vérité.

Donc pour moi, dire : "Je suis la lumière du monde", est une affirmation qui peut tuer car c'est une interprétation qui coupe Jésus de nous. Plus on fait cette coupure, plus Jésus monte et plus nous descendons. Alors on peut affirmer Jésus comme Dieu et tuer des gens au nom de Dieu : "L'heure vient où qui vous tuera, estimera rendre un culte à Dieu" (16,2). Ce n'est pas spirituel mais c'est logique.

Dans la mesure où il parvient à éclairer notre propre mystère (lumière de vie), la rencontre de Jésus permet de mieux se comprendre et, se comprenant mieux, on voit mieux Jésus et, le voyant mieux, on se réalise mieux. C'est la démarche paulinienne et johannique qui est le contraire d'une lumière absolue d'un côté et d'une ombre totale de l'autre.

Si on l'écoute, ses paroles éveillent, achèvent, confirment en nous ce que nous avons de meilleur, notre lumière devient plus intense, on voit mieux et on dit : il est la lumière du monde.

Plus on avance dans son propre mystère, moins on se comprend et plus on est émerveillé. Il y a une connaissance par l'étonnement qui va beaucoup plus loin qu'une connaissance intellectuelle.

b) *Le témoignage* (13-20)

1- le reproche : "Tu te rends témoignage à toi-même".

Ici on dit à Jésus que, s'il se rend témoignage, il ne peut donc être dans le vrai. On demande à la lumière du monde de prouver sa vérité et la lumière du monde n'a rien d'autre à présenter que lui. Avant Jésus, la lumière n'était pas un être humain.

Peut-on faire confiance à Jésus s'il se rend témoignage à lui-même ? Les êtres humains à qui on peut faire véritablement confiance sont ceux qui paradoxalement nous font part de leur propre expérience. Mais ces êtres constituent une menace pour une autorité religieuse. C'est la raison pour laquelle, dans toutes les traditions religieuses, les spirituels sont très discrets car ils ne veulent pas susciter inutilement des conflits.

2- la réponse de Jésus

"Mon témoignage est vrai parce que je sais d'où je viens et où je vais".

Jean a mentionné cela et explique pourquoi on peut faire confiance à Jésus, même si d'une certaine façon il se rend témoignage à lui-même. Jésus fait droit à l'objection mais relève qu'il y a d'autres critères de discernement : "Je sais d'où je viens mais vous, vous ne savez pas".

"Vous jugez selon la chair, moi, je ne juge pas".

Il y a deux façons de juger : "selon la chair" et selon la vérité, l'une condamne, l'autre fait la vérité sans meurtrir les personnes. Ce qui donne autorité à la parole de Jésus, c'est qu'il n'est pas seul, il se réfère à "celui qui l'a envoyé".

2) Vous mourrez dans le péché (21-29)

"Moi, je m'en vais et vous m'en cherchez et dans votre péché vous mourrez. Là où je vais, vous ne pouvez venir".

a) *le péché* (21)

"Moi, je m'en vais et vous m'en cherchez".

Le péché est le refus de la rencontre : "vous m'en cherchez" mais ce sera trop tard.

Avant cette rencontre, nous sommes aveugles, dira Jean. Pour lui, ce n'est pas le péché mais la ténèbre. L'être humain n'est pas responsable de la ténèbre. Pour sortir de la ténèbre, cela ne dépend pas d'abord de nous, cela dépend autant de Dieu que de nous et cela prend du temps. Au départ, la situation n'est pas si claire que ça de part et d'autre. Dans la mesure où les ténèbres sont vaincues, on peut dire que c'est Dieu qui a joué la grosse carte... On ne peut faire très peu de choses à ce niveau. Le mystère de Dieu et de l'homme est tel que, pour l'homme, c'est ténèbre, ce n'est pas réussi d'avance. En Jésus et en d'autres, cela a réussi mais, en Jésus, la réussite paraît plus manifeste, donc la ténèbre est vaincue, l'impossible est possible.

Qu'on soit dans le péché au départ en plus de la ténèbre, c'est un peu fatal. Que la ténèbre soit dominante, on en est quand même excusable. Tandis que côté péché, nous avons une très grande responsabilité. Le péché majeur, c'est comme dit Jésus, de refuser de voir. Donc être aveugle n'est pas un problème mais le refus de passer à cette dimension, le refus de croire, est le péché. Les gens de Jérusalem entrevoyaient quelque chose en Jésus mais ils avaient peur de ce qu'ils commençaient à entrevoir. C'est pour cela qu'ils se sont fermés. C'est le péché.

Avec certains êtres, mais avec Jésus en beaucoup plus fort, la foi commence; l'être humain entre malgré lui dans l'aventure de la foi. S'il refuse, il pèche. C'est vraiment la notion de Jean pour

qui le péché est le refus de croire. L'enfant, avant l'âge de raison, ne sait pas discerner le bien et le mal. Pour Thomas d'Aquin, on ne peut pas dire qu'un enfant soit vraiment un pécheur, il n'est pas encore fils. Mais le refus de devenir fils, adulte, est le péché. C'est vrai pour tout être humain et Job a raison quand il dit qu'il est innocent.

La vision de Jean exclut le péché originel. C'est soit la ténèbre selon Jean soit le péché originel et là, c'est de notre faute.

“Là où je vais, vous ne pouvez venir”.

Jésus le redira bientôt à Pierre : “Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant” (13,36). C'est une loi à laquelle personne n'échappe : il faut être prêt. Mais l'invitation à le chercher ou à le suivre montre que ce n'est pas une impossibilité.

b) *le malentendu des Juifs* (22-24)

“Est-ce qu'il se tuera lui-même ?”.

L'impossibilité de le rejoindre est comprise comme une intention de suicide ou d'aller en Diaspora (7,35).

“Vous êtes d'en bas et je suis d'en haut”.

Jésus ne s'explique pas mais interprète leurs pensées : ce sont des pensées du monde. Il n'oppose pas le monde d'en haut et celui d'en bas mais suggère qu'un autre rapport au monde est possible, une autre manière de venir au monde et d'en sortir : c'est de croire à ce qu'il a appris de celui qu'il a envoyé. Mourir dans son péché, c'est rechercher Jésus au niveau du monde et non là où il est, au niveau de la foi.

c) *l'identité de Jésus* (25-29)

“Ils lui disaient donc : Toi, qui es-tu ?”.

Ils s'interrogent et vient un texte qui n'est jamais traduit littéralement : “Le commandement, cela même que je vous dis”. Jésus est d'abord ce qu'il dit : une petite parabole, un geste... , c'est le commandement de celui qu'il est pour chacun : regardez, écoutez.

La même interrogation reviendra plus loin : “Les Juifs firent cercle autour de lui et lui disaient : Jusqu'à quand va-tu nous arracher à nous-mêmes (littéralement : enlever notre âme) ? Si tu es le christ, dis-le ouvertement” (10,24). Les gens de Jérusalem, intrigués par le prophète de Galilée, se demandent s'il vient pour répondre à leur attente. Jésus répond simplement : “Je vous ai parlé mais vous n'avez pas adhéré”. Jésus ne fait pas de la christologie.

Le verset 40 : “Vous cherchez à me faire périr, un *humain* qui vous a dit la vérité” n'est pas non plus traduit littéralement, on dit : “Vous éliminez, moi qui...” car, Jésus n'étant pas un homme, ils rougissent de lui qui parle de lui-même comme d'un homme.

3) Vous connaîtrez la vérité (30-59)

a) *Jésus s'adresse à des Juifs qui adhèrent* (30)

“Quand il dit cela, plusieurs crurent en lui”.

Jésus ne cherche pas à les convertir, il s'adresse à des gens qui adhèrent déjà.

Le prophète de Galilée avait lancé un défi à Jérusalem. Au premier siècle, un être a accepté ce défi, il en a compris la portée. L'évangile de Jean ne ressemble en rien à ce qui existait et n'a pas

été reçu sans réticences. Pourtant l'auteur se voulait disciple de Jésus et l'est. Il a écrit pour aider ses frères et s'adresse à ceux qui ont déjà adhéré à Jésus mais éprouvent des difficultés à accepter la mutation que Jésus apporte. Ils sont invités à demeurer.

Lorsque Jean écrit, 60 ans après la mort de Jésus, les Juifs, héritiers d'une longue histoire de plus de mille ans et dont ils sont fiers à juste titre, éprouvent des difficultés énormes à faire pleinement confiance à Jésus car ils sont mieux à même maintenant d'évaluer la conversion qu'exige une vie à la suite de Jésus et la mutation qu'entraîne pour l'histoire et la tradition juives l'avènement de ce prophète im prévu, inattendu, inouï et qui, bien que prophète, ne surgit pas de la Judée selon ce que disaient les écritures.

b) *La postérité d'Abraham* (31-39)

"Nous sommes la descendance d'Abraham".

1- L'adhésion à Jésus est une libération (31-32).

"Si vous demeurez dans ma parole, vraiment vous êtes mes disciples et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera".

- "Si vous demeurez dans ma parole".

Le danger existe en effet, après une adhésion initiale, de ne être disciple que de nom. Pour entrer dans l'intelligence de Jésus, 60 ans ne suffisent pas, il faut demeurer encore. Pour être véritablement disciple, il faut demeurer, être fidèle, pénétrer dans l'intelligence du maître, s'y obstiner, y consacrer toute sa vie.

Cette fidélité permettrait d'y voir plus clair et, au fur et à mesure de notre propre devenir, de le voir lui pour nous comprendre nous. Nous sommes aussi au bout d'une longue tradition, deux mille ans d'histoire. Nous sommes également confrontés à une conversion personnelle et à une mutation de notre propre tradition.

- "La vérité vous libérera" : vous deviendrez libres.

Alors on apprendra à connaître la vérité et alors la vérité nous libérera. Les deux verbes sont au futur. C'est important pour nous : on ne peut pas posséder la vérité mais, peu à peu, en devenant disciple, on apprendra la vérité et on deviendra peu à peu libre. Quand on devient celui qu'on est appelé à être, on sait ce qu'est la vérité. La vérité, c'est celui qu'on sera. Pour les Juifs, cela met en cause toute vérité qu'on pourrait enseigner. La vérité et la liberté sont au bout d'une vie selon le témoignage de Jean. C'est donc une illusion de s'imaginer posséder la vérité, être libre. Au fur et à mesure qu'on s'engage dans la vie spirituelle, on commence à voir clair et peu à peu on devient libre.

Pour Jean, il y a au départ la lumière du monde et la lumière de vie. Puis il faut prendre conscience de son refus par rapport à cette rencontre et cette illumination. C'en est qu'en troisième lieu qu'on peut commencer à discerner ce qu'est la vérité. Il ne suffit pas de croire pour devenir disciple. On comprend très bien qu'il faut cette double démarche pour aboutir à la vérité que l'on devient peu à peu et que l'on est.

Jésus nous parvient dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes, c'est à partir de là qu'il faut le rejoindre. Il ne vient pas d'ailleurs, il ne vient pas des ciels. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes, il est cela même qui nous parvient. Il ne nous parvient pas en dehors d'une histoire, il nous parvient heure par heure, jour par jour. Il faut l'écouter, recueillir, laisser germer, être attentif à tout notre être, nous rassembler tout entier autour de chaque parole et y demeurer pour qu'elle s'ouvre en nous et ainsi nous deviendrons peu à peu nous-mêmes.

2- Les fils d'Abraham sont libres (33)

“Nous sommes la descendance d’Abraham et nous n’avons jamais été asservis à personne. Comment dis-tu que vous deviendrez libres”.

Le mot de liberté leur fait dresser l’oreille et soulève une objection de principe. Ils répondent qu’ils sont de la descendance d’Abraham et qu’ils n’ont pas à être libérés, qu’ils sont fils de Dieu et n’ont pas à le devenir. C’est la négation constante du devenir. Or Jean dit qu’en dehors du devenir, il n’y a pas de vérité, la vérité ne peut pas être extrinsèque. Cela va mettre fatalement en conflit quelqu’un qui se présente au nom de sa propre fidélité à des gens qui vont s’opposer à lui au nom d’une descendance. Un long dialogue s’engage entre Jésus et les fils d’Abraham et se terminera par une formulation que nous comprenons souvent mal, “Avant qu’Abraham existât, je suis” (58).

- “Nous sommes”.

Pareille affirmation s’oppose radicalement à un devenir libre et à un devenir soi. Ils sont conscients d’avoir un passé, un acquis et donc un présent : “nous sommes”. C’est l’affirmation d’une identité dont la possession est clamée haut et fort : nous sommes fils de Dieu par Abraham ou par baptême. Du côté de Jésus, on a une invitation et une promesse, une fidélité exigée et un fruit promis : demeurez et “vous deviendrez”.

Les membres de la communauté johannique avaient appris au contact de Jésus à devenir libres mais cela va provoquer une opposition avec une autorité religieuse qui proclame détenir la vérité. Il est difficile de dire à quelqu’un qu’il sait sans doute des choses, qu’on lui a enseigné des vérités mais que ce n’est encore pas la vérité. C’est intolérable pour les religions. C’est la raison pour laquelle Jésus a été éliminé, pour des raisons religieuses et non pour des raisons politiques : il constitue un danger. L’attitude de Paul avant sa conversion le montre bien.

- “Jamais nous n’avons été asservis à personne”.

Dans ce dialogue, Jean rappelle l’essentiel de la tradition juive : la descendance par Abraham et la libération de l’esclavage d’Égypte. C’est la double paternité d’Israël : enfants d’Abraham quant à la descendance, fils de Moïse quant à la délivrance. Tout ce passé les bloque. Cette paternité dans sa prétention à l’absolu ne peut tolérer la relativité : qu’est-ce qui te permet de dire... ?

Le texte oppose donc l’être théologique et le devenir humain. Il nous présente un être théologique issu d’une absolutisation du passé : la semence d’Abraham et la libération d’Égypte pour les Juifs, la génération divine par le baptême et la libération du péché par Jésus dans notre tradition. Ce sont des choses auxquelles on ne peut pas toucher. Jésus passe d’une théologie issue d’une histoire sacralisée à l’activité de la vie spirituelle. On a l’affirmation d’une descendance et en face la promesse d’un devenir humain qui, à la suite de Jésus, s’origine jour après jour dans une fidélité à celui qu’il appelle son père, où chacun doit découvrir son propre Dieu.

3- La notion d’esclave (34)

“Jésus répondit : Amen, amen, je vous dis, tout homme faisant le péché est esclave du péché”.

Ce n’est plus d’un côté les Juifs et de l’autre, les non juifs, c’est “tout homme”, tout être humain. L’esclavage ou la libération ne sont pas le fait du passé ni le résultat d’un acte souverain de Dieu. Esclavage et liberté sont liés au devenir de l’être humain qui oeuvre soit dans le péché soit dans la fidélité. Pour Jean, le péché ne se comprend que comme antithèse de la fidélité. Il dit simplement : regardez le fils et apprenez à devenir fidèles comme lui, voilà ce qui est important. Ce qui est positif, c’est le fils fidèle. Nous sommes appelés à être des enfants fidèles. L’antithèse, c’est que nous ne le sommes pas encore. Le péché ne se comprend que comme antithèse de la fidélité, comme l’esclave ne se comprend que comme antithèse du fils. C’est le fils qui est important. Quand on ne peut pas encore être fils, il faut trouver quelque chose qui sera un jour le fils mais ne l’est pas encore.

Pour Jean, la fidélité à Dieu s'appelle Jésus de Nazareth et cela, il l'a vu et c'est son ravissement. C'est en raison de sa fidélité qu'il est fils : "Le fils de lui-même ne peut faire rien mais ce qu'il voit faire par le père, il le fait pareillement" (5,19). Il a vu dans cette la vie la fidélité à l'oeuvre, sinon on ne sait pas ce que c'est être fils.

La notion de péché chez Jean n'est pas première, on ne la comprend que par antithèse. Elle est un fruit de sa conversion à Jésus, de même qu'il avait dû changer sa conception du sacerdoce. Elle est étrangère à notre conception du péché originel que nous avons absolutisée : nous avons tous écopés de ce péché mais, après la désobéissance de l'un, viendra l'obéissance d'un autre pour nous racheter.

4- La condition de fils entraîne une relation au père (35-39)

- "L'esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours, le fils demeure pour toujours".

On ne peut pas d'emblée vivre ce que vit Jésus. Jean prend une image tirée de la structure familiale de son temps. Dans un premier temps, l'esclave et le fils sont traités sur le même pied... jusqu'au jour de la majorité. Cette image lui permet d'expliquer qu'au départ, sur le chemin de la fidélité, l'être humain se trouve normalement dans un état de servitude, il est esclave, il est pécheur et c'est normal qu'il oeuvre dans le péché. Mais, en devenant soi, il atteint peu à peu sa majorité, il devient fils et apprend à oeuvrer dans la fidélité. Pour cela, il a toute sa vie. Jésus ailleurs de nous montre qu'il ne condamne jamais personne mais sa rencontre ouvre des horizons qu'il sera difficile d'oublier. On ne peut jamais renoncer à devenir soi : "Il s'éloigna attristé, en effet il avait de grands biens" (Mt 19,22). La fidélité doit peu à peu se substituer à l'infidélité.

- "Si donc le fils vous libère, vous serez réellement libres".

Si on le fait pas, alors ce n'est pas la religion, le baptême, qui va nous libérer mais c'est le fils. Il s'agit d'un devenir réel : le fils libérera, dans le futur. Il ne s'agit pas d'un acte souverain de Jésus qui nous libère du péché. Sa présence, celui qu'il est et qui nous parvient jour après jour, nous permettra à notre tour de devenir fidèles dans la mesure où nous essayons nous aussi de "demeurer" dans un état d'ouverture à lui, dans un effort d'appropriation. Sur une telle fidélité, la mort n'a pas de prise, l'être fidèle demeure à jamais, le fils demeure.

- "Moi, je parle de ce que j'ai vu chez mon père".

Jésus, en tant que fils, parle de ce qu'il voit faire par le père, il est libre, tandis que les Juifs font "ce qu'ils entendent de leur père", ils sont esclaves et font ce qu'on leur dit de faire.

- "Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham".

Un vrai fils d'Abraham doit être aussi fils de Dieu et agir comme tel.

c) Le père des Juifs (40-47)

- "Vous cherchez à me faire périr, un humain qui vous a dit la vérité que j'ai entendue de la part de Dieu".

Il y a une incompatibilité totale entre la prétention à se dire fils d'Abraham, fils de Dieu et la volonté de meurtre sur Jésus.

- "Pourquoi ne pouvez-vous pas entendre ma parole ?".

Leur incompréhension vient de ce qu'ils sont incapables d'entendre la parole de Jésus. Ils enregistrent très bien son langage et disent que Dieu est leur père mais, pour que des paroles deviennent vérité, il faut un sujet pour parler et un sujet pour entendre. Si le langage n'est pas habité par la parole, il devient du mensonge. Or le père du mensonge, c'est le diable.

- “Vous avez pour père le diable”.

Dieu et le diable sont tous deux “pères” mais de façon antithétique : leurs désirs, leurs oeuvres sont inversés.

- “Celui-là était tueur d'homme dès l'origine, il ne s'est pas tenu dans la vérité car il n'y a pas de vérité en lui”.

La vérité, c'est d'affirmer qu'une chose est en accord avec les faits, par opposition au mensonge. Il n'y a pas de vérité dans le diable, sa façon de parler n'est pas celle de Dieu.

- “Moi, parce que je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas”.

Jésus cherche à faire accéder ses interlocuteurs au plan de la parole pour arriver au croire mais il se heurte à leur impuissance à voir et à entendre parce que “vous n'êtes pas de Dieu”.

d) *La liberté du fils* (48-50)

- “Ne disons-nous pas justement que tu es Samaritain et que tu as un démon ?”.

Leur réplique montre qu'ils sont dans une situation de rivalité, comme les Juifs s'opposent aux Samaritains, le Samaritain est assimilé au démon. Ils sont sûrs d'avoir raison et s'opposent à tout ce qui n'est pas eux. Ils tendent un piège à Jésus pour l'amener à se justifier.

- “J'honore mon père”.

La réponse de Jésus fait référence à un autre dont il reçoit la gloire et dont il se dit le fils. Il accomplit les oeuvres du père sans se préoccuper de rechercher sa gloire ni celle du père. Chacun fait son travail et faire son travail de fils honore le père.

e) *Le jour de Jésus* (51-59)

- “Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la mort pour l'éternité”.

La mort n'est pas escamotée. Le texte ne dit pas qu'il ne verra jamais la mort mais que la garde de la parole préserve de la mort pour toujours. Jésus est venu faire oeuvre de vie et non de mort. La vie est liée à la garde de la parole transmise du père par le fils.

- “Maintenant nous avons su que tu as un démon. Abraham est mort et les prophètes. Es-tu plus grand que notre père Abraham ?”.

Aux yeux des Juifs, en parlant ainsi, Jésus semble se poser en rival d'Abraham et des prophètes.

- “C'est mon père qui me glorifie... et je garde sa parole”.

Jésus rejette cette idée en faisant appel à un tiers, le père, qu'il connaît et dont il garde la parole.

- “Abraham, votre père, a exulté de ce qu'il verrait mon jour, il vit et il s'est réjoui”.

Les verbes sont au passé, ils enregistrent l'ordre de succession temporelle : Abraham est avant, Jésus est après. Pour les Juifs, la succession génétique règle le temps : Abraham, les prophètes et eux-mêmes. Jésus semble renverser l'ordre du temps : Abraham était en attente de son jour. Abraham préfigure l'être en devenir, le fils accompli. Dans l'univers spirituel, il n'y a plus de père ni de fils dans un ordre génétique.

- “Avant qu'advienne Abraham, je suis”.

L'objection des Juifs reprend l'affirmation de Jésus sur un plan biologique et non sur le plan de la parole qui permet une connaissance mutuelle. L'affirmation de Jésus ne nie pas l'antériorité dans le temps d'Abraham mais signifie qu'il existe en tant que personne : "Je suis", et non seulement comme descendant d'Abraham.

Compris au niveau spirituel, c'est très profond : quel que soit notre devenir, ce qui prime, c'est de devenir ce qu'il nous est donné d'être : avant d'être fils d'Abraham, on est de Dieu. Être de Dieu ne peut venir ni par génération ni par baptême.

On peut absolutiser ce "Je suis" : je suis l'éternel, je suis là avant qu'Abraham vienne au monde. Vraiment ce n'est pas ce que les auditeurs ont compris et ce n'est pas ce qui est dans le texte. Jésus est évidemment fils d'Abraham.

Le mystère, c'est notre devenir à son point de départ dans le mystère de notre être. Ce n'est pas à force de devenir que l'on est. Nous sommes, mais seulement au départ de nous-mêmes, comme un petit grain de rien du tout. Notre être nous précède. Avant même de devenir, "je suis".

Conclusion : Comment expliquer qui est Jésus ?

Il est le pain descendu du ciel. Objection : "Celui-ci n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph ? - Ne murmurez pas", on ne peut pas expliquer. Il est très difficile de faire l'expérience de Jésus, de dire qu'il n'est pas tout à fait comme les autres. Si on veut expliquer et il y a toujours moyen de le faire, on supprime le père. Alors il est extraordinaire car, seule, la toute-puissance de Dieu peut faire des choses comme ça. Pour les Juifs, c'est encore plausible car il n'y avait pas d'ovule, il n'y avait que le sperm, la femme n'était que la terre accueillant la semence. Alors Jésus n'est plus que le fils de Marie et on n'a plus maintenant qu'un demi-Jésus. Marie, mère de Dieu, date seulement du 4^{ème} siècle. A ce moment-là, on l'explique.

Or on est en présence d'un être qui a passé sa vie à ne jamais faire le roi, à ne jamais se placer plus haut qu'un autre, à défendre tout le monde autour de lui, surtout les petits, à laver les pieds de ses disciples... , tout ce que normalement on ne ferait pas si on était le maître du monde. On ferait mieux de regarder du côté de la qualité Jésus pour essayer de devenir le plus possible selon lui. Si est aimant, je deviens aimant... Mais c'est plus difficile que de trouver une explication qui fera qu'on sera gagnant car faire de Jésus un Dieu, on y gagne à condition que ce Dieu nous sauve...

3) Un homme qui voit (Chapitre 9)

C'est le même thème qui revient : s'il y a une lumière, il faut que quelqu'un la voit. Le prophète de Galilée, venu contester la ville de Jérusalem, est la nouvelle lumière qui remet en cause une longue histoire. Il révèle que celui qui veut bien essayer de le comprendre commence à voir. Une fois que l'on commence à entrevoir, on a l'impression d'être en train de guérir, de voir.

"Passant, Jésus vit un aveugle de naissance".

L'être humain est un aveugle de naissance. Nous ne voyons pas de naissance. Nous sommes des êtres qui apprenons à voir et les rencontres sont des occasions d'ouvrir les yeux. Plus ces rencontres sont importantes, plus nos yeux s'ouvrent. Pour Jean, seul Jésus est à même de nous ouvrir les yeux à 100 %.

La rencontre de Jésus opère la guérison. Cet aveugle commence à voir. Les voisins l'interrogent. Puis il doit passer dans le milieu pharisien et dans le milieu juif. Chaque fois, c'est plus dur. Les gens du voisinage sont simplement étonnés. Les Pharisiens posent des questions, ils sont prêts à reconnaître le fait mais il a fait ça le jour du sabbat, ils ne peuvent pas comprendre une

telle infidélité. Dans le milieu des Juifs, c'est encore plus dur : on ne veut pas croire que cet homme ait été aveugle et on l'insulte : "Tu es disciple de cet homme. Nous, nous sommes disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse mais celui-ci, nous ne savons pas d'où il est" (28-29). L'aveugle-né tisse un réseau de liens entre ces groupes. Sa présence interroge les disciples. Sur l'ordre de Jésus, il retrouve la vue. Les voisins contestent son identité. Les Pharisiens critiquent la non observance du sabbat. Les Juifs mettent en doute son appartenance religieuse et le rejettent du corps social.

Quand on commence à voir Jésus, on a souvent tendance à fermer les yeux. Les responsables de Jérusalem commencent à y voir clair : "Toutefois, même parmi les notables, beaucoup crurent en lui mais, à cause des Pharisiens, ils ne se déclarèrent pas" (12,42) mais ils ne le connaissent que du dehors et leur réaction sera de l'éliminer. Ils ne le confessent pas parce qu'ils ont "peur d'être exclus de la synagogue". On n'a pas cette remarque pour les petits, pour eux, c'est un prophète qui passe mais cela ne va pas plus loin. Les Juifs sont convaincus au-dedans d'eux que Jésus a raison mais ils n'osent pas le dire. Lorsque certains lui demandent : "Sommes-nous aveugles, nous aussi ?" Jésus leur répond : "Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché; mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure". Prétendre voir, c'est demeurer dans le péché. Le premier disciple, quelques années plus tard, parce qu'il a vu, sera envoyé en exil.

La vie spirituelle est toujours la même, elle apprend à celui qui croit savoir, qu'il ne sait pas. C'est le contraire de ce qu'on a toujours affirmé : ne doutez pas ! Nous sommes des aveugles en train d'ouvrir les yeux..

1) *La question initiale* (2-5)

"Ses disciples l'interrogeaient : Rabbi, qui a péché, celui-ci ou ses parents pour qu'il soit né aveugle ?".

a) Jésus dissocie la cécité et le péché : "Ni celui-ci ni ses parents n'ont péché".

Pour Jésus, ce n'est pas une question de culpabilité. Il ne connaît pas du tout une telle perspective mais c'est "pour que soient manifestées les œuvres de Dieu en lui". C'est le refus d'une explication et c'est nous entraîner dans une vie qui, au bout du compte, va nous dire sa vérité.

Pour lui, l'aveuglement doit être envisagé comme le terrain sur lequel peut s'exercer l'œuvre de Dieu qui se manifeste par le signe de retrouver la vue, un chemin vers la foi. Les disciples sont invités à accéder à la vue, donc à la foi.

b) L'heure est venue : "Pour nous, il faut œuvrer les œuvres de celui qui m'a envoyé tant que le jour est".

La mention du jour et de la nuit met l'accent sur l'urgence de l'œuvre. Ainsi il répond d'avance à l'objection des Pharisiens qui nient le signe parce qu'il est accompli le jour du sabbat.

La présence de Jésus donne la possibilité d'œuvrer dans la lumière : "Je suis la lumière du monde".

2) *L'ordre d'aller se laver* (6-7)

"Va, lave-toi dans la piscine de Siloé".

Un aveugle-né meurt et, au lieu d'argent, il reçoit un ordre de Jésus. Jésus fait un geste surprenant, plutôt opposé à la vue : enduire les yeux de boue. Il lui donne un ordre qui découle du geste : aller se laver. De passif, l'aveugle devient un sujet actif, il obéit et accomplit une tâche dont il ignore la suite. Or le nom de la piscine signifie : "ayant été envoyé", c'est le titre revendiqué par Jésus.

On ne dit pas ce qui s'est passé, on dit seulement : "il vient, voyant". Il retrouve la vue à partir de rien, puisqu'il n'a jamais vu. L'aveugle ne revient pas, il "vient", le voyage continue, il a beaucoup à voir et à apprendre.

3) Ses premiers pas (8-34)

Cet aveugle commence à voir. Il provoque l'étonnement des voisins puis il doit passer dans le milieu pharisien et dans le milieu juif.

a) les voisins : "Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non mais il lui ressemble".

Il est exposé aux regards de ses voisins. Ils l'interrogent. Ils sont simplement étonnés mais sa guérison provoque la division entre les observateurs et son identité est contestée.

b) les Pharisiens : "Cet homme ne vient pas d'auprès de Dieu car il n'observe pas le sabbat".

Il est soumis à un interrogatoire de la part des Pharisiens. La guérison n'est pas niée mais elle ne les convainc pas parce qu'elle a eu lieu le jour du sabbat, ils ne peuvent pas accepter une telle liberté. Les préjugés religieux empêchent de voir.

c) les parents : "Nous savons que celui-ci est notre fils et qu'il est né aveugle. Comment il voit maintenant, nous ne le savons pas".

Les Juifs mènent l'enquête auprès de ses parents. Les parents se dérobent par crainte d'être exclus de la synagogue : ils ne veulent rien savoir de ce qui s'est passé.

d) les Juifs : "Tu es disciple de cet homme. Nous, nous sommes disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse mais celui-ci, nous ne savons pas d'où il est".

Les Juifs se ferment en face de cet aveugle, ils ne veulent pas croire que cet homme ait été aveugle et l'insultent car eux savent : "Nous savons que cet homme est pécheur". L'argumentation de l'aveugle : "Nous savons bien que Dieu n'exauce pas les pécheurs", se heurte au mur de l'incompréhension.

4) La reconnaissance de Jésus (35-41)

a) par l'aveugle : "Tu l'as vu et c'est celui qui parle avec toi. Celui-ci déclarait : Je crois, Seigneur".

La reconnaissance survient au terme du voyage. L'aveugle ne sait pas où est Jésus et c'est Jésus qui le trouve et se présente : "Crois-tu au fils de l'homme ?". Il est invité à voir et à entendre. Il parle de lui comme d'un "prophète".

b) par les autres : "Je suis venu pour que les non voyants voient et les voyants deviennent aveugles".

Jésus ne vient pas pour faire du bien à certains et punir les autres. Le statut d'aveugle ne se confond pas avec le statut de pécheurs, n'est pas la conséquence du péché. L'aveuglement est un état de fait que l'œuvre de Dieu vient annuler.

Aux Pharisiens qui essaient de le comprendre, Jésus ne reproche pas de ne pas voir mais de prétendre voir "Si vous étiez aveugles, vous seriez sans péché mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure". Le péché est la résistance opposée à l'œuvre de Dieu, dire qu'on voit quand on ne voit pas et refuser de voir son aveuglement. Le péché n'est pas la cause de l'aveuglement comme l'aveuglement n'est pas la cause du péché.

Il faut bien distinguer confession et expérience. La confession naît de l'expérience et on peut refuser une expérience. Paul devant le même problème, pour d'autres raisons, dira que parfois la vérité telle qu'on la découvre au contact de Jésus est un peu trop choquante. Alors il dit : "C'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force" (Rom. 15,1), il y a dans la foi des gens qui sont forts mais d'autres qui sont faibles. Et dans certains cas, celui qui a la foi doit se taire. Puisque notre foi en Jésus est toujours la foi en l'Amour, ce n'est pas parce qu'on possède la vérité qu'on peut blesser un frère. Si parler est blesser, il vaut mieux se taire.

Un aveugle qui commence à voir et qui ferme les yeux, c'est déjà grave. Mais ceux qui disent qu'ils voient et qui se scandalisent parce qu'on leur dit qu'ils sont aveugles, "leur péché demeure". C'est ce que Jésus dit à Nicodème : tu es maître en Israël, tu es sûr que tu sais et tu ignores ces choses. De qui parles-tu ? C'est un rappel de l'ignorance absolue, sinon on prétend voir.

"Sommes-nous des aveugles, nous aussi ?", ce que tu dis est-il aussi valable pour nous ? Que ce soit valable pour les petites gens qui n'ont que le catéchisme, soit, mais pour nous qui avons fait des études... "Si vous ne prétendiez pas voir, vous ne seriez pas aveugles".

4) Des brebis entendent (Chapitre 10)

Ce récit se trouve dans le contexte de la mutation. L'aveugle est au singulier car personne ne peut voir pour un autre. La voix de Jésus, du prophète de Galilée, a réjoui beaucoup d'êtres mais a posé aussi de graves difficultés car Jérusalem n'a pas été en mesure de l'entendre. Les contemporains de Jésus se sont trouvés un peu malgré eux devant un choix, soit rester fidèles à celui qui les avaient un peu éveillés à eux-mêmes, soit se conformer à la décision des autorités. Il ne faut pas voir cela à la légère, ce sont des choses très réelles. Donc l'aveugle qui voit a des difficultés avec ses propres parents, avec les autorités religieuses et il se trouve un peu seul.

Mais maintenant ils sont plusieurs à reconnaître et à entendre une voix sans encore parvenir à dire quelle est cette voix, les brebis au chapitre 10 sont au pluriel, les brebis qui entendent. La qualité de cette voix, de cette vie humaine les bouleverse. Ils en ont parlé à d'autres que les enfants d'Israël et certains s'en sont réjouis tout de suite. Ce que Jésus a dit et fait, sa façon de vivre semble bien être une lumière au-delà d'Israël, lumière du monde : "J'ai d'autres brebis".

Ce texte concerne particulièrement le premier disciple. C'est un responsable en Israël. Il n'a aucun lien avec les pêcheurs du bord du lac qui peuvent, sans se poser de questions théologiques, se réjouir de la rencontre de Jésus et en être heureux. Il signale tout au long de son évangile que c'est plus difficile pour les notables de le rencontrer. Ils sont presque obligés de le voir en cachette comme Nicodème. Ils ne peuvent pas le faire devant tout le monde parce qu'ils sont trop engagés dans la structure et dans l'organisation de leur religion. Il donne ici son témoignage, son expérience personnelle : au fur et à mesure qu'un être devient lui-même, il quitte le bercail. Le devenir soi-même accomagne donc nécessairement d'une relativisation de la tradition dans laquelle on se trouve, critique qui va jusqu'au bout.

1) La bergerie (1-6)

"En vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas dans la bergerie mais pénètre par une autre voie, celui-là est un voleur et un pillard. Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier lui ouvre et les brebis écoutent sa voix. Ses brebis, il les appelle une à une et les fait sortir. Quand il les a mises toutes dehors, il marche devant elles et les brebis le suivent car elles connaissent sa voix. Elles ne suivront pas un étranger; elles le fuiront au contraire parce qu'elles ne connaissent pas la voix de l'étranger. Jésus leur dit cette parabole mais ils ne comprennent pas ce que ça voulait dire".

Ce que Jean appelle une parabole (d'autres traduisent "comparaison", "similitude", "exemple") n'est pas une parabole mais peut reposer sur une parabole de Jésus. Il raconte et décrit en images, de façon poétique, une situation concrète qu'il faut essayer de discerner. Cela appartient au style de Jean : la vigne, la bergerie sont des images. Il fait allusion simplement au quotidien. Les brebis et les chèvres appartenaient à différents propriétaires et étaient mises à l'abri pour la nuit dans un enclos. Pour que chacun n'ait pas à garder ses brebis, on les confiait à un seul berger. Le lendemain, le pasteur qui avait confié ses brebis à ce gardien qu'il appelle ici le portier, revenait les chercher. Il les appelle par leur nom et les brebis reconnaissent leur maître. Il sort, s'en va et elles le suivent. C'est le contexte concret.

Jésus a pu évoquer cette scène qui ne se trouve pas dans les autres évangiles. Il a pu raconter quelque chose de ce genre à ce premier disciple qui lui disait son embarras en tant que responsable. C'est possible car c'est bien la façon de faire de Jésus, il aimait parler par image. Je pense qu'une fois de plus l'auteur de l'évangile raconte la situation du premier disciple et les difficultés qu'il a eues à vivre au sein de sa religion parce qu'il a voulu être fidèle à Jésus.

a) Les faux bergers

"Celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais qui vient par ailleurs, celui-là est un voleur et un brigand. Celui qui entre par la porte est le berger des brebis".

C'est une allusion à tous les mouvements christiques. Tous les dix ou quinze ans, un meneur se prétendait le Christ et rassemblait les brebis par la violence. Ces gens veulent être des bergers ou des meneurs de peuples mais ils ne les respectent pas. Ce sont des voleurs et des brigands. Cette violence peut s'exercer de diverses manières. La plus forte est de faire peur aux gens car alors on les tient par le dedans : ceux qui ne marchent pas droit iront en enfer.

Jean veut suggérer que Jésus s'est présenté au sein d'Israël mais de prime abord on ne savait pas d'où il venait. Donc il y a un discernement à faire. Il faut voir si celui qui vient est violent ou non. S'il entre par la porte, c'est quelqu'un qui est connu. Pour le premier disciple, manifestement, Jésus entre par la porte, il ne force personne, il se présente et parle. A lui qui est prêtre, Jésus apparaît comme quelqu'un qui n'a jamais exercé de violence, contrairement à tous ces Christ qui prétendaient sauver Israël de l'occupation des Romains, à tous ceux qui cherchaient à exercer une influence sur le peuple.

A sa voix, un petit troupeau s'est rassemblé autour de lui. C'est pour ça qu'il commence à dire d'une façon négative : dans le cas de Jésus, on ne peut vraiment pas parler d'un brigand, ce n'est pas un violent, il est entré par la porte. D'après la petite parabole, si quelqu'un entre par la porte, c'est justement un berger qui vient chercher ses brebis. C'est le moment de la rencontre entre le berger et ses brebis. Donc il est le berger.

b) Le portier

"A celui-ci le portier ouvre".

La raison d'être des enclos est de protéger les brebis. Il y a un danger réel venant de meneurs de toutes sortes, que ce soit au nom de Dieu, de la politique, de la vie spirituelle. Le portier en est responsable.

Or le premier disciple se trouve lui-même dans cette situation. Il est probablement prêtre. Il est responsable religieux et estime avoir un rôle à jouer. Il aurait pu dénoncer Jésus, s'opposer à celui qui veut mener les gens là où il estime qu'ils ne doivent pas être menés. Il avait une charge, une responsabilité, celle de mettre les gens en garde. Pour le portier qu'il est, la seule voix est celle de l'Éternel et l'Éternel parle par les événements et surtout par la loi. Israël est le peuple qui s'est constitué à l'écoute de la voix : shéma Israël ! Mais, ami des Pharisiens comme sa relation avec Nicodème semble le montrer, très interpellé par un Jean-Baptiste qui, avec son exigence radicale, relativise le sacerdoce, il ne craint pas de se remettre en question. Dans le cas de Jésus, il n'a pas

hésité, il a ouvert la porte. Il ne l'a pas tenu à distance et n'a rien fait pour empêcher un dialogue de naître. La voix de Jésus semble atteindre chacun dans ce qu'il est de tout à fait unique, singulier. Le portier n'hésite donc pas, il ouvre, quelles que soient les conséquences possibles.

Il ouvre sans avoir besoin de donner des renseignements sur le berger. C'est typiquement johannique. Il y a une correspondance mystérieuse entre celui que Jésus est et ce qu'il est lui-même, ce qu'il ressent au-dedans de lui. C'est ça qui va l'amener à ouvrir carrément la porte.

c) *Les brebis*

- "Et les brebis entendent sa voix".

A ce moment-là, le portier, le responsable de l'enclos, a quand même peur : si la voix est une fausse voix, les brebis vont se laisser séduire. Il est obligé de mettre les brebis en garde mais il ne peut pas se substituer à elles. Ce sont les brebis qui doivent discerner s'il y a correspondance entre elles au-dedans et celui dont elles entendent la voix. Jésus est l'hôte de notre intimité, il n'est pas moi et je ne suis pas lui mais il ne m'est pas étranger. Donc quand on nous impose quelque chose du dehors, on a toujours le droit et non seulement le droit mais le devoir de s'y opposer. Il faut qu'on entre par la porte, qu'on frappe et que nous puissions répondre. Il n'y a pas de violence exercée. La violence la plus grave est d'ordre psychologique, la peur, la menace qui pèse au-dedans de nous. Lutter contre cette menace, c'est de ne pas se laisser faire par les mauvais maîtres et de suivre la bonne voix.

- "Il les appelle par leur nom".

Il y a une étrange correspondance entre les petites brebis et le berger parce qu'il les appelle par leur nom. Dans la bible de Jérusalem, on dit : "Il les fait sortir une à une". Heureusement on a mis en note : "chacune par son nom". C'est évidemment par le nom, ce n'est pas une à une. L'évangéliste veut insister sur cela. Non seulement il n'exerce aucune violence mais il y a une correspondance dans l'intime entre celui qui parle et ceux qui entendent. A ce moment-là, le premier disciple qui a pour mission de protéger, n'a plus de raison d'être mais il se demande s'il a raison de prendre ce risque, s'il ne se trompe pas sur cette correspondance qu'il discerne entre ce berger et des gens qui se sentent interpellés.

De nouveau la vision de l'auteur me semble très juste. Les gens ne se sont pas seulement réjouis parce que Jésus était vraiment étonnant mais parce que, à son contact, ils se sentent vivre, ils deviennent eux-mêmes. Et, au bout du compte, la Samaritaine va jaillir comme une source. Cela prend du temps mais ce n'est pas quelque chose d'étranger. Il y a une correspondance mystérieuse entre Jésus et ceux qui se sont sentis interpellés par lui.

- "Il les mène dehors".

Désormais on n'est plus ensemble dans une certaine protection, dans un enclos. Un nouveau lien s'établit, de voix à cœur et de cœur à voix, parce qu'on reconnaît sa voix en se reconnaissant. Cela va dans les deux sens : c'est lui, il me connaît et c'est moi qui l'appelle, il m'appelle par mon nom et je ne savais même pas que je m'appelais comme ça mais, quand il le dit, c'est tout à fait ça.

- "Quand il a fait sortir toutes les siennes, il marche devant elles".

Cette parabole montre le souci qu'a le premier disciple de ne pas exposer les gens à n'importe quel vent, de les protéger et il a raison. Mais une fois qu'il reconnaît que quelqu'un s'entend appeler par son nom, se découvre lui-même, sa mission cesse. Alors chacun essaie de suivre le berger. Il est devant mais on ne sait pas où ça mène. On est appelé à une fidélité mais on ne sait pas si ça va mener dans un nouvel enclos. En tout cas, l'aventure avec Jésus permet à chacun de devenir soi et c'est chaque fois une histoire singulière.

A lors, ce Jésus qui vit au milieu des brebis, a une longueur d'avance et marche devant. Il appelle et fait sortir. Ce ne sera peut-être pas toujours joyeux mais c'est comme si ne craignait pas qu'elles soient exposées. Il ne donne aucune garantie car il ne croit pas aux anges qui portent l'homme dans leurs mains de peur de heurter du pied le sol. Il n'y a pas d'anges qui empêchent de souffrir.

La communauté johannique se trouve exactement dans cette situation. Ils sont sortis. A l'époque où Jean écrit, les Pharisiens, devenus responsables officiels d'Israël qui doit essayer de survivre à une tentative de destruction quasi totale par les Romains, vont officiellement mettre les disciples de Jésus hors synagogue en 85 donc 15 ans après la destruction du temple. Jésus les y avait préparés : "Je vous ai dit cela pour vous préserver du scandale. On vous exclura des synagogues" (16,1), vous serez scandalisés et, si vous voulez même être fidèles, ils vous diront que c'est incompatible avec la synagogue. La situation est toujours difficile pour une religion établie en face d'un avènement spirituel.

- "Les brebis le suivent car elles connaissent sa voix".

Il y en a qui sortent avant les autres, les rythmes sont différents, les uns vont plus vite que les autres... Donc on attend patiemment mais l'histoire est commune et chacune suivra car elles connaissent sa voix. Le mot "connaître" chez Jean, c'est " ", ça veut dire que ce n'est pas quelque chose qu'on apprend. Il fait toujours la distinction entre les choses que l'on fait et les choses que l'on apprend. Les deux choses sont nécessaires mais elles ne sont pas du même ordre. La voix parle, on n'apprend pas à quelqu'un à discerner la bonne voix, on sait, ça se vit et ça se dit.

- "Elles ne suivront pas un étranger mais elles fuiront loin de lui parce qu'elles ne reconnaissent pas la voix de l'étranger"

Après l'élimination de Jésus, responsables et Pharisiens vont se demander si on peut accepter ce Jésus. On a ici un écho de ces discussions. Jésus n'est pas un étranger étant donné celui qu'il est et la vie qu'il a vécue. La question est de savoir si on peut laisser les gens le suivre puisque l'autorité vient de dire non. Etienne va en faire l'expérience. Il n'a pourtant pas rencontré Jésus mais il l'a beaucoup mieux compris que les Galiléens car, comme Helléniste, il était moins attaché aux coutumes de la terre sainte, aux pratiques du temple. Au nom de Jésus, il va faire une critique du temple et sera lapidé. Paul était d'accord avec cette lapidation.

Au point de vue religieux, on ne suit pas un étranger. C'est le fruit d'un discernement spirituel, lorsqu'on est vraiment éveillé à soi-même car un étranger est hors intériorité. Il peut séduire à force d'argumenter par son intelligence mais il ne peut pas éveiller quelqu'un à lui-même. Les plus belles thèses de philosophie ou de théologie ne sont pas capables d'éveiller, même si elles peuvent confirmer, aider. Chacun discerne ce qui lui est intérieur et ce qui lui est étranger. Cela ne s'apprend pas et aucune religion ne peut l'imposer.

Donc ils "reconnaissent la voix de l'étranger", il ne faut pas leur apprendre, même si il y a une éducation spirituelle à faire. C'est très important pour Jésus. Les gens peuvent être très différents et son abba a des enfants qui ne se ressemblent pas du tout. Si quelqu'un veut les séduire, ils "fuiront loin de lui", quelque chose au-dedans d'eux va se méfier. C'est un discernement à faire sans cesse et c'est toujours une situation difficile pour un responsable. Jésus est l'hôte de notre intériorité.

On ne peut faire confiance à ceux qui, comme Jésus, ont conscience de la dignité, de l'unicité, de la richesse intérieure de l'être humain. Pour les responsables, il importe d'être sensible à la dimension intérieure de chacun, à ce respect total, et donc de ne jamais user de violence à quelque niveau que ce soit, d'ordre politique, sociologique, psychologique surtout. Voilà ce qu'estime l'auteur de l'évangile ! On a l'impression d'être à table avec les disciples quand le premier disciple disait sa difficulté, ce que ça représente pour lui de laisser le champ libre à Jésus, c'est plein de risque. Son seul souci était de bien garder les brebis, c'était sa mission et tout à coup, Jésus vient, il n'exerce aucune violence et les oreilles se dressent : c'est lui !

d) *L'incompréhension des auditeurs*

“Jésus leur dit cette parabole, ceux-ci par contre ne comprennent pas ce qu'il leur disait”.

Ceux-ci () ne comprennent pas très bien ce que Jésus voulait dire. L'auteur raconte ce qui s'est passé quand Jésus était au milieu des siens mais il a fallu du temps pour comprendre un peu et, 50 ou même 70 ans après, () n'avaient pas encore compris, même s'ils entrevoient. Ici justement ce n'est pas savoir mais apprendre à connaître (). Il n'y a aucune leçon, aucune théorie pour apprendre à être éveillé à soi mais on apprend à discerner une situation, voir ce qui se joue dans le contact avec Jésus et avec ceux qui ont été éveillés. Les mots sont toujours bien choisis dans Jean.

Cette petite évocation permet de comprendre la situation des disciples de Jésus. Au départ, ils étaient fidèles à Jésus parce qu'il leur disait le mieux ce qu'était la fidélité au Dieu d'Israël. A bout de quelques années, ils se rendent compte que la référence à Jésus constitue leur principe d'unité. Maintenant ils prennent conscience de l'originalité de Jésus qui n'est plus simplement un prophète parmi d'autres. Jésus est une surprise, ce n'était pas prévu. Mais ça les met dans une situation inconfortable car ils ne sont plus à l'intérieur de leur religion, dans un milieu qui les protège car ce n'est plus l'essentiel. Ils sont mis en route par quelqu'un qui est au milieu d'eux et qui, par sa manière d'agir et d'être, par toute sa conduite de vie, les précède. C'est cette vie qu'ils suivent.

2) L'interprétation de la parabole (7-18)

a) *Jésus est la porte* (7-9)

“Jésus dit à nouveau : Amen, amen, je vous dis que je suis la porte des brebis”.

“Jésus se met à parler à nouveau”, cela veut dire : il a évoqué une première scène et il passe à une autre. C'est un procédé littéraire et il ne faut pas essayer de voir la correspondance avec ce qui suit car Jésus va se présenter comme la porte et on ne peut pas être à la fois la porte et le berger. C'est autre chose, une autre dimension. C'est intéressant car maintenant on se trouve dans une situation nouvelle, il s'agit de la porte, c'est-à-dire du seuil à franchir. Il ne s'agit pas d'entrer en religion ni de savoir quelle porte pousser pour entrer à l'église ou à la synagogue mais de découvrir quel seuil franchir pour entrer vraiment dans ce qui justement n'est plus un enclos et accéder à la vie qui demeure. C'est une porte sans mur autour. Si Jésus a franchi un seuil, nous devons faire comme lui.

Alors pour l'auteur principal de l'évangile, il ne faut même plus distinguer l'accès au royaume car Jésus est lui-même l'accès comme il le dira par ailleurs : “Je suis le chemin” mais voir comment Jésus lui-même a accédé. Il ne dit plus “accéder au royaume”, car, dans la situation dans laquelle il se trouve, le mot “royaume” est trop limité par l'expérience juive. En dehors du judaïsme, il y a toujours un accès à quelque chose que Jésus de Nazareth désignait comme le royaume. Ce n'est pas le mot qui importe, c'est d'entrer. Pour entrer, selon Jésus, il faut devenir comme un petit enfant. Entrer non au temple mais franchir le seuil qu'il y a vraiment à franchir. Pour Jean, il ne faut pas le chercher en dehors de Jésus car Jésus est ce seuil à franchir, ce chemin à suivre.

“Ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands mais les brebis ne les écoutèrent pas”.

Avant Jésus, tous étaient des brigands et des voleurs, quelle que soit par ailleurs leur valeur et leur importance. Jean durcit un peu. Cela veut peut-être dire : une fois qu'on a rencontré, Jésus il ne faut plus chercher ailleurs.

“Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira et il trouvera une pâture”.

On a trois phases : être sauvé, entrer et sortir, trouver une pâture.

1- “il sera sauvé”.

En suivant la route que suit Jésus, en suivant Jésus qui marche devant, on fait un pas décisif, le pas qui fait accéder à une autre dimension de vie. C'est le seuil qui n'est rien d'autre que faire le pas que Jésus fait, passer par la porte qu'il est lui-même. Celui qui le fait, sera sauvé (). C'est un mot qu'on trouve dans toutes les traductions. Cela veut peut-être dire : il ne va plus errer de gauche à droite, il ne va plus se perdre, il saura enfin qui il est et, s'il se trouve, il est sauvé. Ce n'est pas être sauvé par un sauveur, c'est essayer de faire le pas comme Jésus le fait et, même si la route est encore longue, on est sur la bonne voie. Donc on est sauvé.

2- “il entrera et sortira”.

C'est une expression hébraïque typique : entrer et sortir est signe de liberté. Non seulement il sera sauvé car on ne peut pas être libre avant d'être devenu soi-même mais il se sentira libre d'aller et de venir, d'entrer et de sortir. C'est l'accès à la liberté.

3- “il trouvera un pâturage”.

C'est la différence entre ceux qui protègent les brebis dans un enclos et ceux qui, à la suite de Jésus, vont vers des pâturages où l'herbe, c'est gouléant, c'est frais. Si on s'engage dans une voie spirituelle et qu'on devient de plus en plus tendu, sec, exigeant, parfait, il faut se demander si on a franchi le bon seuil, si on est sur la bonne voie car ça devrait sentir bon... Ce n'est pas toujours facile mais c'est une indication.

b) *Jésus est le berger le bon* (10-16)

Après la méditation sur le portier, après le seuil, le pas décisif, maintenant on va en venir au berger lui-même. On reconnaît le berger et sa voix. Jean dit : “Je suis le berger, le bon”, et non “Je suis le bon berger”, ce n'est pas tout à fait le même.

1- il est la vie (10)

“Le voleur ne vient que pour voler, égorger et faire périr”.

De nouveau, Jean commence par dire une chose négative avant d'arriver au positif. “Celui qui n'entre pas par la porte” est un homme qui veut être à la tête d'une communauté mais il n'est nullement intéressé par les brebis. Ce n'est pas que les brebis soient tout à fait secondaires mais ce qui lui importe, c'est d'être chef et, par tous les moyens, il va parvenir à être chef. On est ici dans le contexte du premier disciple. Il était bien connu du grand-prêtre, il était proche de ces milieux, il a notamment connu Anne, “l'émultrice grise” qui ne veut qu'une chose : être à la tête. Ces gens sont tous des massacreurs.

“Moi, (), je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance”.

Jésus se présente pour la première fois : “moi”. Il n'est pas venu pour être christ, pour être roi, ça ne l'intéresse pas. La raison de sa venue, c'est qu'ils vivent et vivent bien, abondamment, que ce soit une vie pleine. Il n'est pas intéressé par lui-même mais par ses brebis. Quand elles vont bien, il se sent bien. Quand on les violentent, il est intraitable. Et ça, ils en ont fait l'expérience. Ce n'est pas des théories, c'est la vision de Jésus au quotidien que Jean peut donner après tout ce qu'il a entendu du premier disciple : “Je suis le berger, le bon”. Il va le dire par deux fois.

2- il met sa vie à disposition (11-13).

“Moi, je suis le berger le bon ; le berger le bon dépose sa vie pour les brebis”.

Il explique à quoi on reconnaît le berger le bon : “Il met sa vie à disposition”, il met sa vie en jeu ; (), ça veut dire : poser, poser là. Donc c’est poser sa vie et on en dispose. Le berger le bon n’est pas venu pour tirer profit ou jouir de sa domination. Il n’a qu’un souci, ses brebis. Il est au milieu d’elles et il est à leur disposition. Elles en font ce qu’elles veulent et ça peut tourner bien ou mal mais il est d’accord d’avance.

Mettre sa vie à disposition est très différent de “donner sa vie” car alors c’est le prix de sa vie qui compte. Si Jésus donne sa vie, on revient avec la théorie sacrificielle qui est absolument étrangère à l’esprit de Jésus. Paul disait : “Il est mort pour tous” (II Cor 5,15). Il faut comprendre ce “pour” (). D’habitude, on le comprend “sacrificiellement”, on sacrifie quelqu’un pour les autres. C’est l’interprétation traditionnelle. Or Jésus est heureux quand il voit que ceux qui vivent de lui sont heureux et sont pleins de vie grâce à lui. Il est décentré de lui-même. C’est une chose qu’ils ont pu vérifier alors que, d’une certaine façon, il était le maître, même si ça ne l’intéressait pas d’être à leur tête. Il a choisi d’être un principe de vie et de communion. Décentré de lui-même, il ne disposait même pas de sa propre vie, elle était mise à disposition.

“Le salarié, qui n’est pas le berger, à qui ne sont pas les brebis...”

De nouveau, pour le faire comprendre, par contraste, il compare le berger avec le mercenaire (). Tous deux sont chargés de la garde des brebis. Le berger le bon n’a de sens qu’à partir des brebis car elles font partie de son être, elles sont à lui. Ce n’est pas le berger qui donne sens aux brebis, ce sont les brebis qui donnent sens au berger. De même le vigneron se définit par rapport à la vigne, sans la vigne, il n’a aucun sens. C’est ça qui est évoqué ici.

Le mercenaire est payé pour faire un boulot. Au fond, ce n’est pas par libre disposition de lui-même qu’il appartient aux autres mais parce qu’une fonction est nécessaire. Alors on le paye pour exercer une fonction, ce qui est tout à fait normal. Pour le mercenaire, les brebis sont des étrangères, elles ne font pas partie de sa vie et il ne va pas commencer à se faire du souci pour elles, sinon il est le berger forcément. Dans le cas d’un mercenaire qui exerce une fonction, il n’y a pas d’intimité, cela n’a rien à voir avec “être berger”. Maintenant quelqu’un peut remplir cette fonction et être berger, mettre sa vie à disposition, il n’y a pas contradiction entre les deux.

“quand il voit venir le loup, il abandonne les brebis et fuit”.

Il est à la tête tant que ça va bien et c’est normal car elles ne lui tiennent pas à cœur, elles ne font pas partie de lui, “parce qu’il est salarié, il n’a pas le souci des brebis”. Cette attention est la manifestation visible, humaine, de l’eudokia, de la bienveillance de notre origine. Il faut prendre ce mot au sens où Simone Weil parle de l’attention, de la capacité d’attention à l’autre. Jésus ne peut pas voir quelqu’un et faire comme si il ne l’avait pas vu. Jésus est vraiment verbe, c’est-à-dire manifestation de l’origine, du réel, quelles que soient par ailleurs les atrocités dont nous sommes témoins.

3- il vit une relation intime avec ses brebis (14-16).

“Moi, je suis le berger le bon et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent”.

C’est une façon littéraire de dire : quand Jésus est avec les siens, il est comme un berger avec ses brebis. Il aurait pu prendre une autre image, peut-être le cep d’une vigne. Toutes ces images veulent dire la réalité de la façon d’être avec les siens. Il n’est pas comme un mercenaire, il met sa vie à disposition. Dieu jadis avait choisi David parce qu’il savait se battre contre les lions pour défendre ses brebis. Dans cette volonté de défendre, de risquer sa vie, David n’a pas du tout envie de donner sa vie mais il ne veut pas que le loup mange ses brebis, c’est différent.

“Comme le père me connaît et moi, je connais le père”.

Cette connaissance mutuelle qui se vit de jour en jour, est la manifestation concrète de la façon dont son abba le connaît et lui connaît son abba. Jean, gnostique au départ, depuis sa rencontre avec Jésus, est totalement guéri de l'union avec Dieu. C'est dans les relations d'attention mutuelle, de mise à disposition de vie mutuelle, c'est dans la mesure où on parvient à le faire qu'on peut savoir ce qu'est l'union avec Dieu. Sinon on rêve un peu. Jésus et les siens, les siens et lui, manifestent la relation à l'origine.

Jésus parle ici de son "abba". C'est une façon de dire aux siens qu'ils sont comme des "nourrissons", un mot qui convient exactement à abba. C'est pour insister sur le fait que nous sommes tout au début de notre mystère, nous sommes à peine nés. Quelque chose commence, qui est appelée à l'épanouissement et sur laquelle la mort n'aura pas de prise. Cet échange manifeste l'eudokia de l'origine.

"et ma vie, je la dépose en faveur des brebis".

Il y a cet échange et, de son côté, mise à disposition. Cela veut dire que le premier disciple, qui a vécu avec Jésus, peut affirmer que la vie de Jésus était à notre disposition.

"J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos".

Il s'adresse à toutes les brebis, à celles-ci et à beaucoup d'autres. L'auteur de l'évangile se sent compris dedans. Évidemment, ça n'a pas de limites. Ce "j'ai" veut dire qu'il y a déjà sans qu'on le sache un lien établi qu'il faut découvrir et qui repose effectivement sur le principe qui est à notre origine, qui est l'eudokia, qui tient déjà tout mais ce ne sera tenu que dans la mesure où nous nous tiendrons mutuellement. Donc il ne peut nous tenir que si nous nous embrassons. Il est incapable de faire autrement.

"Je dois aussi les conduire et, elles aussi, elles entendront ma voix et deviendront un seul troupeau, un seul berger".

Elles aussi vont discerner et, si ce qui commence peut vraiment advenir dans notre histoire humaine, au bout du compte, il n'y aura "qu'un troupeau et qu'un berger".

c) Il en a reçu le commandement du père (17-18)

"Si le père m'aime, c'est que je donne ma vie pour la reprendre. On ne m'ôte pas la vie. Je la donne de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon père".

C'est la traduction de la bible de Jérusalem. En note, on explique pourquoi ils ont traduit ainsi : "Le Christ a la vie en lui-même et nul ne peut la lui ôter, il la donne librement; d'où cette majesté sereine, cette pleine liberté devant la mort".

Or le texte de Jean est littéralement :

"C'est pourquoi mon père m'aime, parce que je mets ma vie à disposition, afin de la recevoir à nouveau. Personne ne m'arrache ma vie; au contraire, moi, c'est de moi-même que je la mets à disposition. J'ai le pouvoir de la mettre à disposition et j'ai le pouvoir de la recevoir à nouveau. Voilà le commandement que j'ai reçu de mon abba".

"Je mets ma vie à disposition" ().

Jésus vit sa vie non pas comme s'il était en possession de sa vie, dans le souci de conserver sa vie. C'est lui qui vit mais dans un décentrement, dans une dépossession, dans une mise à disposition. C'est une vie qui est offerte, c'est une vie en relation. Quand il fait un signe avec le pain, le signe correspond à celui qu'il est. Il peut mettre sa vie à disposition justement parce qu'il a dit : "Qui perd sa vie, la sauvera" (Mc 8,35). Il faut lâcher prise et non se cramponner pour conserver. Si on joue le jeu, mettre à disposition, c'est faire confiance. En fait, cette mise à disposition, ce lâcher prise, vient de la confiance vive que nul n'est à l'origine de lui-même. Jésus le

disait en parabole pour les gens simples : “Voyez les oiseaux, ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent dans des greniers et votre père les nourrit” (Mt 6,26), ils vivent au jour le jour. Il ne veut pas parler des oiseaux mais des petits à qui il s'adresse : s'ils vivent, c'est parce qu'il leur est donné de vivre. Il essaie de susciter cette conscience dans les siens parce que cette conscience l'habite lui-même. D'où une confiance fondamentale et une mise en jeu sans aucune réserve. Ce n'est pas de l'héroïsme. Il va le dire avec d'autres mots : “Le fils de l'homme est entre les mains des humains” (Mc 9,31), la vie d'un être humain est entre les mains des êtres humains. Prier Dieu pour que ça change ne sert à rien. Puisque les humains ont les humains entre les mains, c'est à nous de jouer. Il n'est pas interventionniste.

“Personne ne m'arrache la vie”.

“Arracher” est voulu, ce n'est sûrement pas ce qu'il souhaite mais c'est possible puisque sa vie est à disposition. C'est ce qu'on voit du dehors. Fondamentalement on ne la lui arrache pas, il accepte de lui-même de la mettre à disposition en raison de la confiance dans son origine. Il n'est pas à l'origine de lui-même, donc il n'a aucun souci de conservation, de possession.

“J'ai pouvoir de la mettre à disposition”.

Pouvoir “ ” est un pouvoir d'autorité. Cela est propre à l'être humain. Il a vraiment le pouvoir de mettre sa vie à disposition et d'autres pourront en bénéficier. Il est relié à celui qui est son origine et à ceux qui pourront en bénéficier et ça, c'est le propre de l'être humain, de pouvoir mettre sa vie à disposition et de la recevoir à nouveau. Ici “recevoir” est un recevoir actif, ce n'est pas une passivité. Simone Weil l'appelait “le pouvoir de se mettre en capacité”. Elle évoque l'attention que nous devrions avoir les uns pour les autres et constate que nous en sommes presque incapables. Alors elle dit : “Je me creuse en capacité et j'essaie de m'ouvrir à l'énergie qui alimente mon action”. Sa méditation me semble proche de ce pouvoir de mettre à disposition et cette capacité de recevoir à nouveau parce que c'est la capacité d'attendre de l'autre, de devenir attente par rapport à l'autre.

“J'ai pouvoir de la recevoir (prendre) à nouveau”.

Si on comprend selon la note de la bible de Jérusalem, “le Christ a la vie en lui-même...”, puisque Jésus est Dieu, il donne sa vie comme il lui plaît, il la reprend quand il le veut, ce qui prouve bien qu'il est Dieu.

Or le verbe grec est Ce verbe est traduit par “recevoir” ou par “prendre” car relationnellement c'est la même chose. Quand on nous donne quelque chose, on prend, c'est-à-dire on reçoit. Jésus au dernier repas dit : “Prenez”, ça veut dire : “Recevez”. On peut traduire par “prendre” mais alors on peut difficilement comprendre ce qui est suggéré ici. Jésus n'est pas quelqu'un qui peut donner sa vie et la reprendre comme ça lui plaît mais la mort ne lui fait pas peur : il donne et il reprend.

“Voilà le commandement que j'ai reçu de mon père”.

Au verset 18, on a le même verbe . On ne peut pas traduire par “que j'ai pris chez mon père”. Il reçoit l'ordre de quelqu'un, c'est un commandement. C'est très important car le mot montre bien que le père est plus grand que lui. Jésus est juif et il a perçu que le commandement n'est pas tellement l'observation de la loi mais d'oser mettre sa vie en jeu au bénéfice des autres et d'attendre de la recevoir à nouveau. Chacun sait qu'on ne peut pas commander à aimer sans devoir exposer et recevoir à nouveau. Il ne faut pas nécessairement attendre le dernier souffle. C'est possible dès maintenant.

3) L'identité de Jésus (22-42).

Jean situe son récit entre deux fêtes :

- la fête des Tentés, souvenir de l'expérience initiale, de la vie sous tente, qui rappelle que rien n'est appelé à demeurer,
- et la fête de la Dédicace qui signifie que, après la destruction, il y a la reconstruction. Mais désormais cette reconstruction ne peut plus concerner que le mystère de l'être humain. Il ne peut plus être question de restauration de communauté ou d'église ou de temple, c'est nécessairement un devenir spirituel.

Après la grande fête des Tentés, on a la petite fête de la Dédicace. Changement de lieu : on est dans le temple, changement de temps, on est en hiver. Là on peut discuter très sérieusement de deux points essentiels : Jésus le christ, Jésus le fils de Dieu. On sent que cela relève de la discussion. C'est assez secondaire après ce qu'il venait de dire.

1- la question (22-24)

"Jusqu'à quand suspens-tu notre âme ? Si tu es le christ, dis-le nous ouvertement".

Les Juifs font cercle autour de Jésus. L'attention se porte sur celui qu'il est. La vie des questionneurs et celle de Jésus est suspendue à la réponse qu'il va faire.

2- La réponse de Jésus (25-27)

"Je vous l'ai dit mais vous ne me croyez pas".

La réponse de Jésus suggère qu'il ne suffit pas de voir "les oeuvres" pour croire, il faut encore entendre la voix et suivre : "Mes brebis écoutent ma voix, moi, je les connais, et elles me suivent".

3- L'enjeu du débat (28-30)

"Je leur donne la vie qui demeure et sûrement elles ne périront pas pour l'éternité".

La relation au berger n'est pas affectée par des influences étrangères et personne ne peut les arracher de sa main car il y a identité entre le père et le berger : "Moi et le père un sommes".

4- Le blasphème (31-39)

"Toi qui es un humain, tu te fais dieu".

Il y a menace de lapidation car Jésus est accusé de blasphémer en affirmant son identité avec le père. Jésus recourt à la loi : "Vous êtes des dieux". La loi dit la parole de Dieu au même titre que les oeuvres. Ce que Jésus fait, dit quelle est l'origine de celui qu'il est. On ne peut récuser ni l'une ni les autres.

5- Jean et Jésus (40-42)

"Ils disaient que Jean ne fit aucun signe mais ce qu'il a dit de celui-ci était vrai".

Les signes que Jésus fait confirment les paroles de Jean sur lui. "Beaucoup crurent en lui" mais il y a un malentendu car on croit à cause du témoignage de Jean, alors que Jésus demande de croire en lui à cause du témoignage du père.

Conclusion

Jésus a donc raconté cette petite parabole pour faire comprendre à quelle difficulté se heurte un responsable religieux qui le rencontre. Normalement le rôle du berger est de protéger les brebis contre les loups. Cette responsabilité peut être gênante quand on a à faire non à un loup mais à un homme très simple qui entre et sort par la porte, qui ne calcule pas, qui ne commet ni violence ni ruse, qui n'a pas de titre, qui semble dire la vérité, qui appelle chacun par son nom. Quand ils

entendent cette voix, les gens se reconnaissent et, une à une, les brebis quittent le bercail. En soi, ce n'est pas dramatique mais c'est angoissant pour un berger. "Jésus leur tint ce discours mystérieux mais eux ne comprirent pas ce dont il leur parlait".

1- C'est une méditation sur l'autorité (cf. chap 21).

Dans le cas de Jésus, la seule chose qui compte, du fait qu'on peut discerner en lui le berger le bon, c'est ce qu'il fait. Or cela était déjà annoncé dans la tradition juive à propos de David. "C'est un berger selon mon cœur", dit Dieu. Ici, cette tradition revient : Jésus expose sa vie pour ses brebis, il ne les protège pas. C'est très différent. Ce n'est pas qu'il ne veut pas les protéger mais ce n'est pas au signe qu'il les protège qu'on le reconnaît. Il ne les parque pas dans un bercail. Au contraire, il les expose et s'expose le premier. Jésus est un être exposé : "Le fils de l'homme est entre les mains des fils d'homme". En ce sens, il va pouvoir devenir principe de communion, un berger le bon sans en faire un nouveau pasteur.

En fait, on ne peut pas vivre en société sans responsables qui prennent des initiatives et qui organisent. C'est humain. L'autorité se manifeste tout naturellement car nous ne savons pas vivre sans autorité. Le tout est de voir au nom de qui une autorité peut s'imposer. Elle ne peut certainement pas s'imposer au nom de Jésus. La seule chose qui peut partir de Jésus, c'est que des êtres vivent de telle manière qu'ils ne craignent pas de s'exposer pour que d'autres en bénéficient, quelles qu'en soient les conséquences. Des exigences intimes les poussent à vivre et à agir. Au bout du compte, ça protège ou au moins c'est bon. Cela, c'est marcher sur les traces du berger le bon, lui qui a marché le premier sur ces traces, et les brebis suivent. Dans ce contexte, on ne peut plus dire : le berger est ici, il est là, ce groupe-ci suit le bon berger...

2- La tradition de Jean a pris conscience d'être aussi appelée.

Ici on voit se pointer l'auteur de l'évangile, celui qui a écrit et qui n'était pas là. Celui qui était présent, c'était le premier disciple, ce prêtre juif, qui, à son tour, a un disciple : "J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas cet enclos", qui ne font pas partie du groupe de Jésus avec les siens. Les gens qui ont reconnu Jésus, se mettent à le suivre et, par la force des choses, forment un nouvel enclos. L'enclos n'est pas la volonté de se fermer. Ils savent tout de suite que d'autres vont venir et d'avance le groupe est ouvert. C'est en tout cas l'intuition de Jean : "Elles-là aussi, elles écouteront ma voix et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur". L'auteur de l'évangile est encore très loin. La voix de Jésus ne lui est pas encore parvenue mais il dit qu'elle va l'atteindre, lui aussi écouterait alors et deviendrait disciple. La communion est devant, il y aura, il n'y a pas encore. Ici dans la foi en Jésus, il pense que la voix qui nous est parvenue en Jésus ne s'éteindra pas.

3- Jésus manifeste le père.

Avant Jésus, il y avait la voix de la loi. C'est toute la méditation du chap 6, le pain dont on se nourrit.

Cette voix a été perçue par Abraham de façon merveilleuse. Elle le mettait sur la bonne voie : "Je t'indiquerai" (au futur, une voix qui oriente vers). Devenu familier de cette voix, à son étonnement, il a un fils Isaac, "l'impossible". Abraham a une très grande conscience de l'absolu et se trouve devant le plus grand drame que puisse éprouver un être religieux : se sacrifier pour l'absolu. Or ce qu'il a de plus cher, c'est Isaac. Donc Isaac doit être sacrifié à l'absolu. Si la voix n'était pas intervenue pour lui dire : "Abraham, c'est de la religion ; moi, je veux qu'il vive", on ne serait toujours pas sur le chemin de la foi. Le sacrifice relève de la religion, celui qui a conscience de l'absolu, sacrifie tout à l'absolu. La religion apprend à se sacrifier pour Dieu.

Dans le cas de Jésus, la voix ne lui demande pas de se sacrifier pour elle et Jésus “met sa vie à disposition”. Jean peut donc lui faire dire : “Qui m’a vu, a vu le père” (14,9), quand on l’a vu vivre, la façon dont il a vécu pour les autres, qui a vu ça, a vu Dieu. Cela suppose une conversion totale : qui voit Jésus, voit un tout petit peu l’absolu. C’est ainsi qu’il faut entrevoir les choses.

Pour Jean, aussi incroyable que cela puisse paraître quand on voit les êtres humains et le monde, la réalité serait amoureuse. Jésus par sa vie apparaît à Jean comme parole d’amour et, en tant que tel, il est berger, il est manifestation de Dieu et, en même temps, il reconnaît que “le verbe, précarité est devenu”.

Le prophète de Galilée venu à Jérusalem est la lumière du monde, il ouvre les yeux de l’aveugle, il fait que les brebis entendent celui qui parle et qui n’est pas reconnu. Il est venu dans le monde, il ouvre les yeux de celui qui se met à écouter : “Jamais homme n’a parlé comme ça !”. C’est génial, un résumé comme ça. On voit que l’auteur a été gnostique, c’est un homme intelligent. Mais l’essentiel n’est pas là, c’est peut-être de donner un verre d’eau au bon moment à celui qui a soif, un peu d’amour à celui qui est seul.

V - La négation radicale (Chapitres 11 et 12)

“De nouveau, ils en alla au-delà du Jourdain” (10,40).

Il n’y a plus rien à dire, tout est dit et il va au-delà du Jourdain car tout cela est nié par la négation brutale, la mort. Le Jourdain pour la spiritualité juive, c’est toujours le commencement. Tout ce que l’on vient de voir va être repris sous cet aspect tout à fait particulier qui résume toute la vie : le mystère de la mort recouvre tout le mystère de la vie.

Jean va le présenter comme :

- mort par manque de vie, mort par faiblesse : Lazare
- mort par surabondance de vie, mort par amour : Jésus.
- mort par condamnation : la réaction des autorités juives sera de décider que, pour elles, la mort de Jésus est d’utilité publique.

A) La mort par manque de vie (11,1-44)

1) *Un être dans toute sa faiblesse* (1-16).

“Il était un malade, Lazare de Béthanie”.

Ce jeune Lazare n’a pas de chance, il n’a ni père ni mère, il vit chez sa tante Marthe. On ne sait rien sur lui, on ne sait pas ce qu’il aime, ce qu’il veut. On voit seulement qu’il est à toute extrémité et que l’on n’attend rien de lui alors que lui attend tout de Jésus. Lazare n’a même plus l’envie de vivre.

Françoise Dolto (“L’évangile au risque de la psychanalyse”, page 125 et ss) a très bien perçu ce qui se passe, Lazare n’a pas le courage de vivre. La psychologie aide à prendre conscience de cette incapacité à vivre. Parfois par hérédité, on est le résidu d’une histoire malheureuse où les forces de mort l’emportent sur les forces de vie. La faiblesse peut être l’angoisse. Il y a beaucoup de façons dont les puissances de mort se servent pour s’attaquer à nous. On parle “des enfants de la mort”, ces enfants qui disparaissent vers 15-16 ans. Nous sommes tous, au moins à certains moments de notre vie, dans l’incapacité de vivre. Normalement cette incapacité provoque le chantage : si tu avais été là, c’est de ta faute... Si on aime, il ne faut pas céder au chantage.

“Celui que tu aimes est malade”.

Il n'y a pas l'ombre d'un reproche de Jésus devant cette faiblesse mais une infinie compassion pour tout être vivant. On ne peut pas demander à un être humain de devenir soi-même alors qu'il est dans l'incapacité de vivre. L'attitude de Jésus à l'égard de quelqu'un qui se trouve dans cette incapacité est claire : il aime Lazare. Aux yeux de Jésus, Marie qui se répand en parfum et Lazare qui n'en peut mais, sont frère et sœur. Il n'y a ni la bonne Marie ni le pauvre Lazare. Dans l'amour, quand un être humain, victime, n'a pas la force d'être, la présence d'un autre semble bien être la seule garantie.

“Cette maladie n'est pas pour la mort mais en vue de la gloire de Dieu”.

La dernière chose que Jésus peut faire, en toute extrême limite, c'est de ne pas venir pour que Lazare réagisse au moins en attendant qu'il vienne. On dit à Jésus que son ami est malade. Il reste quand même là où il est car il espère secrètement que l'absence permettra à Lazare de compter sur lui-même, puisqu'il ne peut pas compter sur Jésus. Il espère que Lazare va avoir un dernier ressort mais il sait aussi que cette asthénie peut être mortelle.

“Allons de nouveau en Judée”.

Pour sauver Lazare, Jésus doit mettre sa vie en jeu. Pour empêcher quelqu'un de mourir, il faut accepter de mourir pour lui. Et quand nous accepterons de mourir les uns pour les autres, il n'y aura plus de mort. Aucune autorité n'a prise sur un tel amour. À ce moment-là, il y a dans l'amour une présence qui fait que Jésus et Lazare triomphent de la mort.

“Lazare est mort”.

Lazare meurt. Lazare ne fait que mourir. C'est vraiment l'être humain dans son extrême faiblesse. Lazare est finalement victime des forces de mort en lui. Il s'agit d'un refus de vivre. Lazare voudrait vivre par procuration.

“Je me réjouis à cause de vous, afin que vous croyez”.

Si Jésus espère secrètement être inutile, c'est parce que le don d'être ne dispense pas de devenir soi : il ne peut pas vivre à la place de l'autre. Or la religion nous dit que le sauveur fait les choses à notre place. C'est peut-être une consolation lorsqu'on se trouve dans l'incapacité de vivre.

2) Le signe (17-45)

“Jésus trouva Lazare dans le tombeau”.

Alors il doit venir au tombeau. Le récit de Jean est très fort, un peu excessif. Je ne crois pas à sa mise en scène mais, comme Dolto, je crois à la résurrection de Lazare, à la résurrection de la vie. Ce qui est important, c'est que quelque chose l'empêchait de vivre. C'est comme la fille de Jaïre : ses parents l'empêchaient d'avoir le goût de vivre. L'important est de voir ce qu'il faut faire pour que cette petite ait envie de vivre et Jésus dit “de lui donner à manger” (Mc 5,43). C'est plein de santé !

“Jésus fut violemment ému en esprit et il se troubla”.

On sent tout ce qu'il y a de la part de Jésus envers Lazare. Apparemment Lazare est une nullité absolue : pas un mot, pas un geste. Qu'est-ce que Jésus peut aimer en lui ? Il le voit. Nous, nous ne voyons que sa nullité, sa difficulté de vivre, notre déception devant l'issue fatale. Jésus a la foi et la foi se trouve en présence d'une négation radicale.

Je crois que, chez certains êtres, les forces de mort l'emportent, du moins à nos propres yeux. Je crois que ce récit semble dire que, même dans ce cas, par-delà leur faiblesse, quelqu'un qui les aime les atteint encore. Jésus vient, il pleure, la seule fois dans l'évangile de Jean mais aussitôt il a une réaction en lui, comme s'il ne voulait pas être en proie à la pitié. L'amour a horreur de la pitié car c'est un manque de respect vis-à-vis de l'autre. Volonté de vivre qui ne peut pas avoir pitié.

“Lazare, viens dehors”.

Pour Lazare, il faut voir que Jésus devient parole d'amour. Lorsque on est devant un cas désespéré, ce n'est pas le dernier mot, il y a la voix qui vient jusque là, la voix qui fait vivre : “Sors, debout !”. Il faut avoir la foi.

Je pense que cette résurrection a eu lieu. Je pense que Lazare est mort. Je crois que Jésus a essayé de faire réagir Lazare par lui-même. Comme ce n'est pas possible, c'est à Jésus de jouer la dernière carte.

“Déliez-le et qu'ils en aillent!”.

Quand Lazare se lève, Jésus ordonne de le laisser aller. Il ne fait aucune tentative de rapprochement entre Lazare et lui. Il ne peut pas le dispenser de devenir lui-même. Lazare comptait un peu trop sur Jésus.

Il ne faut pas trop compter sur Jésus car on n'a plus rien de soi. Le vocabulaire de Paul et celui de Jean sont conformes. Paul, contrairement à Jean, a toujours un peu souffert de sa faiblesse. Réponse de Jésus : “La grâce te suffit” (II Cor 12,9). Dieu n'attend pas de nous la perfection.

B) La mort par condamnation (11,46-53)

“Si nous le laissons ainsi, tous croiront en lui et les Romains viendront”.

Autre aspect de cette négation radicale : la présence de Jésus est une menace pour le peuple aux yeux des notables.

“Vous ne connaissez rien et ne calculez pas qu'il est avantageux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple et pour que la nation entière ne périsse pas”.

Pour Jean, le décideur est son ami Caïphe. Le premier disciple comprend que le sort de Jésus est scellé. Il est parfois dur envers les Pharisiens car il se sent lui-même Pharisien. S'il est dur envers les décideurs de mort, c'est qu'il est du côté des notables. Cette dureté est une exigence par rapport à lui-même et il en devient parfois intolérant. Ainsi quand Jésus dit : “Je n'ai perdu aucun de ceux-ci” (17,12), Jean corrige “sauf le fils de perdition”.

“Étant grand prêtre cette année là, il prophétisa”.

Quand il entend ça de la bouche de son ami Caïphe, Jean redevient un être religieux car on ne peut pas se guérir de la religion du jour au lendemain.

“À partir de ce jour, ils décidèrent qu'ils le tueraient”.

Jésus, on n'en parle plus, c'est fini. La vie humaine est semblable à une pauvre mouche qui se heurte contre la vitre et qu'on écrase, ça n'a aucune importance. Jésus a passé beaucoup de temps à faire comprendre qu'un fils d'homme est entre les mains des fils d'homme. La foi en soi est toujours confrontée non seulement au mystère de l'asthénie mais au mystère du meurtre.

C) La mort par amour : Jésus (12,1--36)

C'est la mort selon Jésus et selon Jean, préfigurée par une femme : se répandre en parfum. Aimer, c'est déjà mourir un peu et ça sent bon. Ici il s'agit de faire entrevoir que mourir, c'est échapper à la négation radicale.

La montée de Jésus à Jérusalem se fait en deux épisodes. Jean va y voir une double anticipation de la vie chrétienne et de la célébration chrétienne.

- 1-11 : Béthanie est le lieu où Jésus se trouvait avec les siens.

- 12-19 : l'entrée de Jésus à Jérusalem. Jérusalem est la capitale de sa religion.

- 20-36 : des grecs demandent à voir Jésus. Les grecs, c'est là après, ce qui s'étend plus loin.

1) Béthanie, un repas de fête (1-11)

"Jésus, six jours avant la Pâque, alla à Béthanie... Ils lui firent là un dîner et Marthe servait. Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui".

On peut célébrer car Lazare qui était mort, vit. Il est là et ne semble pas avoir beaucoup changé : il ne dit toujours rien. Le service est assuré par Marthe. Il n'y a que des hommes à table. Les femmes doivent trouver comment s'arranger pour y être. Marie n'est pas à table. Jésus l'avait déjà confortée dans la découverte qu'elle fait d'elle-même (la meilleure part). De plus son frère vient d'échapper à la mort alors qu'il ne voulait plus vivre. Jésus est vraiment celui qui triomphe tout le temps. Alors il n'y a plus de limite.

1- un geste fou

"Marie prenant une livre de parfum de nard authentique de grand prix oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux".

Elle entre et, selon Marc, elle "casse" un vase de parfum, elle n'a pas le temps de l'ouvrir, c'est un don sans calcul et "elle le verse sur sa tête". C'est vraiment elle-même qui se brise aux pieds de Jésus. Marie se répand dans une reconnaissance d'elle-même et de Jésus, elle arrive à la découverte de son mystère. Sa reconnaissance vis-à-vis de Jésus est telle qu'elle est à lui sans réserve.

Jésus va permettre à Marie, qui était sous la coupe de sa sœur, d'être elle-même dans sa petitesse. "Elle a choisi la meilleure part (d'être elle-même) et cela ne lui sera jamais ôté" (Lc 10,42). Quand on devient soi-même, la joie éclate. Marie répand son parfum.

"L' maison fut remplie de l'odeur du parfum".

Quand Jean raconte que Lazare sent mauvais, il sait qu'il est le frère de celle qui sent bon. Nous sommes des êtres qui sentons mauvais et bon à la fois. C'est voulu chez Jean. La foi en soi, il faut la prendre au sens fort : nous sommes de la pourriture et nous sommes parfum. Chacune de nos histoires le montre.

"Pourquoi ce parfum n'a pas été vendu trois cents deniers et donné aux pauvres ?".

Judas ou les questions qu'on peut se poser devant la folie de l'amour... Le zèle de la tradition juive ne supportera pas cela. Un seuil est franchi que Judas ne pourra pas admettre. On vient d'atteindre une manifestation de la démesure, la manifestation de l'amour. La raison de l'amour, c'est l'amour même et la mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. Judas trouve que cela va trop loin. Il trouve que c'est du gaspillage, pas décisif dans la difficile relation avec Jésus.

2- Pour Jean, c'est l'anticipation de la célébration chrétienne.

"Beaucoup parmi les Juifs venus chez Marie et ayant vu ce qu'elle avait fait, crurent en lui" (11,45).

Le geste fou de Marie est à l'origine de la conversion du premier disciple. Ce récit est camouflé par l'image de Lazare qui devient premier pour des raisons théologiques. Jean passe de la célébration sacerdotale dans le temple, avec tout le peuple, l'encens qui monte, le prêtre qui, au nom

de tout le peuple, rend grâce à Dieu, à un repas avec des amis, être à table ensemble et se réjouir parce que même un être qui était pris par les forces de mort, est toujours vivant.

A Béthanie, c'est un repas en présence de Jésus. On y perçoit la présence de l'amour qui triomphe de tout ce qui empêche de vivre, qui permet à quelqu'un de se trouver en vérité et que cette dimension ne lui sera plus jamais enlevée. Cette femme qui se répand en reconnaissance est, pour Jean, l'image de la foi. Les "narines sacerdotales" de Jean renonceront à tout jamais à l'encens des sacrifices. C'est le parfum de la foi d'un être qui se donne, qui désormais est le signe d'une fête avec Jésus, une toute autre conception que la conception sacrificielle. Tout ceci en précarité : le parfum n'est pas de l'esprit saint. Tout cela guérit le prêtre de Jérusalem : le parfum des encens et des autels, c'est fini, c'est remplacé par le parfum de la foi, le don de la reconnaissance. On peut mourir de reconnaissance, ce n'est pas se sacrifier. La reconnaissance par amour est totale.

La présence eucharistique suppose toujours au moins deux personnes : Jésus et celui qui a bénéficié de cette présence. Dès qu'on sépare Jésus, on en fait une idole. Il faut être deux pour qu'il y ait amour. Dans l'amour, la solitude n'existe pas. Jésus voyait tous les gens qui souffrent. Il a le regard du père qui est présent à chacun de ses enfants en train de devenir.

Jean cesse d'être prêtre et il devient l'amant de la foi et de l'amour. Pour lui, c'est la première célébration chrétienne, c'est la fête, c'est se réjouir ensemble car la mort n'a plus le dernier mot. Alors on peut se répandre et s'abandonner à l'amour. Il sait très bien que deux êtres, par leur reconnaissance mutuelle, peuvent accéder à leur mystère et ainsi à une capacité de don sans calcul qui va jusqu'à pouvoir mourir pour l'autre, ça n'a plus aucune importance. Vivre cela n'est pas la négation radicale de la mort, cela n'empêche pas de mourir. Mais plus on y réfléchit, plus on a l'impression que Jésus, à la vue de ce don sans réserve, s'est dit que, s'il voit ça, il peut s'en aller.

2) Entrée à Jérusalem (12-19)

1- Une entrée suicidaire.

Être à Jérusalem représente pour lui un danger mortel mais, si c'est pour son ami, cela ne compte plus. Jésus sauve sa peau quand on veut le tuer mais il ne refuse rien au niveau de l'amour. Il faut toujours avoir une envie folle de vivre pour pouvoir donner sa vie. Jésus n'a aucune envie de risquer sa vie pour rien, de se sacrifier. Quand il s'agit de se défendre contre ceux qui veulent l'éliminer, il fait tout ce qu'il peut pour ne pas être éliminé. Il les a d'abord évités pendant longtemps : "Le fils de l'homme n'a pas où reposer la tête" (Mt 8,20). Il fuit tout le temps : "Il ne circulait plus en public parmi les Juifs mais il s'éloigna dans une région près du désert" (11,54).

Il fait donc une entrée suicidaire. Elle ne l'est pas en fait. Il revient à Jérusalem parce qu'il a été reconnu comme quelqu'un qui doit aller jusqu'au bout, même si aller jusqu'au bout (dire vrai) amènera pratiquement la décision des décideurs. Son attitude est commandée par la fidélité à ce parfum.

2- Il entre assis sur un âne.

"Jésus ayant trouvé un ânon s'assit sur lui ainsi qu'il avait été écrit".

C'est une des seules fois où Jésus applique les écritures : "Voici que ton roi vient à toi, il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne" (Za 9,9) car il pense que les responsables doivent entendre. Il va s'adresser aux prêtres et, pour leur parler, il doit nécessairement citer les écritures. Le livre de Zacharie est le rêve de la domination absolue, d'une hiérarchie sacerdotale pour les siècles des siècles. Zacharie se préoccupe de la reconstruction du temple comme signe de la restauration nationale qui doit ouvrir une ère messianique. Avant sa rencontre de Jésus, Jean voyait dans la reconstruction du temple un signe de Dieu qui oeuvrait. En Jésus, il voit désormais une manifestation du verbe qui va beaucoup plus loin car Jésus n'est jamais hors précarité, il est

toujours Jésus. Le fils ne désire pas l'égalité avec le père : "Le fils ne peut de lui-même faire rien". C'est Lucifer qui voudrait être fils de Dieu, il est le plus beau des fils de Dieu.

Mais pour Jean (comme pour Paul), Jésus est sans faiblesse : "Qui peut me reprocher une infidélité ?" (8,46). Le péché, c'est de ne pas pouvoir épouser le mouvement qui donne d'être. Un être entièrement fidèle est fidèle à ce qui lui est donné d'être. Plus on est fidèle, plus on est conscient de son infidélité. L'être humain voudrait être autre chose que lui-même, c'est une faiblesse. Il y a un jaillissement en nous mais nous ne sommes pas à l'origine de ce jaillissement.

L'absence de faiblesse est une réconciliation avec la précarité. Pour Jésus, il lui est donné d'être, il épouse le don qui lui est fait. Dieu lui donne gracieusement d'être comme jamais un être n'a été. Un poète allemand disait qu'il est plus difficile de s'abandonner au bonheur qu'à la souffrance. Le secret de Jésus semble être de s'abandonner à la joie. Jésus ne peut pas être autre chose que lui-même mais il n'est jamais hors précarité car refuser la précarité est une première faiblesse. Notre précarité nous fait peur. Il faut accepter cette peur. Par faiblesse, nous voudrions ne pas avoir peur.

L'église n'a pas pu accepter Jésus dans sa précarité. Il lui a fallu trois siècles pour le mettre hors précarité. Mais si c'est oeuvre humaine, un jour, cela va s'écrouler... L'entreprise chrétienne, dans l'histoire, est pour moi la plus luciférienne des entreprises.

3) *Dernier discours de Jésus (20-36)*

1- la demande des Grecs (20-22))

"Il y avait des Grecs, de ceux qui m'ontaient pour adorer durant les fêtes. Ils abordèrent Philippe et lui firent cette requête : Nous voudrions voir Jésus".

Des Grecs demandent à "voir" Jésus. Leur demande ne sera pas réalisée car "Jésus s'éloignant se cacha d'eux" mais elle sera transmise de Philippe (communauté johannique) à André (les Galiléens) et, par eux, à Jésus. Leur demande déclenche un discours comme si la mission de Jésus s'étendait désormais aux non juifs, au monde entier : "J'attirerai à moi tous les hommes".

Jésus est arrivé à une telle maturité qu'on peut le reconnaître en vérité. Non seulement ceux qui ont été ses amis mais tout le monde pourra le voir. Il a essayé de rencontrer le plus d'êtres possible. Il a choisi douze comme signe, pour bien montrer qu'il prend tout le monde pour les envoyer à tout le monde, même si, dans les moments difficiles, il ne prend que Pierre, Jacques et Jean. Ensuite il estime qu'il doit parler en face des prêtres car sa mission est alors de les confronter à la vérité. Quelques-uns vont l'entendre comme Jean mais la majorité va l'éliminer. Maintenant il s'adresse à tous, à commencer par des Grecs, soeurs d'Antigone ou disciples de Platon. Antigone est morte dans une désobéissance sublime quand elle disait aux autorités de son pays : "Je suis née non pour haïr mais pour aimer", elle peut voir Jésus. Platon a écrit toute son oeuvre parce qu'il a fermé les yeux au moment de la condamnation de son maître Socrate et qu'il s'est absenté au moment de sa mort. N'ayant pas pu voir ces deux choses en face, il a fait une philosophie extraordinaire sur l'éternité de l'âme.

2- Méditation concernant la mort (23-36)

Jésus vient à Jérusalem, non pour triompher mais parce que bientôt il va donner sa vie par surabondance de vie. Jean rassemble ici toutes les paroles de Jésus concernant la vie qui n'est pas arrêtée par la mort.

"Voici venir l'heure que soit glorifié le fils de l'homme !".

Aux Grecs qui souhaitent le voir, Jésus parle de "gloire", une gloire autre que celle de Béthanie ou de Jérusalem, celle de sa propre mort. Celui que les Grecs peuvent voir n'est pas un christ glorieux.

”Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s’il meurt, il porte beaucoup de fruits”.

Jean reprend une parabole de Jésus pour essayer de montrer le mystère du mourir. Jean sait que cette négation peut devenir mystérieusement, après Jésus, renoncer à sa consistance et à sa solidité, c’est-à-dire à son être propre, pour naître à la vie. Jésus avait suggéré cela à la Samaritaine : “L’eau que je lui donnerai deviendra en lui source d’eau jaillissant en vie éternelle”. Il est difficile de savoir ce que cela signifie mais on a la conscience de l’absolu du mourir.

On a deux termes : tomber en terre et mourir. On pourrait dire aussi : beaucoup sont fauchés mais peu meurent. Tomber en terre, être fauché, c’est passif, ce pourrait être le néant absolu, la négation radicale. Beaucoup de grains tombent en terre, très peu meurent. Rilke disait déjà : “J’ai l’impression qu’en Occident, plus personne ne meurt”. Qu’il tombe en terre, c’est fatal mais paradoxalement on peut mourir de ne pas mourir et demeurer seul.

Dans le cas de Jésus, ce n’est plus comme pour Lazare, ce n’est plus mort par faiblesse mais pardon : “J’ai reçu le pouvoir de poser ma vie et de la recevoir à nouveau”. Ici il y a une volonté de mourir tandis que Lazare tombe en terre et les forces de mort l’emportent. Si les forces de mort ne l’emportent pas, à ce moment-là, on peut reconnaître que l’amour traverse la vie et la mort car il vient d’en-deçà et va au-delà. Il vient d’en-deçà de la vie et va au-delà de la mort. Donc il traverse l’un et l’autre. C’est l’amour qui, en nous, vit et qui, en nous, meurt.

La mort et mourir, c’est différent. La mort, ce n’est pas mourir. Quand on a compris l’amour, on sait ce qu’est mourir, sinon on est toujours encore sous la coupe de la mort. Si on a plus ou moins compris qu’il nous est donné d’être, la mort ne peut plus être qu’une épreuve. Un être aimé pourra nous demander tellement qu’on finira apparemment par y laisser sa peau mais on ne prend pas, on donne... Donc il faut toujours discerner quand on veut aider, si on a la force, si cela ne nous démolit pas. C’est notre précarité. La mort ne peut plus avoir prise car on n’est plus inquiet de soi, attaché à soi car il nous est donné d’être : “Qui perd, gagne !” (Lc 9,24).

Dans la mesure où c’est de notre responsabilité, nous devons être pour la vie, des médecins amis de la vie. Mais nous devons passer par cette épreuve de telle façon qu’apparemment on nous vole notre vie. La mort dans la foi, selon Jean, n’est qu’un moment d’épreuve et Dieu ne fait rien pour nous tirer de ce mauvais pas. La mort, c’est faire l’expérience de l’insensibilité de Dieu. Elle nous est extérieure. Comme on ne peut pas la regarder en face, il vaut mieux voir quel est l’amour qui nous anime et, emporté par ce courant, voir que la mort va jouer son rôle de souffrance mais est comme une épreuve à traverser.

Jean ne parle jamais de mort sacrificielle; c’est une toute autre optique. L’esprit de sacrifice est totalement étranger à Jésus. Il n’a pas envie de mourir. Il voudrait même que Lazare ait plus le goût de vivre et il attend deux jours pour susciter ce goût de vivre.

Entrée dans la communauté (Chapitre 13)

Les 12 premiers chapitres de Jean sont une longue préparation qu’on appellera par la suite catéchèse. On raconte Jésus pour savoir un peu à quoi on s’engage. Au terme de cette initiation, on demandait d’adhérer. Alors on faisait une fête et on avait recours à un signe typique d’un engagement total qui avait été réclamé en son temps par Jean-Baptiste, le baptême. Le disciple savait donc que le signe est celui de Jean-Baptiste mais que l’esprit est celui de Jésus. Donc il est à l’origine de cette célébration et on fait cette célébration une fois qu’on l’a discerné.

Jésus n’a pas demandé de signe. L’histoire des sacrements vient beaucoup plus tard. Jésus n’a pas institué le baptême. La seule fois qu’il en parle, c’est dans l’évangile de Matthieu en tant que ressuscité : “Baptisez-les au nom du père et du fils et du saint esprit” (Mt 28,19). Dans la bible de Jérusalem, on nous met en garde : “Il est possible que cette formule se ressente, dans sa précision,

de l'usage liturgique établi plus tard dans la communauté primitive". Si on rend Jésus responsable de tout ce que dit le ressuscité, c'est un peu dangereux. Il n'y a qu'un seul sacrement, c'est Jésus lui-même, c'est sa présence. Quand on le discerne, on le célèbre. On ne peut appeler ça "eucharistie", le mot viendra plus tard. Parler de "saint sacrement", c'est une question de vocabulaire. Mais ça, c'est lui; ce n'est pas un signe, c'est lui-même.

Au chapitre 13, celui qui a suivi la catéchèse entre dans la communauté. On l'accueille et on célèbre son admission... , on lui lave les pieds. La communauté a un nouveau membre. Qui est premier dans ces communautés ? C'est Jésus lui-même. Mais est-il le maître ? Pas seulement le maître mais aussi le seigneur et l'on se retrouve devant un problème d'autorité extrêmement dangereux. C'est tout cela que Jean médite dans ce chapitre.

1) L'heure est venue (1-3)

"Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'à la fin. Au cours d'un repas, sachant que le père avait tout remis entre ses mains, qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu, il se lève de table, quitte son manteau et prenant un linge, il s'en ceignit, puis il verse de l'eau dans un bassin et se met à laver les pieds de ses disciples".

1- Le texte originel, celui qui nous vient du premier disciple :

"Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue, ayant aimé les siens, les aime jusqu'à l'extrême".

Jésus est avec les siens, il les aime et maintenant l'heure est venue d'aller jusqu'au bout. Chacun de nous sait, le moment venu, que c'est l'heure d'aller jusqu'au bout. Jésus est un des ces êtres qui était très conscient de ce qui l'attendait. Il en a même pris l'engagement définitif très tôt, le jour où il a renvoyé les foules en Galilée. Quand il monte à Jérusalem, il sait que c'est déjà le début de la fin. Des mois vont encore se passer mais cet engagement d'aller à Jérusalem était le grand risque. C'est pour cela qu'il a longtemps hésité. Il n'a pas du tout envie de donner sa vie. Il a envie de vivre, vivre en vérité et dire ce qu'il a à dire. Dire qu'il a envie de mourir, ce sont les théologiens qui peuvent le dire.

Il lui reste le choix entre se taire et parler. Sa fidélité lui dira qu'il ne peut pas se taire. Donc il continue de parler. La suite a prouvé que c'était déjà la fin, l'heure est venue. Cela ne veut pas dire qu'il n'était pas engagé avant mais maintenant, petit à petit, quelque chose est définitif.

"Ayant aimé les siens jusqu'au bout, il les aime jusqu'à l'extrême", ce qu'il a communiqué va jusqu'au bout. C'est ça l'heure de Jésus. Évidemment ce n'est pas très glorieux. Jésus peut faire des choses mieux que ça. D'où l'ajout qu'on constate.

2- Le texte avec les ajouts gnostiques :

"Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue *de passer de ce monde au père*, ayant aimé les siens *qui étaient dans le monde*, il les aime jusqu'à la fin... *Sachant que le père avait tout remis entre ses mains et que de Dieu il est sorti et vers Dieu il va*, il se lève de table...".

"Passer de ce monde au père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde", c'est un langage gnostique pour dire qu'on est dans le monde sans être du monde. On a l'impression que ce langage va plus loin que "ayant aimé jusqu'au bout", ça donne un petit air de transcendance. Un gnostique y sera sensible, un juif n'y comprendra rien. C'est à chacun de savoir à quel univers il appartient et ce qui est important, si ça aide de dire que Jésus sait "*qu'il passe de ce monde au père*". Pour la gnose, on sait car, si on ne sait pas, on ne peut pas être gnostique. Jean veut dire à ses

amis gnostiques que Jésus, s'il est de Dieu, ne peut pas ne pas savoir car c'est un maître. Donc il sait.

“Sachant que le père avait tout remis entre ses mains”.

Donc il a des mains. La suite montre bien ce qu'il va faire avec les mains que son père lui a données. Comme il a toujours fait, il est au service des autres. La dernière chose qu'il va faire, il va montrer comme en résumé qu'il a des mains pour servir et il lave les pieds de ses disciples.

“Sachant que de Dieu il était sorti et vers Dieu il va”.

C'est la grande conversion de Jean à Jésus. Il sait qu'il part de ce monde au père, il sait qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu. Jean a mentionné au chapitre 5 ce que ça veut dire. S'il ne vient pas de Dieu, on ne peut pas lui faire confiance. Donc il doit venir de Dieu, c'est-à-dire d'en haut. Dieu est en haut, c'est ce qu'on a toujours dit. Or Jésus lave les pieds, il remet beaucoup de choses en question. C'est la vraie révolution johannique, pour les Juifs mais aussi pour les gnostiques, car Jean sait que Jésus vient du père et va au père et... il lave les pieds.

2) Le lavement des pieds (4-11)

“Il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge”.

Quand une personne entrait dans la communauté, au lieu de la conduire se prosterner devant le saint sacrement, on lui disait : assieds-toi, on va te laver les pieds. Après douze chapitres d'introduction à la vie de la communauté de Jean, le disciple est un peu préparé à un tel paradoxe. Il est reçu au nom de Jésus et on lui lave les pieds. C'est ça, le service selon Jésus, le service de la grandeur de l'être humain.

“Pierre lui dit : Toi, seigneur, tu laves les pieds ?”. C'est le monde à l'envers par rapport à une mentalité habituelle. S'agenouiller devant le saint sacrement, Pierre le comprendrait mais laver les pieds. Jésus n'explique rien : “Tu comprendras plus tard”.

“Si je ne te lave pas, tu n'as pas part avec moi”.

A Pierre, Jésus dit seulement : si tu veux vivre ce que je vis, alors laisse-moi faire. Pour être avec Jésus, Pierre accepte tout, les mains et la tête aussi. Dès que Jésus fait appel à la fibre de la relation, Pierre réagit. Il est comme nous, il commence par ne pas comprendre. Il croit savoir comme Nicodème : “Tu ne sais pas que tu ne sais pas”.

Ce geste de Jésus n'est pas passé dans notre tradition, on n'en a pas fait un sacrement. Or on a là tous les éléments d'un sacrement selon la définition du concile de Trente : “un sacrement est un geste de Jésus accompagné d'une parole avec la demande de le refaire en son nom”. Le lavement des pieds est la seule fois où cette définition s'applique en toute rigueur.

La tradition apostolique ne pouvait pas reprendre ça comme paradigme. Ce ne fut pas possible dès les premières années car ils avaient une autre conception de l'autorité : “Il ne sied pas que nous servions à table” (Aa 6,2). Or Jésus a toujours refusé nettement d'être une autorité. C'est très net quand on a voulu le faire christ, en Galilée. Devant l'enthousiasme de la foule, il se retire seul dans la montagne. A ses disciples qui le proclament “christ” : “Il leur enjoignit de n'en parler à personne. Et il continua à leur enseigner que le fils de l'homme...” (Mc 8,30). Le fils de l'homme est venu pour servir, il est au service de la grandeur de l'être humain, au service du mystère de la précarité, au service de la bienveillance première et inconditionnelle. Quand la voix lui dit : “Tu es mon fils bien-aimé”, il ne se pense pas “fils de Dieu” mais comprend que cela s'adresse à tout être humain.

3) Maître et Seigneur (12-17)

“Quand donc il eut lavé les pieds des siens, il reprit ses vêtements et se remit à table”.

Jean m édite la scène avec son regard de prêtre. Il s agit d une table, il ne s agit plus d un autel. Jésus a ses habits m ais, quand il m ontre vraim ent celui qu il est, il les enlève. C est exactem ent l inverse du grand prêtre. Le grand prêtre est Grand Prêtre quand il est revêtu de ses habits. Les Romains le savaient. Quand le grand prêtre revêtu de ses vêtements sacerdotaux donne un ordre au peuple, il est obéi à l instant m êm e. Pilate qui était un hom m e prudent, gardait les habits du grand prêtre dans son palais et les prêtait la veille de la cérém onie une fois par an. Car le grand prêtre n a autorité que quand il est revêtu de ses habits sacerdotaux. Jésus dépose tout ça pour dire qui il est. Il faut être de la caste sacerdotale pour voir ça.

“Il leur dit : Com prenez-vous ce que j ai fait ?”.

Cela revient toujours : vous comprendrez plus tard. Il y a une insistance pour la catéchèse. Si on avait com pris, on n aurait pas fait de lui le christ-roi m ais c est parce qu on en avait besoin.

“V ous m appelez m âtre et seigneur et vous dites bien, je le suis. Si donc m oi, seigneur et m âtre, je vous ai lavé les pieds, vous devez vous laver les pieds les uns les autres”.

C e n est pas lui qui se nom m e seigneur et m âtre. Les titres viennent d eux. Il ne les refuse pas m ais ne les accepte que parce qu on y tient, nous. C est vraim ent johannique à cent pour cent.

C e ne sont pas les titres qui intéressent Jésus, c est qu eux aussi se lavent les pieds les uns les autres. C est extraordinaire. Peu im porte les titres qu on lui donne, il a vécu au service des autres. Si on le reconnaît com m e m âtre et seigneur, alors il faut faire com m e lui, au m oins parce qu il l a dit. Si on appelle seigneur celui qui lave les pieds, les responsables seront aussi au service des autres. Pour Jean, Jésus a quelque chose d unique. Pour nous, l unique, c est le roi, le m âtre, m ais c est dangereux car alors l unicité de Jésus doit être à l im age de celui qui com m ande. O r ce n est pas vrai. Il a sur nous plus d une longueur d avance m ais ce qu il fait, il nous invite à le faire. Les titres ne doivent pas être une séparation, l expression d une supériorité m ais peuvent renforcer la relation.

“Je vous ai donc donné un exem ple pour que vous agissiez com m e j ai agi”.

Ce qui intéresse Jésus, c est que nous vivions com m e lui, avec la conscience de cette bienveillance qui n exclut personne. A lors nous serons aux genoux de tout le m onde car, pour Jésus, chaque être hum ain est un chef d oeuvre en péril.

La mission de toute religion est d ouvrir l hum ain au transcendant. L abus de la religion est de préférer le D ieu de la religion à l hom m e. C est l idée du chapitre 5. La préférence doit être donnée à l être hum ain dans sa volonté de vivre qui s origine dans la bienveillance initiale. Jésus n abolit pas la religion juive, il la relativise. Il la vit m ais elle n est pas un absolu pour lui et il guérit un jour de sabbat.

“Si vous savez ces choses, heureux êtes-vous si vous le faites”.

Jean sait que c est plus vite dit que fait m ais ce bonheur est possible.

“Il faisait nuit” (30), dit Jean. Quand le soleil se lèvera, toutes les constellations de nos croyances disparaîtront, elles nous ont guidés dans notre nuit m ais il ne faut pas s obstiner pas à maintenir nos étoiles.

4) La nouveauté de Jésus

L im portance de ce chapitre vient de la prise de distance par rapport à la tradition de Thom as et à la tradition apostolique.

1- vis-à-vis de la tradition de Thom as, Jésus refuse le titre de “m âtre”.

“Jésus dit à ses disciples : Com parez-moi, dites-m oi à qui je ressem ble... Thom as lui dit : M âtre, m a bouche n acceptera absolum ent pas de dire à qui tu ressem bles” (Ev. de Th. N ° 13).

Thom as l appelle “m âtre” et Jésus dem ande pourquoi : “Je ne suis pas ton m âtre puisque tu as bu, tu t es enivré à la source bouillonnante que m oi, j ai fait jaillir”. Thom as est le jum eau de Jésus, ils sont sur le même pied.

2- dans la tradition de Luc, Jésus est christ et seigneur.

La tradition apostolique va faire de Jésus un christ pour les Juifs et un seigneur pour les non juifs : “Que toute la maison d’Israël le sache, il l’a fait seigneur et christ, ce Jésus...” (Actes 2,36). Dès les premières pages des actes, Jésus est emporté au ciel et il en “reviendra comme il est parti”.

Le mérite de Luc et de ses compagnons est d’avoir compris que Jésus ne reviendrait pas et qu’il fallait faire quelque chose. La situation était dramatique. La destruction de Jérusalem et du temple avait ruiné la religion juive. Les Pharisiens qui essayaient de sauver l’essentiel venaient d’exclure les adeptes de Jésus de la synagogue. Les derniers témoins oculaires de la vie de Jésus disparaissaient. Il fallait assurer un service de la parole pour qu’on ne dise pas n’importe quoi concernant Jésus. Les Actes instituent les Apôtres, chargés de l’enseignement mais, en même temps, ils créent deux catégories de disciples. La tradition apostolique a assuré la survie du message de Jésus mais s’est éloigné de son esprit.

3- pour la tradition johannique, Jésus est d’abord Jésus.

a) Jean reconnaît la priorité de Jésus.

Il est réellement maître et seigneur pour lui. Donc on l’appelle ainsi et on fait bien à condition de ne pas attacher d’importance aux mots mais de vivre comme il a vécu car ce n’est pas un titre. Jean maintient la confession christique “pour que vous croyiez que Jésus est le christ”, parce que beaucoup, comme Paul, parlent ainsi. D’autre part, la figure “christ” insère Jésus dans l’histoire et, si on lâche l’histoire juive, Jésus risque de venir d’en haut, d’être “fils de Dieu”. C’est ce qui arrivera un siècle plus tard. Jean se rendait compte qu’il fallait maintenir les deux : Jésus christ et Jésus fils de Dieu.

Mais l’important, c’est le lien et non les titres. Maître ou seigneur, fils de Dieu ou fils de l’homme..., ce sont des mots. S’ils aident, tant mieux, à condition de renforcer le lien entre Jésus et nous et entre nous. Mais nous pouvons nous en passer et comprendre que certains titres étaient adaptés à une époque ou à une tradition : christ dans la tradition juive, seigneur ou roi au moment des royautés... Les situations historiques jouent un rôle. Depuis la révolution française, les monarchies n’ont plus la cote, le type monarchique, hiérarchique, ne rend plus service. Cela n’a rien à voir avec Jésus mais cela a rendu service pendant longtemps. Aujourd’hui Jésus roi, Jésus christ, Jésus christ-roi, cela ne passe plus.

b) Jésus voulait être un principe de communion.

Un principe de communion peut aussi être une source d’aliénation. Est-il possible de trouver quelqu’un qui serait principe de communion et qui, en même temps, mettrait en garde contre les agencements ? C’est le message du lavement des pieds et c’est la raison pour laquelle il ne fait pas partie des sacrements dans la tradition d’autorité, parce qu’il n’institue pas une autorité et on l’a conservé comme un simple récit au même titre que n’importe quel autre.

Jésus principe de communion ne signifie pas que nous devons lâcher notre propre expérience spirituelle, oublier tout ce que nous avons été et devenir un petit disciple selon Jésus-Christ. Ce sera le cas lorsque Jésus sera devenu principe d’autorité et non plus de communion. Il est vrai que souvent on ne demande pas mieux que d’avoir une autorité qui dit ce qu’on doit croire. Il est rare de rencontrer quelqu’un qui dise : “Écoute, c’est toi qui vois”. Jésus le disait : “La lampe du corps, c’est l’œil” (Mat 6,22).

Alors dit Jésus : “Il est avantageux pour vous que je m’en aille” (16,7). Tant qu’il est là, on ne regarde pas par ses propres yeux. Or ce qu’il veut, c’est cela : c’est toi qui vois. Bien sûr, l’œil peut être brouillé : “Si ton œil est malade...”, nous ne voyons pas nécessairement d’emblée comme il faut mais c’est notre grandeur. En affirmant cela, on ne devient pas source d’autorité mais de communion.

c) Une autorité reste nécessaire mais...

Une des grandes failles dans la tradition dont nous sommes les héritiers, celle de Luc et des actes et donc une tradition de disciples non juifs, c'est d'avoir introduit le principe d'autorité : le Seigneur, les Apôtres et enfin nous tous. Des douze compagnons de Jésus, on a fait les douze apôtres. Or Jésus était celui qui rassemble, ramasse tout le monde et veille à ce que rien ne se perde. Mais pour cela il doit refuser d'être le christ. Quand on a voulu le mettre sur le trône, il a opposé un non catégorique, ni roi, ni christ. Le drame d'une communauté comme celle-là où il n'y a pas de chef, c'est que chacun fait un peu sa propre volonté, il manque une armature. L'évangile de Jean ne sera sauvé qu'en y ajoutant le chapitre 21 qui n'est pas de lui et qui soulève le problème de l'autorité : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?" (Jn 21,16). L'autorité est nécessaire mais doit être aimante.